

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde = Indicateur d'antiquités suisses
Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum
Band: 4 (1880-1883)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

DREIZEHNTER JAHRGANG.

1880.

ZÜRICH.

Druck und Kommissions-Verlag von J. Herzog.

1880.

Inhalts-Verzeichniss

vom Jahrgang 1880.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

	Seite
Schalenstein im Bagnethal (Wallis), von Prof. H. O. Wirz	1
Une double hache en cuivre de Locras, par le Dr. V. Gross	1
Funde auf dem grossen Hafner, von Dr. Ferd. Keller	25
Prähistorische Eisenbarren, von Dr. Ferd. Keller	25
Les sépultures de Chamblandes, par Morel-Fatio	45
Le canot lacustre de Vingreis (lac de Bienne), par le Dr. V. Gross	69
Ein Gräberfund in Castaneda, von Bibliothekar C. Kind	70
Brief an Dr. Ferd. Keller, von Prof. L. Grangier	71

II. Römisches.

Ruines d'un établissement romain à Cheseaux près Lausanne, par Julien Cornu	2
Römische Alterthümer und Töpfernamen aus Solothurn, von J. Amiet	3
Cirrus, ein römischer Formengiesser in Salodurum, von Obigem	4
Ueber die Stadtmauer von Augusta Raurica, von Dr. Burckhardt-Biedermann	5, 29
Funde in Baden, von B. Fricker	46

III. Alamannisches, Burgundisches.

Antiquités burgondes, par le Dr. A. Quiquerez	27
Antiquarische Miscellaneen, von Edm. v. Fellenberg:	
1. Ein neues Reihengrab bei Ritzenbach	46
2. Antiquitäten aus dem Wallis	47

IV. Mittelalterliches, Neueres.

Zur Legende des heiligen Antonius, von Prof. J. R. Rahn	7
Zur Statistik schweizerischer Glasgemälde, von Prof. Meyer von Knonau	8
Maler Jakob von Wyl von Luzern, von Dr. Th. v. Liebenau	9
Die Sardonyxvase von St-Maurice, von Prof. Hagen	27
Notizen zur Baugeschichte des Basler Münsters, von K. Stehlin	32
Façadenmalerei in der Schweiz, von Prof. S. Vögelin	33, 50, 75
Silberschätze früherer Jahrhunderte, von H. Zeller-Wertmüller	35

Simon Bachmann von Muri, von Dr. Th. v. Liebenau	38
Eine Karolingische Evangelienhandschrift auf der Universitätsbibliothek zu Basel, von Dr. Alb. Burckhardt	49
Carreaux émaillés de Montagny, par M. Wirz	50
Der Verfertiger der Standesscheiben im Rathhause zu Luzern, von Dr. Th. v. Liebenau	56
Ein Rapperswiler Grabstein in Wurmsbach, von Prof. G. v. Wyss	73
Zur Geschichte des Backsteinbaues in der Schweiz, von Dr. Th. v. Liebenau	80
Die St. Michaelspfenninge der Stift Beromünster, von M. Estermann, Leutpriester	83
Glasmaler und Glasmalerei im Dienste der Stift Beromünster, von Demselben	83
Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler (zweite Abtheilung, gothische Monumente), von Prof. J. R. Rahn:	
I. Kanton Aargau	12, 38, 57
II. » Appenzell	85
Miscellen	19, 63, 87
Kleinere Nachrichten	20, 42, 65, 87
Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend	23, 44, 68, 92



Anzeige.

Das in Nro. 4, 1879, angekündigte **Generalregister** über die Jahrgänge 1868 bis 1879 wird als Nro. 1, 1881, ausgegeben werden.



ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 1.

ZÜRICH.

Januar 1880.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. — Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direkt bei der Verlagsbuchhandlung von **J. Herzog** in **Zürich**.

Inhalt. 1. Schalenstein im Bagnethal (Wallis), von H. O. Wirz. S. 1. — 2. Une double hache en cuivre de Locras, par le Dr. V. Gross. S. 1. — 3. Ruines d'un établissement romain à Cheseaux près Lausanne, par Julien Cornu. S. 2. — 4. Römische Alterthümer und Töpfernamen aus Solothurn, von J. Amiet. S. 3. — 5. Cirrus, ein römischer Formgiesser in Salodurum, von J. Amiet. S. 4. — 6. Ueber die Stadtmauer von Augusta Raurica (I), von Dr. Th. Burckhardt-Biedermann. S. 5. — 7. Zur Legende des heiligen Ambrosius, von Prof. J. R. Rahn. S. 7. — 8. Zur Statistik schweizerischer Glasgemälde, von Prof. G. Meyer von Knonau. S. 8. — 9. Maler Jakob von Wyl von Luzern, von Dr. Th. von Liebenau. S. 9. — 10. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, II. Abtheilung, von Prof. J. R. Rahn. S. 12. — Miscellen. S. 19. — Kleinere Nachrichten. S. 20. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend. S. 23.

1.

Schalenstein im Bagnethal (Wallis).

Zu den zahlreichen, bereits beschriebenen sogen. Schalensteinen, die in verschiedenen Kantonen der Schweiz gefunden wurden, glaube ich einen neuen hinzufügen zu können, den ich im vorigen Sommer zufällig im Wallis entdeckte. Es befindet sich derselbe in dem Dorfe *Villette* gegenüber dem Hauptorte des Bagnethales, *Chable* genannt. Er liegt dort ganz einfach auf einer jener rohen Mauern, deren einzelne Steine ohne Mörtel nur mit dem Hammer ziemlich fest in einander gefügt sind. Es ist ein Felsblock von Gneis oder Glimmerschiefer, welche Gesteine, besonders in jenem Thale, beständig in einander übergehen. Seine Länge beträgt 145 cm., die Breite 70 cm. und die Dicke durchschnittlich nur etwa 10 cm. Die Form des Steines ist aus der Zeichnung (Taf. I, Fig. 1) ersichtlich, sowie die Lage der elf Schälchen oder Grübchen, die er aufweist. Diese Grübchen sind rund, 1 bis 2 cm. tief und haben einen Durchmesser von 5 bis 6 cm.

Von den Bewohnern des Dorfes hat Niemand eine Idee, dass dieser Stein etwas Besonderes bedeute oder je bedeutet habe; auch ist sein gegenwärtiger Fundort nicht der ursprüngliche, jedoch wohl nicht weit davon entfernt. Ohne Zweifel war derselbe ein Denkzeichen für irgend etwas in uralter Zeit an jener Stelle Geschehenes, und zwar ein gleichzeitiges Denkmal aus einer Zeit, wo noch keine schriftlichen Aufzeichnungen gemacht wurden.

H. O. WIRZ.

2.

Une double hache en cuivre de Locras.

(Voir *Anzeiger*, 1879, No. 4, pag. 960.)

La nouvelle palafitte de Locras exploitée dans le courant de 1878 et que je croyais entièrement épuisée a fourni tout dernièrement encore une pièce très-curieuse que je ne

me serais pas attendu à rencontrer sur cet emplacement. C'est une hache en *cuivre pur*¹⁾, à double tranchant mesurant 42 centimètres de longueur et pesant plus de 3 kilogrammes (pl. I, fig. 2). Elle est épaisse et massive au milieu et va en s'élargissant aux deux bouts pour former les tranchants élégamment évasés de 12 centimètres de large. Le milieu de la pièce est percé d'un trou cylindrique de 6 millimètres de diamètre. Cette ouverture, trop petite pour recevoir un manche, n'était probablement que l'amorce d'une ouverture plus grande. Toute la hache paraît avoir été travaillée au marteau et à en juger par les tranchants qui sont encore émoussés, elle serait donc inachevée.

Cette hache était-elle destinée à être emmanchée comme nos haches modernes pour servir à l'usage journalier? J'en doute un peu! C'était bien plutôt une arme décorative, l'insigne d'un chef ou hache de commandement? Quant à son origine, il est probable qu'elle n'a pas été coulée sur place, mais qu'elle a été importée de l'étranger, peut-être à l'état de *saumon*, et, arrivée à destination, elle aurait été martelée et rendue propre à être utilisée.

On a en effet trouvé dans la fonderie de Larnaud de grandes pièces de bronze, de forme analogue à la hache ci-dessus et d'un poids de 3 kilogrammes environ. Ces *saumons*, grâce à l'absence de tranchants et à l'ouverture médiane par laquelle on passait une corde, étaient facilement transportables et ainsi étaient colportés d'un pays à l'autre par des marchands ou fondeurs ambulants.

Neuveville, Novembre 1879.

Dr. V. GROSS.

¹⁾ Monsieur *Imer*, pharmacien-chimiste à Neuveville, a bien voulu analyser une parcelle du métal de cette hache et a constaté l'absence complète d'étain ou de tout autre métal qui aurait pu être allié au cuivre. Elle est donc en cuivre pur.

3.

Ruines d'un établissement romain à Cheseaux près Lausanne.

Cheseaux est connu de tous les archéologues suisses qui ont lu la »Description des tombeaux de Bel-Air« par M^r *Fréd. Troyon*, et de toutes les personnes qui ont visité le Musée cantonal vaudois auquel ce savant a légué la riche collection des objets recueillis par lui, en fouissant le cimetière de l'époque burgonde qui existait près de ce village.

A dix minutes de Cheseaux, au pied occidental du signal de Morrens, sur un petit plateau allongé d'où la vue s'étend sur le Jura, et où jaillissent deux sources qui alimentent les quatre fontaines du village, se trouve une campagne dite »au Buis« qui, sans aucun doute, à l'époque romaine, a été le centre d'une exploitation agricole.

Là, en effet, dans toute l'étendue d'un champ d'environ trois cents perches et plus loin encore, on rencontre des fondements de murs dessinant des carrés, bâtiments, chambres ou salles de dimensions diverses. C'est en défaisant ces murs pour en utiliser les pierres que l'on a trouvé les restes suivants:

1° Briques carrées de m. 0,205 de côté; épaisseur m. 0,044.

2° » » » m. 0,195 » » m. 0,044.

3° » » » m. 0,225 » » m. 0,044.

4° » » » m. 0,6 » » m. 0,05.

5° Briques en forme de prisme à base carrée de m. 0,04 de côté, longueur m. 0,15.

6^o Brique creuse. Longueur m. 0,33; largeur extérieure m. 0,16; largeur intérieure du vide m. 0,134; épaisseur extérieure m. 0,105; vide m. 0,075. — Sur les côtés de l'épaisseur, à peu près au milieu, se trouvent deux trous rectangulaires opposés.

7^o Brique oblongue. Longueur m. 0,6; largeur m. 0,2; épaisseur m. 0,044.

8^o Briques en forme de segment de cercle. Trois formaient un cercle entier de m. 0,22 de diamètre; épaisseur m. 0,048.

9^o Tuiles à rebord et crénaux.

10^o Plaques polies de marbre et de calcaire; épaisseur m. 0,02 à 0,03; largeur m. 0,3; longueur m. 0,6 et plus.

11^o Béton de chaux, brique pilée et petit gravier dans les fondements sous les murs.

12^o Comme plancher se trouve dans la partie la plus basse de l'édifice une couche de béton épaisse de m. 0,3 à 0,4. Ce béton est fait avec de la chaux et du gros gravier dans le fond. La partie supérieure servant de plancher est polie et ne renferme que chaux et sable sans brique pilée. La surface s'étend dans tout le bâtiment.

13^o Mosaïque grossière, ou pavé composé de chaux et de gros graviers polis à la surface.

14^o Mortier de chaux et sable pour les murs. Il est très-dur, difficile à briser.

15^o Mortier de chaux et brique, pilée très-fin pour le crépi des murs. Ce crépi qui est poli porte des traces de couleurs.

16^o Nombreux blocs de tuf, travaillés.

17^o Mosaïque de m. 3,3 de côté. Elle est formée de pierres blanches et bleues et à l'intérieur de pierres rouges et de pierres violettes arrangées en cœurs. Le croquis de ce parquet est donné dans la pl. II, fig. 1; pl. III, fig. 2.¹⁾

18^o Un tuyau en plomb avec une soupape.

19^o Des boucles en fer.

20^o Quelques morceaux de verre et beaucoup de fragments de poterie non vernie.

Dans les grandes salles de petites colonnes formées avec des briques N° 1, s'élevaient à une hauteur de m. 0,4 à 0,5; placées en quinconce à une distance de m. 0,5 les unes des autres. Beaucoup de ces briques portent des traces de feu. Les plaques de marbre étaient placées sur quelques-unes de ces colonnes. Evidemment les propriétaires se chauffaient au moyen d'un hypocauste.

Les fouilles seront continuées et mettront peut-être au jour quelques objets intéressants.

Lausanne, le 30 Août 1879.

JULIEN CORNU,

Instituteur à l'Ecole industrielle cantonale.

¹⁾ Die mit horizontalen Strichen bezeichneten Mosaiksteinchen sind blau, die mit verticalen Strichen bezeichneten sind roth oder violett. Der Grund besteht aus weissen Steinchen.

4.

Römische Alterthümer und Töpfernamen aus Solothurn.

(Taf. I, Fig. 5 bis 12.)

Die hinter dem Gasthofe zum Löwen in Solothurn ausser dem Gemäuer des alten Castrum's zwischen demselben und der am Aarequai liegenden Häuserreihe sich durchziehende sogenannte Löwengasse scheint zur Römerzeit von Wirthen und Weinverkäufern

vorzüglich bewohnt gewesen zu sein, denn bei den im Herbstmonat (10. bis 18. Sept.) 1878 zum Zwecke der Anbringung einer neuen Cloake vorgenommenen tiefen Grabungen, fand sich eine grosse Menge von Scherben und Krughälsen grösserer Weinkrüge. Einige Krughenkel enthielten Töpfernamen, wie folgende:

(Fig. 5.) Von diesem Töpfer Priamus fanden sich zwei Krughenkel. Im Zürcher-Museum befindet sich ebenfalls ein schon von *Mommsen* mitgetheiltes Fragment aus der Officina Priami (OF. PRIAM. Mommsen, inscript. conf. helv., p. 97. No. 352, 163). Auf einem andern Henkel fanden sich die tiefeingeprägten Buchstaben (Fig. 6). Auf einem andern (Fig. 7), (Cant. Quiti). Auf einem andern (Fig. 8). Auf einem andern Henkel finden sich die Zeichen: (Fig. 9), (Q. Ekuræ?). Auf dem untern Theile eines spitzen Kruges fand sich das Monogramm (Fig. 10), (Ital.) Auf einem Krughalse, gefunden beim Grabenöffnen in der Hauptgasse vor dem Sinnbrunnen (Haus Monteil) fand man das Zeichen (Fig. 11), (Lutatius?), und nicht weit davon in der Hauptgasse am 12. August 1879 die Scherbe eines Terracotta-Gefässes mit der Inschrift: (Fig. 12).

Nicht weit von der Stelle, wo im August 1878 das Löwenkopfmodell des Cirrus gefunden wurde, fand sich auch der bronzene Fuss eines kleinen Leuchters oder Lampenhalters, welcher aus drei am Hintertheile vereinigten landwirthschaftlichen Thieren bestand, wovon jedoch das eine abgebrochen ist. Man erkennt noch den Vordertheil eines Schafes und einer Ziege. Unter dem Hals jedes Thieres ist je nur ein Bein angebracht, auf welchen der Leuchter stand. Wahrscheinlich war das dritte, fehlende Thier ein Rind. Ob diese Thierzusammenstellung auf einem Leuchterfusse eine symbolische Bedeutung hatte, wagen wir nicht zu behaupten. (Taf. I, Fig. 4, 4a.)

Zeichnung in natürlicher Grösse.

J. AMIET, Advokat.

5.

Cirrus, ein römischer Formgiesser in Salodurum.

(Taf. I, Fig. 3.)

Im August 1878 wurden in Solothurn, namentlich an der Kronengasse, die in Folge der neuen eisernen, auf den Bahnhof Neu-Solothurn führenden Brücke, ein anderes Niveau erhielt, neue Cloaken gebaut.

Bei diesem Anlass fand ein Knabe in dem unter der Treppe der St. Ursuskirche vor dem Gasthofe zur Krone damals geöffneten, zirka 12 bis 14' tiefen Graben, eine Form aus festgebrannter rother Erde, in deren Höhlung ein sehr feines Modell zu einem Löwenkopfe sich fand, das in der Sammlung des Unterzeichneten aufbewahrt ist. Auf der äussern bauchigen Seite der Form steht in halbzollhohen Buchstaben der Name CIRRVVS geschrieben. Die Form wurde wahrscheinlich zum Bronzeguss verwendet, und darin einst bronzene Löwenköpfe gegossen, die als Verzierung von Gefässen oder Hausgeräthen oder vielleicht zu einer Verzierung von Thüren etc. gedient haben mögen. Es ist Letzteres eher anzunehmen, als die Verwendung der Form zu einer irdenen Gefässverzierung. Die Form ist sehr hart gebrannt. An verschiedenen Stellen der äussern bauchigen Seite erkennt man die Fingerhauteindrücke des Formbildners. Der Name ist vor dem Hartbrennen mit einem Instrument in den Lehm gekritzelt worden, wobei die längliche Form des S als damalige Cursivschrift auffällt.

J. AMIET, Advokat.

Ueber die Stadtmauer von Augusta Raurica.

(Ausgrabungen der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel 1877 bis 1879.)

Im Auftrage der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft zu Basel unternahmen Herr Dr. *Aug. Bernoulli* und der Unterzeichnete während der Herbst- und Winterzeit der Jahre 1877 bis 1879 kleinere Ausgrabungen und Nachforschungen in Baselaugst. Ueber das bis jetzt erreichte Resultat derselben soll hier auf den Wunsch der Redaktion des »Anzeigers« eine Mittheilung gemacht werden. Es sei zum Voraus bemerkt, dass Funde von Kunstwerth keine zu verzeichnen sind¹⁾, weil wir die Aufgabe hatten, den Lauf der Stadtmauer zu untersuchen. Es war auch an diesen Stellen, wo keine Wohnungen standen, nicht viel dergleichen zu erwarten; dagegen schien es uns von historischem Interesse zu sein, dass einmal der Umfang der alten Stadt durch eine besondere Nachforschung festgestellt würde. Die Mittheilung eines *Planes* der aufgefundenen Mauerzüge muss ich aber auf die Zeit verschieben, wo unsere Untersuchungen werden abgeschlossen sein; ich verweise die Leser einstweilen auf den »Plan des Stadtbezirkes von Augusta Raurica« von Ingenieur *J. J. Frey*, der im Massstab von 1 : 4000 nach der Katastervermessung angefertigt ist. Dagegen ist der von *Schöpflin* und *Bruckner* gegebene ganz ungenügend.

Das Bild des Stadtumfanges, das *Schöpflin* und, ihm folgend, *Bruckner* zeichnen, beruht grossentheils nur auf Vermuthung und hat bis jetzt wohl hie und da Widerspruch, aber noch keine auf Thatsachen gegründete Widerlegung oder Rechtfertigung gefunden. Es galt nun zuerst, die sichern Spuren zu finden, die — abgesehen von den bekannten Mauerzügen an dem Ostabhange der Hochfläche gegen den Violenbach — vor hundert Jahren noch über der Erde standen. Wir suchten also zunächst auf der *Westseite* jene Mauerstücke, die *Bruckner* mit *G*, *Schöpflin* mit *H* bezeichnet. Sie fanden sich neben dem schräg durch die »Bernhardsäcker« laufenden und nachher in den »Reitweg« mündenden Feldweg (s. *Frey's Plan*) 1 bis 2 Fuss unter der Erde und erwiesen sich durch ihre Dicke von mehr als 6 Fuss unzweifelhaft als Fundamente der Stadtmauer. Durch mehrere Quergräben, die an immer entferntern Punkten von der genannten Stelle an gezogen wurden, ergab sich die geradlinige Fortsetzung der Mauer, und es gelang uns, hier das Vorhandensein einer schnurgeraden Mauerlinie auf eine Strecke von 330 Metern zu konstatiren. Dieselbe zieht sich von dem »Sichelengraben«, einem schmalen Einschnitt in den gegen die Ergolz (nördlich) schroff abfallenden Abhang, in südöstlicher Richtung durch ebenes Land hin, ungefähr da, wo *Schöpflin* sie zeichnet. Während er aber die »Reitstrasse«, welche hier von West nach Ost den Bann von Baselaugst südlich begrenzt, auch als die Südgrenze der Stadt annahm, fand sich der Mauerzug ein Bedeutendes über diese Grenze hinausführend; er setzte sich noch 46 Meter südlich von der Reitstrasse fort, stieg also gegen die »Birch-Höhe« hinan. Je weiter südlich, desto tiefer lagen die Reste im Boden, weil hier durch das von der Birchhöhe herabfliessende Regenwasser überall eine dicke Lehmschicht angeschwemmt ist (eine

¹⁾ Ausser einigen, zum Theil sehr unkenntlichen Münzen und sonstigen Kleinigkeiten wäre etwa eine kleine *Thontampe* zu nennen, die, wie es scheint, einen Mohrenkopf mit einem Röhrchen im Munde — für den Lampendocht — darstellt. Ein kleiner Henkel dient als Handhabe und eine oben vorspringende Oese zum Aufhängen.

Baslermünze des 16. Jahrhunderts lag schon $2\frac{1}{2}$ Fuss tief). In der letzten, 7 Fuss tiefen Oeffnung des Bodens verloren sich die Mauerspuren, so dass wir hier das weitere Suchen aufgeben mussten. Auch von dem nördlichsten Punkte dieser Linie an ist die Nachforschung erst noch fortzusetzen. Erfreulich war in diesem ersten Ausgrabungsfeld die Auffindung des nachher zu besprechenden *Thoreinganges* und der Reste einer *Römerstrasse*.

Um nun wo möglich die Südmauer der Stadt zu finden, gingen wir von der *östlichen Mauerlinie* aus, dieselbe südwärts immer weiter verfolgend. Die bekannten, noch sichtbaren Mauern der Ostseite ziehen sich von der Höhe »auf Castelen« (unzweifelhaft dem alten Castell), in Windungen dem gegen den Violenbach gerichteten Abhang sich anschliessend, zuerst südöstlich, wandten sich dann — nach den mehr oder weniger noch kenntlichen Spuren und den ältern Plänen zu schliessen — östlich, bis sie sich in einem *rechten Winkel* umbogen (dies nur bei Frey genau) und südwärts gegen die Reitstrasse richteten. Von diesem rechten Winkel an, wo bis jetzt die Unsicherheit begann, wiesen wir nun die Mauer nach Lage und Länge genau nach. Auch hier haben die kaum 2 Fuss unter der Erdoberfläche liegenden Mauerreste eine schnurgerade Richtung. Sie gehen von der genannten Ecke auf ebener Fläche neben einem ostwärts abfallenden, mit Gebüsch bewachsenen Borde hin (»Schlöfstude«, wohl mit schliefen, Schluft = Wasserrunse, zusammenhängend?) 146 Meter in die Länge. An diesem Punkte angelangt, 34 Meter ehe sie die Reitstrasse erreicht hat, wendet sich die Mauer mit einem Winkel von etwa 50 Grad von ihrer bisherigen Richtung einwärts (südwestlich) und setzt sich in der neuen Richtung noch 21 Meter fort. Dann aber bricht sie ab und zwar, wie sich aus der glatten Fläche ihres Querschnittes ergab, nicht etwa in Folge einer spätern Zerstörung, sondern nach ihrer ursprünglichen Beschaffenheit. Leider konnten wir, trotz den vielfach angestellten Grabversuchen in allen denkbaren Richtungen, auch hier ihre Fortsetzung nicht finden. Aber von einem halbrund vorspringenden Thurm, den Schöpflin und Bruckner mit Punkten angeben, existirt hier keine Spur.

Es muss also, wenn es je gelingen soll, die Südmauer der Stadt zu finden, dies einer glücklichen, spätern Untersuchung vorbehalten bleiben. Doch so viel ist sicher gestellt, dass die Stadt wenigstens an der Südwest-Ecke über die Reitstrasse beträchtlich hinausreichte. Parallel mit dieser Strasse, aber 120 Schritte südwärts am Abhang der Birchhöhe (und 50 Schritte südlicher als die äusserste Spur der Westmauer) fanden sich die Fundamentreste einer 0,80 Meter breiten Mauer, auf 180 Schritte Länge noch nachweisbar. Ob dieselbe aber einem ausserhalb oder innerhalb der Stadt liegenden, und was für einem Gebäude sie angehört habe, ist ungewiss. Vielleicht dient einmal die weitere Verfolgung der römischen *Wasserleitung*, die dort an der Berghalde gegen die Stadt einbiegt, zu bestimmtern Resultaten. Auf eine längere, nun zugänglich gemachte Strecke hat sie ein Bauer daselbst vor Kurzem aufgedeckt.

Wenn man nun aber nach dem Gesagten und nach allen mir bekannten frühern Annahmen die *Ostseite* sicher glaubte festgestellt zu haben, so beweisen unsere jüngsten Erfahrungen, dass auch diese Ansicht zu ändern ist. *Denn auch jenseits des Violenbaches, auf der ebenen Hochfläche des Kaiseraugster Bannes, haben wir die Spuren derselben Stadtmauer gefunden.*

An dem östlichen Rande der schroff abfallenden Schlucht des Violenbaches erblickt man einen mehr als 2 Meter breiten Querschnitt einer Mauer, und von hier streicht

dieselbe einwärts in die Felder, zuerst in einer wallartigen Erhöhung (der Ort heisst »auf der Mauer«), nachher durch ebenes Land in nord-nordwestlicher Richtung. Man findet hier, auf eine Länge von 280 Metern, nur 1½ bis 2 Fuss unter dem Ackerboden die wiederum in schnurgerader Linie laufenden Fundamentreste, von denen freilich nur noch *eine* Steinlage, aber an mehreren Stellen fest verbunden und in der ursprünglichen Breite, vorhanden ist. Zwei Dinge beweisen den Zusammenhang dieser jenseitigen Mauer mit der diesseitigen: erstens die übereinstimmende Breite; sodann der Umstand, dass sie genau auf jenes Mauerstück von 146 Metern Länge (an der »Schlöfstude«) gerichtet, also nur eine Fortsetzung derselben ist. Nach der genannten geraden Linie von 280 M. Länge, d. h. etwa in der Mitte dieses Plateau's (das weiterhin nördlich gegen die Rheinfelder Strasse und das bekannte Gräberfeld abfällt), hört die Mauerspür auf, doch so, dass man eine beginnende *westliche Wendung* derselben wahrnimmt. Sie muss sich wohl irgendwo wieder an die alte Stadtmauer angeschlossen haben, etwa innerhalb des Castelles. Diesen Punkt zu suchen, ist unsere nächste Aufgabe.

(Schluss folgt.)

7.

Zur Legende des heiligen Ambrosius.

(Vgl. Taf. III, fig. 1.)

Ein Attribut, mit welchem der 397 verstorbene Bischof und Kirchenvater *S. Ambrosius* öfters abgebildet zu werden pflegt, ist die mehrschwänzige Geissel. Die älteste dieser Darstellungen, die wir auf schweizerischen Monumenten kennen, gibt ein spätgothisches Wandgemälde in der Kirche S. Carlo oberhalb Prugiasco im Bleniothale. Es zeigt den heiligen Bischof auf einem Throne mit der Geissel in der Hand. So haben ihn auch die Künstler vom XVI. bis zum XVIII. Jahrhundert dargestellt. Beispiele dieser Auffassung geben ein aus dem Anfange des XVI. Jahrhunderts stammendes Marmorrelief in der Pfarrkirche von Campione Lugano gegenüber, ferner die 1607 datirten Gewölbemalereien im Chore von S. Bernardo bei Monte Carasso und die späteren in der Kirche von Morbio inferiore bei Mendrisio. Eine Statue des hl. Ambrosius, der wieder die Geissel hält, befindet sich in der Madonna d'Ongero bei Carona oberhalb Lugano, und diesseits der Alpen erschien er so in den nunmehr abgebrochenen Gewölbemalereien der Telskapelle am Vierwaldstättersee, während sonst auf deutsch-schweizerischen Monumenten, so auf den 1603 und 1604 datirten Chorstühlen von Wettingen und den 1610 von dem Brixener *Hans Jakob Greutter* ausgeführten Wandmalereien in der Kirche von Furth im Lugnetz der Heilige blos mit einem Buch und dem bischöflichen Krummstabe erscheint.

Man hat die Geissel in der Hand des Kirchenvaters als eine Anspielung auf die Busse erklärt, die er dem Kaiser Theodosius wegen des Blutbades von Thessalonich auferlegte, und es mag dieser Deutung in dem Falle nicht widersprochen werden, wo der Heilige als Einzelfigur erscheint. Eine andere Erklärung dagegen setzt ein Marmorrelief voraus, das sich über einem Altare im südlichen Seitenschiffe des Domes von Como befindet. Hier ist Ambrosius wieder als Bischof abgebildet, aufrecht, in der Linken hält er ein offenes Buch, mit der Rechten die Geissel und zu Füßen des Kirchenvaters sieht man einen kleinen Krieger, der sich mit seinem Schilde zu decken sucht. Der Gedanke

an Theodosius ist hier ohne Weiteres ausgeschlossen; dagegen leuchtet die Beziehung dieser Figur zu dem Attribute des Heiligen sofort ein, und ebenso fehlt es auch nicht an einem Anhaltspunkte, welcher die Möglichkeit zur Erklärung dieser Darstellung gewährt.

In dem schon Eingangs erwähnten Kirchlein *S. Carlo* bei *Prugiasco* findet sich an der westlichen Eingangsseite ein auf den ersten Blick fremdartiges Gemälde, das etwa gegen Ende des XV. Jahrhunderts entstanden sein mag. Es stellt zwischen den Heiligen Gervasius und Protasius, den Schutzpatronen von Mailand, einen greisen Bischof dar, der mit hochgeschwungener Peitsche auf einem Schimmel einhersprengt. In der Tiefe erheben sich die Zeltspitzen eines Lagers, rechts sieht man Reisige in eiliger Flucht begriffen, zwei Nachzügler mit blutigen Köpfen liegen unter den Hufen des Pferdes zu Boden gestreckt, auf sie haut der Heilige mit seiner Peitsche ein und der schwarze Scorpion, den sie, wie die Fliehenden, als Feldzeichen führen, beweist, dass sich der Künstler die Verfolgten als Widersacher der Kirche und der göttlichen Lehre dachte¹⁾.

Diese Darstellung ist nun, wie *Lütolf* in dem letztjährigen Bande des »Geschichtsfreund« nachgewiesen hat²⁾, einer späteren Legende von dem heiligen Ambrosius entnommen, die ein mailändischer Geschichtschreiber des XIV. Jahrhunderts, *Gualvaneus Flamma*, in seinem *Opusculum de rebus gestis Azonis vicecomitis* überliefert hat³⁾.

Die Legende knüpft an den historisch beglaubigten Bericht von dem Kampfe zwischen Lodrisio und Azo Visconte an. Der Erstere hatte mit seiner »St. Georgs-Gesellschaft«, einer Truppe, die zumeist aus soldlos gewordenen Kriegsknechten deutscher und wohl auch schweizerischer Herkunft bestand, einen Einfall in's Mailändische unternommen, hiebei jedoch, in der Schlacht von Parabiago am 21. Februar des Jahres 1339, eine vollständige Niederlage erlitten. Die Entscheidung schreibt nun eben die Legende der Dazwischenkunft einer himmlischen Erscheinung zu. Mitten im Kampfe, heisst es, habe Gott, der so viel Uebles zu verhindern weiss, den heiligen Ambrosius gesandt, der den Feinden, als sie schon zu siegen wähten, in weissen Gewändern⁴⁾ mit der Geissel in der Hand erschienen sei, und sie mit grossen Verlusten in die Flucht geschlagen habe. Auf der Stelle, wo dieser Entscheid gefallen, habe sich nachmals eine Kirche erhoben, zu welcher der Bischof von Novara, Johannes Visconte, den Grundstein legte.

J. R. RAHN.

¹⁾ cf. *Brun* in *Lützow's »Zeitschrift für bildende Kunst«* 1878, Bd. XIV, S. 116.

²⁾ »Geschichtsfreund.« Mittheilungen des historischen Vereins der V Orte. Bd. XXXIII, S. 335.

³⁾ Abgedruckt bei *Muratorius*. *Rerum italicarum scriptores*. Tomus XII, col. 1027. De miraculo Beati Ambrosii, quando civitatem liberavit.

⁴⁾ Oder in weissem Glanze: sed Deus tantorum malorum refrenator existens, misit Beatum Ambrosium, qui in albis cum scutica in manu visibiliter hostes victoria potitus percussit.

8.

Zur Statistik schweizerischer Glasgemälde.

Auf meiner Ferienreise hatte ich Gelegenheit, einige Notizen zu sammeln, welche hier mitgetheilt werden mögen.

Wie das Rathhaus des Städtchens *Rheinegg*, so enthält auch die dortige *Kirche* in Fenstern des Chores und der Südwand einige Malereien, und zwar aus der allerbesten

Zeit. Es sind die Wappen der Orte Zürich, Luzern, Zug, Schwyz, Glarus, Bern, wovon die drei erstgenannten mit der gemeinsamen Jahreszahl 1519. Die Gemälde des Rathhauses versäumte ich leider bei einem früheren Besuche aufzuzeichnen.

Der leider in einem unbegreiflich verwahrlosten Zustande, in demjenigen einer puren Rumpelkammer, liegende schöne Saal im *Rathhause* zu *Davos-Platz* hat auch in arg böser Verfassung befindliche Glasgemälde, alle aus dem gleichen Jahre 1564, wo der Saal eingerichtet worden sein muss. Es sind sechs Stücke, theilweise sonderbar durch einander verflocht, so dass oft nur sehr wenige Bestandtheile zum betreffenden Gemälde selbst gehören. 1564 also stifteten Gemälde: 1) Der Gotzhus Pundt, 2) Der Grauw Pundt (sehr lädirt), 3) Gotz Hus Pundt, 4) Kaiser Ferdinand (arg geflickt), 5) Carolus von Gottes Gnaden, König in Francrich (zwar ohne die Jahreszahl, doch wohl vom gleichen Anlasse von 1564). Ein sechstes Stück ist ganz unerhört durch einander verflocht; ursprünglich scheint das Bul-Wappen zu sein. In einem Schrank stehen noch mehr Trümmer, mit denen vollends nichts anzufangen ist. Vom gleichen Jahre 1564 ist auch der sehenswerthe Ofen mit den Wappen der dreizehn Orte. — Seit einigen Jahren haben es die Davoser erlernt, reichliche Goldminen für sich aufzumachen. Kann nicht von diesem Segen ein Scherflein einer würdigen Herstellung der Stube zugewandt werden, in der die Boten des Zehngerichtsbundes zu tagen gewohnt waren?

Die nach Art derartiger Führungen in Heerden von Seite eines eindressirten Castellanes beschleunigte neueste Besichtigung von *Hohenschwangau* liess mich immerhin erkennen, wie zahlreiche, zum Theil höchst ungeschickt an dunkler Stelle angebrachte Schweizer Glasmalereien der besten Zeit auch in diesem deutschen Fürstenschlosse sich befinden. Standescheiben von Zürich, Uri, Schwyz fielen mir auf. Eine Scheibe von *Marx Schultheiss vom Schopf* (gest. 1562), eine von *Burkhardt Diethelm Blarer* von St. Gallen (gest. 1564), eine von einem Zürcher *Stapfer* aus der gleichen Zeit gehören alle noch der guten Epoche von Mitte Sæc. XVI an; u. s. w. Sachverständige seien auch auf diese Sammlung aufmerksam gemacht!

M. v. K.

9.

Maler Jakob von Wyl von Luzern.

Der gegenwärtig in der Kunsthalle des alten Rathhauses in Luzern aufgestellte Todtentanz, der aus dem Jesuiten-Collegium herammt, rührt nach alter Ueberlieferung von Jakob von Wyl her. Diese sieben grossen Bilder, welche in 24 Gruppen die verschiedenen Alter und Stände nur zum Theil mit Benutzung älterer Vorlagen sehr gelungen darstellen¹⁾, sind die einzig noch erhaltenen Werke eines zu früh verstorbenen Künstlers.

Jakob von Wyl, Sohn des Grossraths *Johann von Wyl* und der *Anna Knab*, getauft den 17. September 1586, verehelichte sich den 6. August 1607 mit *Katharina Schürmann*, die ihm sieben Kinder geboren haben soll²⁾. Wann von Wyl, vielleicht

¹⁾ Vgl. dazu *C. M. Eglin*: Todtentanz, oder Spiegel menschlicher Hinfälligkeit v. *J. v. Wyl*, in acht Abbildungen. Luzern 1838. Fol.

²⁾ Wir kennen deren sechs, nämlich *Rudolf*, geb. 8. Febr. 1610, *Katharina*, geb. 18. Juni 1613, *Josef*, geb. 22. Mai 1618, *Jakob*, geb. 3. Nov. 1611, *Anna*, geb. 5. Jänner 1615, und *Mauriz*, von dem später die Rede ist.

ein Schüler *Wegmann's*, als Meister in Luzern sich niederliess, ist nicht bekannt. 1612 bis 1615 machte *Caspar Meglinger*, dem wir die Todtentanzbilder auf der Spreuerbrücke zu verdanken haben, seine Lehrjahre bei von Wyl. Im Jahre 1614 trat *Hans Rudolf von Wyl* bei seinem Vetter in die Lehre. 1613 bis 1617 bezog unser Maler, der 1616 Pfleger der Lukas-Bruderschaft war, eine französische Pension von sechs Florin. Unser Künstler, der 1616 in einen Gült- und Kaufstreit verwickelt war, wohnte laut Mannschaftsrodeln 1610 bis 1617 am Fischmarkt, nahe beim Fritsch (jetzt Gasthof zur »Waage«) und war in Kriegszügen mit einem Handrohr bewaffnet. Vermuthlich starb unser Künstler 1619 in Rom, wo sein Sohn *Mauriz* die Seidenstrickerei erlernte. Denn wir besitzen ein Zeugniß des Rathes von Luzern für den Letztern, worin gesagt wird, *Hans Jakob Acklin* habe in Rom, wo sich einige Luzerner »ihrer eignen gescheften halben ein zyt lang aufgehalten«, von Wyl das Seidenstricken gelehrt. Dieser von Wyl sei »eines guten alten ehrlichen um Luzern wolverdienten geschlechts und von wyland dem frommen, ehrenfesten Herren Meister Jakob von Wyl säligen, unserem by läben gewesen burger und flachmalern und der ehren dugentsamen frauen Catharina Schürmann, unser burgerin, als von frommen, redlichen eltern in dem Stand der hl. eh eelich erzüget und erboren.«¹⁾

Nach dem Jahre 1619 wird J. von Wyl nicht mehr in den Protokollen über die Militärpflichtigen aufgeführt²⁾; er wird also um diese Zeit gestorben sein. Seine Wittwe heirathete 1620 den Maler Caspar Meglinger.

Man sagt uns, beim Brande der Stiftskirche von Luzern seien mehrere Werke von Wyl's ein Raub der Flammen geworden; wir haben darunter keine grossen Kunststücke zu verstehen; denn laut Rechnungsbuch vom Jahre 1609 zahlte das Stift im Hof: 39 Gulden »Meister Jacoben von Wyl dem Maler die Urstend Christi in S. Benedikts Chörlin mit gold und ölfarb widerumb ze ernüern, für Malen von 2 Gsangtaffen, 4 Pultpret zu den Mässbüchern und etliche figuren im Gsangbuch de Sanctis ze malen.« Von andern Arbeiten von Wyl's für die Stiftskirche ist nirgends die Rede.

Höchst auffällig ist es aber, dass weder in den Rechnungsbüchern, noch in den Annalen des Jesuiten-Collegiums von Luzern von diesen Todtentanzbildern die Rede ist. Dazu kömmt noch, dass weder das Portrait des Papstes, noch dasjenige des Kaisers in die Zeit von Wyl's passt. Wir wollen die Autorschaft von Wyl's nicht geradezu in Abrede stellen; denn namentlich die Kostüme des Kriegers und des Herzogs, wie dasjenige der Frau passen gut in von Wyl's Zeit, allein wir machen doch darauf aufmerksam, dass die Beweise für die Richtigkeit der Tradition, Jakob von Wyl sei der Maler des Todtentanzes, äusserst schwer zu erbringen sein dürften. Da dieser Todtentanz für die schweizerische Kunstgeschichte eine gewisse Bedeutung beansprucht, so theilen wir ein Aktenstück mit, in welchem der angebliche oder wirkliche Maler des Todtentanzes, der

¹⁾ Zeugniß vom 20. Mai 1628, ausgestellt auf Ansuchen des *Caspar Meglinger*.

²⁾ Im Concept des Waffenrodels von 1618, das im April angefertigt wurde, erscheint noch ein Jakob von Wyl, allein in der Reinschrift fehlt der Name; in ältern Rödeln heisst unser von Wyl immer »der Maler«, um ihn vom Rathsherrn und Metzger zu unterscheiden; hier fehlt die nähere Bezeichnung. Den 22. Mai 1618 lebte der Maler noch, wie das Taufbuch zeigt.

sein Bild¹⁾ darauf angebracht hat, als Maler handelt. Dieses Document im Codex 38 des Staatsarchivs Luzern lautet also:

Es vbergibt J. Hanns von Wyl dess grossen Rhats der Statt Lucern seinen eelichen Son Hanns Rudolffen *M. Jacoben von Wyl dem Maler*, Burgern daselbs seinem Vettern, Ine in der Maler Kunst zu vnderrichten dry jar lang von dato sines antritts, nach dises Kunsthandtwärchs bruch vnd gwonheit.

Allso vnd dergstallt: Erstlich sol er Meister schuldig syn den Lehrjungen mit Wysung aller und ieder stucken zu diser Kunst ervorderlich vnd dienstlich ane einich verhalten eines oder meer derselben für beuolchen zu haben, wie ein thrüwer Lehrmeister gägen seinem Lehrjungen pflichtig, der vater auch Ime, als sinem vettern, dessen insonderheit wol verthruwt. Demnach auch Ine dise Lehrjar uss mit Spys vnd trank, vnder vnd vber wüchen vnd wäschen gebürender massen zu erhalten in sinem Kosten.

Darzu sol J. Hanns der vater Ine jetz zum anfang mit einer subern Kleidung jnstellen, auch vollgendts also fortan biss zu end der Lehrjaren allwägen vnd so oft es von nöten, mit gebürender Kleidung ohne dess Leermeisters Kosten versächen. Vnd Ime Meister zu Lehrlohn zalen nüntzig guldin vnd siner eelichen hussfrowen zu trinkgält Sächs guldin, thut zusammen Sächs vnd Nüntzig guldin müntz, also zu erlegen. Das Trinkgält baar. An die nüntzig guldin, nach dem ersten halben Jar dess Knaben antritts den halben theil, und das übrig zu end der Lehrjaren, alles ane sin leermeisters Kosten vnd schaden, doch mit dem vsstruckenlichen geding vnd vorbehalt: wenn der Knab jnnert dem ersten halben Jar widerumb ane eehafte rächtmässige vrsach vssträtten, oder todts abghen wurde, sölle dem Lehrmeister nit meer denn der halbe, wo veer aber söllcher faal erst nach der verschynung desselben gantzen ersten Jars sich begäbe, Ime Lehrmeister der vollkommen Lehrlohn verfallen syn.

Dargägen, ob sich füegte, das der lehrmeister vnder der zyt der obbenannten Lehrjaren absturbe, welches Jars ioch das wäre, söllent sine Erben Ine Lehrjungen die nach vverblybnen Lehrjar uss by einem dises handtwärchs erfarnen Meister voll vsslernen verschaffen, one dess vatters vnd sin dess Knaben Kosten vnd schaden. Hiemit aber man Inen den Erben zu End der Lehrjaren auch den von dem Lehrmeister im Leben nit empfangnen vnd noch an den Lehrlohn zu zalen schuldigen Lohn zu zalen verbunden syn soll, ane iren Kosten vnd schaden.

Gethrürlich vnd vngeuerlich.

Actum Frytags vor Misericordia A° 1614.

Zügen: Herr *Ludwig von Wyl*, dess grossen Rahts, alt Richter, diser zyt Schiffmeister, vnd Herr *Caspar Scharpf*, Burger der Statt Lucern, der Parthygen vätter, vetter vnd Schwäger.

Dr. TH. V. LIEBENAU.

¹⁾ Dasselbe bildet auch das Titelbild zu *Schneller's* Lukas-Bruderschaft 1861. Familien-Portraite der von *Wyl* finden sich, abgesehen von demjenigen des Kapuziners *Ludwig von Wyl* (1584 bis 1663), nicht mehr; wir können daher nicht sagen, ob eine gewisse Familien-Aehnlichkeit zur Zeit Veranlassung gab, diesen Maler des Todtentanzes der Familie von *Wyl* zuzutheilen.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

Zweite Abtheilung.

Gothische Monumente.

In Nummer 2 des Jahrganges 1877 hatten die seit 1872 regelmässig erschienenen Aufzeichnungen »Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler« einen vorläufigen Abschluss gefunden. Jene Abtheilung umfasst die Denkmäler romanischen und des sog. Uebergangs-Styles, soweit solche dem Unterzeichneten aus eigener Anschauung, sowie durch gefällige Mittheilungen von Gönnern dieses Unternehmens bekannt geworden waren.

Eine zweite Abtheilung, die Aufzählung der gothischen Monumente, war schon durch das in Nr. 1 des Jahrganges 1872 veröffentlichte Programm in Aussicht gestellt worden; indessen hatten sich der Verwirklichung dieses Vorhabens verschiedene Hindernisse entgegengestellt, insbesondere war es die Aussicht auf die mit jeder Reise sich mehrenden Kenntnisse der Monumente, welche den Unterzeichneten den Beginn des zweiten Abschnittes immer wieder verschieben liess. Aber auch jetzt, wo diese periodischen Veröffentlichungen wieder aufgenommen werden sollen, ist es mehr ein Gefühl der Pflicht, welches dazu mahnt, als das Bewusstsein, eine auch nur annähernd vollständige Aufzählung der Denkmäler bieten zu können, welche gerade aus der gothischen Epoche in einer ausserordentlich grossen Zahl erhalten geblieben sind.

Wenn wir nun zum Voraus dieses Bekenntniss aussprechen, so glauben wir damit unsere Veröffentlichungen ebensosehr der Nachsicht als *einer möglichst vielseitigen Unterstützung durch Beiträge und Berichtigungen empfohlen zu haben*. Jede, auch die kleinste Notiz wird dem Unterzeichneten eine willkommene sein, und es sollen, wie diess auch früher grundsätzlich befolgt worden ist, solche Beiträge stets mit dem Namen ihres Verfassers veröffentlicht werden.

Die Methode der Publicationen betreffend, soll, wie bisanhin, eine ausführliche Beschreibung nur derjenigen Monumente gegeben werden, welche bisher der Veröffentlichung oder einer genaueren Beschreibung entgangen sind. Im Uebrigen verweisen wir auf das in Nr. 1 des Jahrganges 1872 enthaltene Programm der Abtheilung I. Um hinsichtlich der *Massangaben* von kirchlichen Bauten das Weitschweifige zu vermeiden, werden selbige nach der in der »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz« befolgten Methode notirt: *A.* Gesamtlänge im Inneren. *B.* Länge des Chores. *C.* Breite desselben. *D.* Länge des Schiffes. *E.* Gesamtbreite desselben. *F.* Weite des Hauptschiffes aus den Pfeilermitteln in der Längenausdehnung gemessen. (Die übrigen Maasse sind im Lichten genommen.)

Von Zeit zu Zeit sollen Nachträge zur ersten Abtheilung diese Veröffentlichungen begleiten. Die besonders zahlreichen, von Herrn Dr. *A. Nüscher-Usteri* in Zürich uns gütigst in Aussicht gestellten Beiträge werden mit der Chiffre *N* bezeichnet.

Zürich, im Dezember 1879.

J. R. RAHN.

I. Canton Aargau.

Aarau. *Pfarrkirche.* 1278 wird ein Priester erwähnt. (*H. Boos*, »Urkundenbuch der Stadt Aarau«. Aarau 1880. S. XXII.) Die zahlreichen, zwischen den Jahren 1351–62 stattgehabten Vergabungen und Verkäufe für Altäre (*Boos* Nr. 74, 83, 90, 91, 95, 96, 103) geben der Vermuthung Raum, es habe um die Mitte des XIV. Jahrhunderts ein Neubau der Kirche stattgefunden. 1442, April 7. Item henzman murer junior dedit III libr. *ad edificium novi campanilis* (Anniv. Arav. Argovia. V. 397 N.). 1471. Der Magistrat von Solothurn bewilligt zu der *Erweiterung der Kirche* in Aarau Bausteine von der 1444 zerstörten Burg zu

Obergösgen (»Anz.« 1877, S. 735). *Fisch*, ungedr. Chronik. *Oelhafen*, »Chronik der Stadt Aarau von deren Ursprung bis 1798«. Aarau 1840. S. 39. 1491, 12. Juli. Der Generalvicar von Constanz weihet 12 Altäre. Boos, Nr. 327. Ueber dem Chorbogen an der Ostseite stehen folgende Daten verzeichnet: 1471 ist diese Kirche erbauwet. 1528, 1627, 1719, 1807, 1835 renovirt. Die Kirche hat eine Totallänge von 45,26 M. Das Langhaus ist von dreischiffiger Anlage (29,81 M. lang, 20,35 M. breit.) Achteckige Pfeiler in lichten Abständen von 4,74 M. trennen die Schiffe, deren mittleres, aus den Pfeilmitten in der Längsnachse gemessen, eine Weite von 10,30 M. hat. An der Südseite sind vier Pfeiler, mit denen eine tiefe Vorlage an der westlichen Schlusswand correspondirt; das nördliche Seitenschiff ist kürzer, indem eine westliche Fortsetzung desselben jenseits des fast neben der Mitte des Hauptschiffes errichteten Thurmes fehlt. Die Pfeiler werden von hohen achteckigen Postamenten getragen, über denen eine Hohlkehle zwischen zwei schmalen Schrägen die Basis bildet. Spätere Stuckkapitäl verdecken die Lösung der spitzbogigen Archivolten, die unmittelbar aus den Stützen herauswachsend sind beiderseits mit einer Hohlkehle zwischen dünnen, im Scheitel sich verschränkenden Schrägen profilirt. Haupt- und Seitenschiffe haben flache Decken und zweitheilige, sehr einfache Masswerfenster, von denen diejenigen des Hauptschiffes sehr klein und fast unmittelbar unter der Decke angebracht sind. Vor dem Chore nimmt ein steinerner *Lettner* mit einer Fronte von sieben gedrückten, unmittelbar aus den achteckigen Pfeilern herauswachsenden Spitzbögen die Breite des Langhauses ein. Den Pfeilern sind nach dem Schiffe zu schlanke Dreiviertelssäulen vorgelegt, deren Capitäl zur Aufnahme von Statuetten gedient haben mögen. Eine Balustrade mit abwechselnd fischblasenartigen und rautenförmigen Maasswerken schliesst das Ganze ab. Dahinter befindet sich ein 1,87 M. breiter Gang. Er ist mit gleichförmigen Netzgewölben bedeckt, deren Rippen mit einfachen Verschränkungen an der Rückwand und den Pfeilern anheben. Schlusssteine fehlen. Den Durchgang zu dem nur drei Stufen über dem Langhaus erhabenen Chore bildet ein hoher, fast bis zur Decke des Hauptschiffes reichender Spitzbogen. Der 14,67 M. lange, 8,43 M. breite und dreiseitig geschlossene Chor ist ebenfalls mit einer modernen Gipsdiele bedeckt, fast von gleicher Höhe wie das Hauptschiff und völlig kahl. Die Nordseite ist fensterlos. Zweitheilige Maasswerfenster sind an der gegenüber befindlichen Langseite und den Schrägseiten des Polygons angebracht. Das Mittelfenster ist dreitheilig. An der Südseite des Schiffes spätgothisch geschnitzte *Stühle*. Das Aeusserere entbehrt der Streben und ist völlig kahl wie der Thurm, wo schwache Gesimse die von einzelnen schmalen Spitzbogenfenstern durchbrochenen Etagen sondern. R. 1875.

Thürme. *Stieberthurm* beim oberen Thor, *Thurm Rore* und »*Alter Thurm*« auf dem Felsen am Abhang der Aare (Schloss). Warten aus Aarkieseln und Findlingen mit blos an den Ecken behauenen Kanten und hoch gelegenen Eingängen. (Boos, S. XIX.) Im *Schloss* zierliche spätgothische Holzdecke.

Aarburg. 1300 ward die *S. Georgenkapelle* erbaut. Chronik von Zofingen I, 3, p. 148. 1840, Mai 3. braunte sie ab, wurde 1844 auf 45 neu erbaut und 1845, Nov. 14, geweiht. (N. nach Mittheilung von Pfarrer Schmater in Aarburg.)

Ammerswil. Der Kirchthurm ist, nach der Bauart zu schliessen, jedenfalls sehr alt. Die Kirche S. Peter wird zuerst 1275 erwähnt. Die grösste Glocke 1498, die kleinste 1499. 1639, Dezember 12, »hatt Meister Stoffel Pfrütti Muhrer zu Lenzburg die alti Leistikammer (Gefängniss) hinweg zu brächen vnnd anstatt ein nüwes Chor vor an die Kilchen vffzubuwen versprochen.« *Merz*, »Das Gotteshaus Amerswil« p. 7. N.

Auenstein. Die älteste Nachricht vom Bestande der Kirche geht bis 1333 zurück, in welchem Jahr Johannes Leutpriester ist. »Argovia« 1862/63, p. 293. Zierliches gothisches Chörlein. N.

Baden. *Pfarrkirche*. *U. L. Frauen* Himmelfahrt. *Nüscheler* III, 545. Wohl Ende XV. Jahrhunderts erbaut, wie diess ausser den Maasswerken der Chorfenster auch zwei Glockeninschriften (1483 und 1495) zu bestätigen scheinen. Der Thurm an der Südseite des Chores zeigt in den unteren Etagen gekuppelte Spitzbogenfenster, er mag somit noch als Rest einer älteren Anlage betrachtet werden. 1614 wurde die Kirche restaurirt (*Fricker*, »Geschichte der Stadt und Bäder zu Baden«. Aarau 1880. S. 252), 1812 der »durchbrochene steinerne Lettner« entfernt (a. a. O. 269). In der Kirche ehemals eine angeblich aus dem Fraumünster in Zürich während des Bildersturmes entfernte hölzerne Madonnenstatue (vide Baden, Opferstock). *Messgewand* 1660 gestiftet. (*Fricker*, 279.)

Sebastianskapelle neben der Pfarrkirche. (*Nüscheler* III, 556.) Nach *Hess* (»Badenfahrt«, S. 457) im Jahr 1505 erbaut. Vgl. auch *Fricker*, S. 286, der, wohl mit Unrecht, das gewölbte untere Geschoss aus einer frühern Epoche datirt.

Kapelle der hl. drei Könige in Niederbaden (Mätteli). (*Nüscheler*, a. a. O. 553). Der Rodel der Bruderschaft zu den drei Königen nimmt an, dass diese Kapelle ein alter Isistempel gewesen sei: Antiquissimum hoc templum ab Ethnicis, ut dicitur exstructum; olim Deæ Isidi nunc Deo Ter Optimo Maximo consecratum, et

honoribus d. d. Trium Regum dicatum. (C. Fricker, S. 19 und 275). Im Erdgeschoße des aus fast 6 Fuss dicken Mauern erbauten Thurmes ein gothisches Gewölbe mit heraldisch verziertem Schlussstein. N.

Kapelle St. Anna beim Siechenhaus im Feld, um 1483 erbaut (Nüscheler, S. 555, Fricker, S. 289). Spätgothischer *Opferstock* bei der zum Gasthof zur »Blume« gehörigen Schenke. Angeblich beim Bildersturm aus dem Fraumünster in Zürich entfernt und in Baden aus der Limmat gefischt. Circa 3 M. hohe Pfeiler von Eichenholz. Aus kubischer Basis löst sich, durch prismatische Uebergänge vermittelt, ein achteckiges Postament, vor welchem der polygone eisenbeschlagene Opferstock. Darüber erhebt sich ein schlanker achteckiger Pfeiler mit concaven Seiten. Die Kanten sind mit Rundstäben besetzt, welche, Astwerk imitierend, aus zierlichen Postamentchen emporwachsen und sich beim oberen Abschluss der Säule mit einem Astkranze zapfenförmig verschränken. Das wiederum achteckige, mit glatten concaven Seiten ausladende Capital soll eine ehemals in der Pfarrkirche befindliche hölzerne Madonnenstatue getragen haben. An den Pfeilern Spuren von Vergoldung und blauer Bemalung. R. 1869.

Rathhaus. Gothisches Glasgemälde, ca. 1520 das Wappen der Stadt Baden zwischen zwei Pannerträgern darstellend.

Schloss, oberes. Fricker, S. 485. 1415 zerstört (a. a. O. S. 74). 1640 u. f. Vorarbeiten zur Wiederherstellung (S. 135 u. f.). 1658 Wiederaufbau und erweiterte Befestigung (141). 1670 die Arbeiten beendet (153). Beschreibung der Anlage (156). 1712 Abbruch (186), bei welchem Anlasse römische Inschriften nach Zürich verbracht (Hess, S. 400) und die Steine zum Bau der reformirten Kirche verwendet wurden (Fricker, S. 301). Der noch bestehenden *St. Nikolauskapelle* wird zuerst in dem um 1370 geschriebenen Markenbuche des Bisthums Constanx gedacht (Nüscheler III, 554). 1818 stürzte die Nordseite der Kapelle ein, worauf eine Wiederherstellung unternommen wurde. (Fricker, S. 277.)

Schloss, unteres. »Die niedere Vesti an der Brug« (Hess 339). »Niderhus«, »Niderburg« (Fricker 39, 487). Eine vom 5. Februar 1363 datirte Urkunde im Archiv Wettingen meldet von Ausbesserungen der niederen Burg und dem Aufbau des oberen Erkers (nach Auszug von Kopp aus dem Archiv Wettingen mitgetheilt von A. Lütolf. Fricker 488). 1416 neue Wiederherstellungen (69). Seit 1488 ward an Stelle der baufälligen niederen Burg das sog. neue oder untere Schloss zum Wohnsitz der Landvögte durch den Baumeister *Jakob Hegnauer* von Zürich aufgeführt (Hess 355, Fricker 489), 1579 der an der Nordseite befindliche Treppenthurm errichtet (Fricker 489), 1734 Wiederherstellung des Schlosses. (Hess 452.)

Thor, unteres. 1441 erbaut. Ueber dem spitzbogigen nördlichen Ausgange die beiden Stadtschilde, von dem Reichswappen überragt, in Stein gehauen und darunter in Minuskeln das Datum 1441.

Mellingerthor. Im Frühling 1874 abgetragen. Ueber dem äusseren spitzbogigen Durchgange befanden sich die beiden in Stein gehauenen Stadtschilde, von dem von zwei Löwen gehaltenen Reichswappen überragt.

Beinwil. 1567. Die von Beinwil, welche durch eine *Feuersbrunst* die Kirche verloren und grossen Schaden (an Thurm und Glocken) erlitten, bitten die eidgenössischen Tagherren um Verwendung bei Zürich, welches den Kirchensatz, Zinse und Zehnten daselbst hat, damit es ihnen helfe. (Amtl. Sammlung der ältesten eidgen. Abschiede, IV. 1129.) 1567, Juli 7. Das Gesuch der von Beinwil um Bezahlung der f. 725 Baukosten für ihren abgebrannten Kirchthurm und Glocken und Annahme der f. 150 so die Kilchen yngendts hat, wird von MGH. abgewiesen. Zürich, Raths-Manual. 1618 wurde die alte baufällige Kirche abgetragen. 1619, Februar 19, der Grundstein zum Neubau gelegt. 1621, April 27, dieselbe eingeweiht. 1644/48 der Kirchthurm erbaut. N. Unter dem Chore angeblich eine alte *Krypta*.

Berikon. Ein *sehr altes Kirchlein* unweit dem Dorf Oberweil, auf der Höhe des Berges gelegen: »Ohngefahr vor 200 Jahren d. h. 1521 ist solches in der Ehr dess heiligen Mauritii und seiner Gesellschaft am nechsten Sonntag vor der heiligen 3 Königen Tag *eingeweicht* worden, hundert Jahr aber hernach 1621 den 10. Christmonat hat . . . Herr Joan Antoni Wey-Bischoff dise Capell, als sie von Grund neu auffgeführt worden, zu Ehren dess heiligen Mauritii und Martini *widerumb consecrirt* . . . 1680 an dem 2. Sonntag im Advent hat . . . Abt Hieronymus Troger (in Muri) weilen der Chor hat erneuret werden müssen, *widerumb das Altar eingewichen*«. Murus et Antemurale, p. 76, 77. Seit 1861 Pfarrkirche. N.

Bettwil. 1496, Juli 8. *Einweihung der Filialcapelle*. Chr. von Sarmenstorf, lt. Mitth. von Hrn. Pfarrer Keller. 1731, Dezember 3. Neuerbaute Kirche eingeweiht. Seit 1799 Pfarrkirche. N.

Birmenstorf. 1440, August. *Omnes chori parietes in templo nostro Birmisdorfensi pictae sunt imaginibus sanctorum secundum scripturam, quae intra chorum in fornice, sed ferme abrasa ideo vix legenda est; sic sonans: Im ein Tusend Vierhundert und vierzig jar im Ougsten war dis gemalet by Ziten. Stamm, »Annales parochorum Piropaganorum« Msc. N.*

Boswil. Der *Kirchthurm* hat gothische Fenster. N. 1870. »Die *Kirche* 1498 (umgebaut) sammt drei Altären und dem Friedhoff consecrirt.« Murus et Antemurale, p. 78. »Weil zu klein, abgebrochen, erweitert und Anno 1667 den 18. Aprill . . . eingewichen.« Ibid. N.

Bremgarten. *Pfarrkirche* spätgothisch. Der kurze, dreiseitig geschlossene Chor flach gedeckt. Das mit einer flachen Gypstone überwölbte Langhaus scheint ursprünglich von einschiffiger Anlage gewesen und erst später durch Hinzufügung eines kurzen nördlichen Seitenschiffes erweitert worden zu sein. Der Thurm an der Ostseite des Letzteren hat gekuppelte Spitzbogenfenster. Die Stützen, welche die Schiffe trennen, sind achteckige Pfeiler, aus denen die einfach gekehlten Spitzbögen ohne Weiteres herauswachsen. Aussen an der Südseite des Schiffes waren bis 1871 neben der mittleren Thüre die Spuren eines Christophorusbildes zu sehen. R.

Murihof. Geräumiger Keller mit drei langgestreckten rundbogigen Tonnengewölben auf achteckigen Pfeilern und spätgothisch profilirten Flachbögen. An zwei Pfeilern das Datum 1547 und das Wappen des Abtes Laurenz von Heidegg von Muri. In dem zierlichen, der Südseite des Hauses angebauten Treppenthurme ein spätgothisches Sternengewölbe und die Daten 1583 und 1584. In der zweiten Etage des Hauses, gegen die Reuss, ein Zimmer mit Flachbogenfenstern, die von candelaberartigen, mit Blattornamenten geschmückten Säulen getragen werden. Darüber das Wappen des Abtes Laurenz und das Datum 1547. Nebenan Reste eines gothischen Zimmers mit tüchtigen, flach geschnitzten Rankenornamenten. An den Wänden spätere Wappenmalereien. Die Hauskapelle barock. Spätgothischer *Teppich* mit dem Wappen eines Murenser Abtes. R.

Brugg. *Pfarrkirche.* 1479, August 11. Grundsteinlegung des Chores. Baumeister *Rudolf von Baden.* 1480, April 29. Vollendung des Baues. *Clem. Specker's* Chronik von 1481, Manuscript der Stadtbibliothek Bern. N. Spätgothischer Bau. Chor und Hauptschiff von gleicher Breite und Höhe sind mit einer flachen Gipsdiele bedeckt, die hier in geringer Höhe über den Archivolten anhebt, so dass das Hauptschiff einer selbständigen Beleuchtung entbehrt. Der Chor schliesst jenseits einer zweifensterigen Verlängerung mit einem dreiseitigen Polygone ab. Die Fenster sind wie diejenigen der Nebenschiffe rundbogig, ohne Maasswerk, die Bögen und Leibungen mit schwerfälligen spätestgothischen Gliederungen profilirt. Vier Pfeilerpaare von achteckiger Form und verschiedener Grösse trennen in lichten Abständen von ca. 4 M. die mit gemeinsamer Bedachung versehenen Schiffe. Die spitzbogigen Archivolten zeigen dasselbe Profil wie diejenigen der Kirche von Aarau. Ihr (unmittelbares) Herauswachsen aus den Stützen ist durch moderne Stuckkapitäl maskirt. Das Innere und Aeussere nüchtern und kahl. Vor der Mitte der Westseite erhebt sich der in originelle Verbindung mit der Stadtmauer gebrachte Thurm, ein viereckiger Bau, im obersten Stocke mit spitzbogigen Maasswerkfenstern versehen und mit einem Satteldache bedeckt. Maasse (S. —): A. 38,90. B. 14. C. 10,90. D. 24,90. E. 18,85. F. 11,82. R. 1875.

Bünzen. 1508. Laut Bruderschaftsbuch oder Bünzner Chronik war die damalige Kirche klein und nur mit vier Fenstern versehen. Ein Chor mangelte. Der Thurm war ein sogen. Dachreiter. 1600 ein stattlicher Thurm an der Stelle der früheren Sakristei errichtet. Ib. 1620 Accord für den Bau einer neuen Kirche abgeschlossen. 1621 eingeweiht. Ib. 1860 abermaliger Neubau. N.

Gebistorf. *Kirche* (Nüscheler III, 549). Die Grundanlage wohl romanisch. Der viereckige Chor ist mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt. An der Ostwand ein später ausgebrochenes Rundbogenfenster. An der Nordseite ein spätgothischer Wandtabernakel, dessen kielbogie Bekrönung mit Fischblasenmasswerk gefüllt ist. Ein schmuckloser Rundbogen trennt den Chor von dem niedrigeren einschiffigen Langhaus, das flach gedeckt und modernisirt ist. Nur an der Südseite, nahe beim Chor, verräth ein kleines, jetzt zugemauertes Rundbogenfensterchen über der Thüre, dass auch das Langhaus, oder wenigstens ein Theil desselben, aus der romanischen Epoche stammt. Im Chore wurden im Herbst 1878 die Reste umfangreicher Wandmalereien (XIV.—XV. Jahrhundert?) aufgedeckt: an der Ostwand die Einzelfiguren von Heiligen, über dem Chorbogen, an der dem Chore zugewendeten Seite, die Spuren eines jüngsten Gerichtes (vgl. »Anzeiger« 1878, S. 883 und »Allg. Schweiz. Ztg.« 1878, Nr. 250). Maasse A. ca. 19. B. 3,67. C. 4,65. D. 14,88. E. 7,85. R. 1878.

Habsburg. *G. H. Krieg von Hochfelden,* »Geschichte der Militärarchitektur in Deutschland«. Stuttgart 1859, S. 275 u. f. *Ders.* »Die Veste Habsburg«, (»Mittheilungen der Antiquar. Gesellschaft in Zürich«, Bd. IX, Heft 5).

Hägglingen. 1409 wurde eine Fronfasten-Jahrzeit gestiftet für Alle, welche zur *Erbauung des Thurmes und Verbesserung der Kirche* beitragen. 1459 Abschied der eidgenössischen Boten zu Luzern betr. den Streit der von Hägglingen mit dem Stift Münster wegen Erbauung des *Kirchthurmes.* (Archiv Münster.) N. 1464. Die 4 Januarij d. e. peticio ad eccl. paroch. in Hegklingen ruinosam prope Mellingen. Ad ann. 1466. Die V Marcij d. e. peticio ad eccl. par. in Hecklingen prope M. (Erzbischöfliches Archiv in Freiburg im Breisgau.) N.

Herznach. *S. Verenenkapelle.* Gothisch. Altdeutsches Altargemälde (Mittheilung des Herrn Bibliothekar *Brunnhöfer* in Aarau).

Iglingen bei Magden unweit Rheinfelden. Sog. „*Klösterchen*“. Gothische Kapelle mit polygonem Chörlein und Masswerkfenstern. Wandtabernakel, in dem kielbogigen Tympanon der Christuskopf, darunter zwischen flankirenden Fialen zwei schwebende Engel. (Zeichnung des Herrn *W. Christ* in Basel.)

Kaiseraugst. *Pfarrkirche*. Gothisches Tabernakel. Alter dicker Thurm. N.

Kaiserstuhl. *Pfarrkirche*. Chor und Schiff spätgothisch, ursprünglich flach gedeckt und mit masswerklosen Spitzbogenfenstern versehen, sind jetzt völlig modernisirt und mit barocken Spiegelgewölben bedeckt. Im Chor ein gothisches Wandtabernakel in Form eines übereckgestellten, mit Krabben besetzten Spitzpfeilers. An der Westseite des Schiffes ein spätromanisches Portal. Der fast elliptische Spitzbogen ist beiderseits mit einem Wulste und einer Hohlkehle profilirt und die Letztere mit Kugeln ausgesetzt. Eben solche befinden sich unter den romanischen Gesimsen und in der Hohlkehle, welche die von Dreiviertelssäulen flankirten Pforten begleiten. *Friedhofkapelle* neben der Pfarrkirche, einfach spätstgothisch mit Staffelgiebel und Vordach. R. 1873.

Kirchberg. Gothischer Chor mit Masswerkfenstern. N. 1868.

Kirchdorf. Das unbedeutend gothische Beinhaus bei Verlängerung der Kirche in den 70er Jahren abgetragen. N.

Kirchleerau. 1595. »Das kleinfüge *Kappeli* erweitert v. vergrössert, dazu auch ein viereckiger *Thurm* so ungefähr drey Gemächte hoch erbauet (da hievor keiner gewesen).« Müller, »Der Aargau«. Zürich und Aarau 1870. II, 177. 1595. Jahrzahl an der gothischen Thüre auf der Rückseite. Gothischer *Taufstein*. Rundbogige Schalllöcher auf der Rückseite des Thurmes. N. 1868.

Kirchrud vide *Mönthal*.

Kleindietwyl. Am Thurm über dem Fenster des Erdgeschosses das Datum 1450. Die Kirche 1145 geweiht. 1780 Neubau. Weihe 1792. N. nach Mittheilung von Herrn Pfarrer Stocker.

Klingnau. *Pfarrkirche* S. Katharina. (Nüscheler III, 599 u. f.) Schon 1262 als Pfarrkirche erwähnt. Bischöfliche Bettelbriefe 1472 und 1474, worauf 1491 der Neubau geweiht wurde, von welchem die Umfassungsmauern nach dem grossen 1586 erfolgten Brande stehen geblieben sind. 1587 Weihe (Dr. A. Nüscheler). Chor und einschiffiges Langhaus, der Erstere dreiseitig geschlossen, sind flach gedeckt und die Spitzbogenfenster mit spätgothischen Fischblasenmasswerken versehen. Im Chor ein spätgothisches *Sakramentshäuschen* (Dr. Alb. Burckhardt).

Köllikon. 1507. Die *alte Kirche abgeschlossen* und die *jetzige erbaut* laut *Inscription* auf einer Tafel im Chor bis 1798 befindlich: »Als man zallt 1507 Jar, Die alte Kilch abgeschlossen war, Von nüwem wieder uffgeführt, Mit Bildern uf ein Nüws geziert. St. Bläsi war ihr Schutzpatron. Bald gschach die Reformation; Da man der Mess Missbruch abgethan Und das Evangelium gnommen an.« N.

Königsfelden. Doppelkloster SS. Clara- und Franziscus-Ordens, von Königin Elisabeth auf der Stelle gegründet, wo ihr Gatte Albrecht im Jahre 1308 durch Mörderhand gefallen war. Ueber die Geschichte des Stiftes: Brugger, *Neujahrsblätter* 182? (*Th. v. Liebenau* in den »Katholischen Schweizerblättern« 1868, S. 1 u. f.) Ders.: »Geschichte des Klosters Königsfelden« (»Denkmäler des Hauses Habsburg in der Schweiz.« Herausgegeben von der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich 1871). C. Brunner, Archivar: »Königsfeldens Schicksale und seine Urkundenschatze.« Festschrift zur Feier des 16. Jahrestages der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau. (Aarau, H. R. Sauerländer. 1875.)

Zuerst erhob sich auf Albrechts Todesstätte eine von zwei Klausnern bediente Kapelle (»Denkmäler«, S. 8), doch hatte der Bau des Klosters schon begonnen, als am 18. Juni 1310 die päpstliche Genehmigung der Stiftung erfolgte, wonach das Kloster zu Ehren Gottes und Mariæ geweiht werden sollte (S. 9). Nachdem der Bau des Franciskanerklosters schon vorher zum Abschluss gelangt war, wurde im Herbst 1312 auch das Frauenkloster vollendet (a. a. O.). Ausser den vielen Kostbarkeiten, die sie sterbend dem Stifte hinterliess, hatte Elisabeth 3000 Mark Silber zum Bau desselben verwendet. Sie wurde 3 Jahre nach ihrem 1313 erfolgten Tode in der Klosterkirche beigesetzt (S. 10).

Ueber den Bau der *Kirche* berichtet *Justinger* (W. Stierlin & Wyss, S. 36). »1255 kamen die Barfüsser nach Bern, darnach bei 80 Jaren ist der Chor in demselben Gotteshus gebuwen und war der *Werkmeister von Bern, derselb macht auch der Barfussen Chore zu Künigsfelden*«. Im Februar 1320 wurden laut Zeugniß der Chronik von Königsfelden Chor und Kirche durch den Bischof Johannes von Strassburg geweiht. Trotz mehrfacher Umbauten war die Klosteranlage im Wesentlichen intact erhalten geblieben bis zum Herbst 1869 und Anfangs 1870, als der schon vorausgegangenen Zerstörung der in dem vorderen (westlichen) Hof gruppirten Baulichkeiten auch die der beiden südlich und nördlich neben der Kirche gelegenen Gebäudecomplexe folgte.

Die in sehr stattlichen Dimensionen erbaute *Kirche* trägt den Charakter grosser Einfachheit, welche den Ordensbauten der Franciskaner eigen ist. Sie besteht aus einem langgestreckten mit fünf Seiten des Achtecks geschlossenen Chore und einem dreischiffigen Langhause. Die *Hauptmasse* sind folgende: A. 53,96. B. 20,08.

C. 8,75. D. 32,78. E. 19,52. F. 9,95 (im Lichten 9,12). Die Querwand, welche den Chor von dem Schiffe trennt, ist oben mit einem Spitzbogen geöffnet, eine kleine Pforte vermittelt den Durchgang. Die Höhe des Chores beträgt 17,10 M. (unterkant Schlusssteine). Drei kurzen Kreuzgewölben folgt das sechstheilige Fächergewölbe des dreiseitigen Polygons. Die Rippen zeigen das für die Gothik des XIV. Jahrhunderts charakteristische birnförmig geschweifte Profil mit vorgesetztem Plättchen, ebenso die Dienste, in welche die Rippen unmittelbar übergehen. Im Polygone reichen die Dienste bis auf den Fussboden, wo sie von attischen Basen auf schlanken Postamenten getragen werden; an den Langwänden dagegen setzen sie in einer Höhe von 2,94 M. über dem Fussboden auf einfach gegliederten Spitzconsolen ab. Dazwischen über dem Kaffgesimse sind die Wände in ihrer ganzen Breite von hohen zweisprossigen Spitzbogenfenstern durchbrochen, deren reiche, abwechselnd gebildete Masswerke sich meist aus sphärischen Formen zusammensetzen. Die Füllungen sind öfters kielbögig und die Nasen mit Lilien besetzt. Auch an den Thüren, welche am Nordwest-Ende des Chores in's Freie und gegenüber zur ehemaligen Sakristei führen, kommt der Kielbogen vor. Im Uebrigen ist die Ausstattung mit formirten Theilen eine sehr bescheidene. Sie beschränkt sich auf den Schmuck der Schlusssteine (»Denkmäler«, Taf. 39), die gleich den anstossenden Rippen theilen ihre alte Bemalung und Vergoldung bewahrt haben, mit schön stilisirtem Blattwerk, das sich goldig von blauem oder rothem Grunde detachirt. Nur der östlichste, über dem ehemaligen Fronaltar befindliche Schlussstein ist mit einer figürlichen Darstellung, dem Salvator Mundi, geschmückt. Der Kante ist der Reichsschild vorgesetzt, über dem in Majuskeln die Worte »Rex Albertus« gemalt sind (vgl. »Anzeiger« 1869, S. 81 und Taf. VIII). Zu erwähnen sind ferner die einfachen steinernen *Pontificalsitze* an der Südwand und die mit eingepressten Blatternamenten gemusterten thönernen *Fussbodenfliesen*. Die an der Südwand befindlichen *Bilder* Herzog Leopold's und der nach der Schlacht von Sempach in Königsfelden bestatteten Ritter sind werthlose, wohl nach älteren Wandgemälden im Jahre 1697 verfertigte Oelcopien (vgl. »Denkmäler«, Nachtrag S. 2). Ueber den Hauptschmuck des Innern, die prachtvollen, zwischen den Jahren 1324—1351 gestifteten *Glasgemälde* vgl. die Beschreibung von *Lübke* in den »Denkmälern«, S. 29 u. f.; *Schnaase* in Lützwow's »Zeitschrift für bildende Kunst«, III. 1868, S. 113 u. f.; *Kinkel* in der »Augsb. Allg. Ztg.«, Beilage vom 13., 14., 16. und 21. October 1868; *H. Fenner*, Königsfelden und seine Glasgemälde. (Beilage zum Programm der städtischen Schulen zu Aarau 1874/75). Aarau, J. J. Christen 1875. *Rahn*, »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 596 u. f., 600 u. f. Am Südwestende des Chores ist in der Ecke zwischen demselben und dem anstossenden Seitenschiffe ein rundes Treppenthürmchen vorgebaut. Das *Aeusserere* ist schmucklos. Ein Kaffgesimse in Form eines Wasserschlages bezeichnet die Basis der Fenster und setzt sich über die Strebepfeiler fort, die, in zwei schrägen Absätzen emporsteigend, aus den Ecken des Polygons und da, wo an den Langwänden die Dienste zusammentreffen, vortreten. Dazwischen sind beiderseits hoch über den Fenstern kleine, kreisrunde Oeffnungen zur Erhellung des Dachbodens angebracht. An Stelle des plumpen modernen Thürmchens, das sich über dem Firste erhebt, befand sich, wie aus einer Zeichnung Hegi's hervorgeht, ehemals ein eleganter Dachreiter, dessen schlanke Spitze eine im oberen Drittel angebrachte Krone umfasste.

Das *Langhaus* ist in Haupt- und Seitenschiffen mit flachen Holzdielen bedeckt. Sechs Stützenpaare und zwei westliche Halbpfeiler trennen die Schiffe. Die achteckigen Pfeiler auf ebenfalls octogonen, einfach aufgeschrägten Sockeln sind in Abständen von 3,70 M. durch spitzböigige Archivolten verbunden, die unmittelbar aus den Stützen herauswachsen und bloss durch eine beiderseits kräftig eingezogene Hohlkehle gegliedert sind. Ihre Scheitelhöhe beträgt 8,24 M. Beträchtlich über den Archivolten zieht sich ein in Form eines Wasserschlages profilirtes Gesimse hin, in welches die unteren Theile als Oberfenster einschneiden. Dieselbe Erscheinung wiederholt sich am Aeusseren über den Pultdächern der Seitenschiffe. Die Fenster zeigen ein einfaches Schrägprofil; sie sind vermauert und der Masswerke beraubt. Die Höhe des Hauptschiffes beträgt 17,73, die der Seitenschiffe 9,21 M. Letztere sind durchaus kahl und die Fenstermasswerke auch hier zerstört. Die einzige architektonische Auszeichnung besteht in dem bescheidenen Schmuck der Westfaçade, deren Giebel eine grosse, mit sphärischen Vierpässen gefüllte Rosette enthält. Darunter nimmt ein jetzt vermauertes Spitzbogenfenster die ganze Höhe des Hauptschiffes bis zu dem Kaffgesimse ein; zwei kleinere zur Seite, die gleich den Fenstern der Abseiten in das Gesimse einschneiden, enthalten noch Reste der theilweise kielböigigen Maasswerke. Darunter öffnen sich drei kleine, spitzböigige Thüren. Den Hauptschmuck des Inneren bildeten die *Malereien*, von denen Spuren aus verschiedenen Epochen erhalten sind. Am Chorbogen scheinen von der ältern Ausmalung die Gestalten Christi und der vier zur Seite befindlichen Evangelisten herzurühren. (»Denkm.« 28, Nachtr. 2.) Sie sind zum Theil durch spätere Bemalung verdeckt, von welcher an der Westwand ein Streifen mit der in Minuskeln geschriebenen Jahrzahl 1518 erhalten ist. Dieses Datum bezieht sich auf eine vollständige Decoration des Schiffes mit schwarzen Quaderlinien und linearen Ornamenten auf weissem Grund und Perlsäumen, welche die Fenster umrahmen. Letztere scheinen mit

Grisails geschmückt gewesen zu sein, wovon sich einzelne aus dem XIV. Jahrhundert stammende und nachträglich in die oberen Theile der Chorfenster verflochte Reste erhalten haben sollen.

Fast in der Mitte des Hauptschiffes steht der Sarkophag mit der darunter befindlichen *habsburgischen Familiengruft* (»Denkm.« S. 18, Nachtr. S. 7 u. Taf. 40). Vier andere *Grabmäler* sind je zu zweien am östlichen Ende der beiden Seitenschiffe angebracht; im südlichen dasjenige der 1352 † Gräfin Agnes v. Habsburg und des Freiherrn Wolfram v. Brandis, † 1370, gegenüber die Grabsteine des bei Sempach 1386 gefallenen Freiherrn Friedrich v. Greiffenstein und der 1416 † Cäcilia v. Rynach (Abbildungen »Denkm.« Taf. 40). Das Inventar des *Kirschenschatzes* ist abgedruckt in der »Argovia«, Bd. V, 1866, S. 133. Vgl. auch »Denkm.« Geschichte des Klosters K. S. 10.

Den Plan des *Klosters* vom Jahr 1846 gibt die Tafel zum Nachtrag der »Denkmäler«. Den ältesten Theil der Anlage scheinen die beiden südlich und nördlich neben dem Schiffe gelegenen Gebäudecomplexe gebildet zu haben, welche beide mit drei Flügeln einen viereckigen Hof einschlossen. Der *südliche*, das *Mönchskloster*, war 1861 grösstentheils umgebaut und, als Irrenanstalt benutzt, schwer zugänglich. Am Ende des Ostflügels, etwas von der Kirche getrennt, befand sich die *Sakristei*, ein hoher Raum von quadratischem Grundrisse mit einem spitzbogigen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen Schlussstein ein elegantes Blattwerk schmückte. Ein nachträglich in dem westlichen (?) Flügel eingemauerter Schlussstein eines Thürbogens, 15 . . datirt, zeigte unter dem österreichischen Bindenschild und dem Wappen des Klosters dasjenige der letzten Aebtissin Katharina Truchsess v. Waldburg (1516—1528).

Viel ursprünglicher war der *nördliche Complex*, das ehemalige *Frauenkloster*, erhalten geblieben. Dem nördlichen Langbau mit seinen Giebelfronten schloss sich im Westen ein Querflügel an, der Erstere etwas hinter der Schmalseite des Langbaues zurücktretend und gleich dem westlichen Flügel in mässiger Entfernung von der Kirche abschliessend. Spuren eines Kreuzganges waren nicht zu finden. Sämmtliche Bauten waren aus Bruchsteinen errichtet, darunter mancherlei Spolien der römischen Vindonissa, und vollkommen schmucklos bis auf die Schmalseiten des Langflügels, wo sich das oberste Stockwerk unter dem Giebel nach Osten mit zwei spitzbogigen Doppelfenstern, gegen Westen mit einer dreitheiligen Gruppe von Spitzbogenfenstern öffnete. Ausserdem kam der Spitzbogen nur an den Thüren vor, die den Zugang von Aussen und nach dem inneren Hofe vermittelten. Schmale viereckige Fenster erhellten das Erdgeschoss und die beiden folgenden Etagen; nur der Westflügel enthielt im obersten Stocke östlich und westlich eine Folge von sechs grossen, durch steinerne Kreuzpfosten getheilte Fenster. In demselben Flügel befand sich zu ebener Erde der einzige gewölbte Raum, die noch erhaltene sog. »Agnes-Kapelle«. Die übrigen Räume waren flach gedeckt und durch spätere Um- und Einbauten derart verändert, dass ihre frühere Bestimmung, wenige Localitäten ausgenommen, nicht mehr zu ermitteln war. Zu diesen letzteren Räumen gehörte das zu ebener Erde in der Mitte des Ostflügels gelegene Zimmer, in welchem Lübke (»Denkm.« S. 28) das Refectorium, v. Liebenau (Nachtr. S. 7) und Zeller (»Anzeiger« 1870, S. 187) wohl richtiger den ehemaligen *Capitelsaal* erkennen. Eine Thüre zwischen zwei ebenfalls spitzbogigen Fenstern führte unmittelbar in den Hof hinaus. Jedes Fenster enthielt einen kreisrunden Dreipass, die beiden darunter befindlichen Theilbögen waren kielförmig geschweift. Eine flache Holzdielen bedeckte den Raum, sie war mit Latten gegliedert, die an der Nord- und Südwand durch Kielbögen mit Nasen verbunden waren. Reste wahrscheinlich zu Ende des XV. Jahrhunderts ausgeführter *Wandmalereien* liessen die lebensgrossen Gestalten von sieben hl. Bischöfen erkennen, die Minuskelinschriften der Bandrollen waren nicht mehr zu entziffern. Gegenüber im Westflügel befand sich zu ebener Erde die im »Anzeiger« 1870, S. 182 beschriebene sog. *Agneszelle* nebst der anstossenden »Capelle«, welche letztere ehemals als *Archiv* und *Schatzkammer* gedient haben mag. Die flache Holzdielen und das Getäfer der Zelle waren mit monochromen ornamental Malereien geschmückt, deren Stil zwischen krauser Gothik und Renaissance die Mitte haltend, auf die ersten Jahrzehnte des XVI. Jahrhunderts wies. An der Thüre, die zum Archiv führt, war grün in Grau und Schwarz von Laubwerk umgeben, die Gestalt eines Narren gemalt, ein Schriftband enthielt die Worte »ist ein Narrahus«. Ueber die »Kapelle« und ihre 1524 datirten Wandgemälde cf. »Anzeiger« 1870, S. 182, mit Tafel. Lübke, »Denkm.«, S. 27, v. Liebenau, Nachtr. S. 2 u. 8. Ueber die ebendasselbst befindliche *Truhe* »Anzeiger« 1873, S. 432. Ueber diesen Räumen, zwei Etagen höher, im obersten Stockwerke, nahm der sog. *Sibyllensaal* den grössten Theil des Westflügels ein. Realistische Pflanzenornamente, aus Stechpalmen u. dgl. gebildet, umrahmten auf weissem Grunde die Fenster und schmückten die flachbogigen Wölbungen derselben. Dazwischen, auf den Wänden, waren die fast lebensgrossen Gestalten von Sibyllen gemalt, auf spitzen gothischen Consolen stehend und von Spruchbändern mit unleserlich gewordenen Minuskelinschriften umwallt. Sie waren im Costüm des beginnenden XVI. Jahrhunderts dargestellt, zeigend, ein Buch in der Hand. Am Sturze des grossen Kamins war das Datum 1507 eingemeisselt. Um diese Zeit mögen die Sibyllenbilder und Decorationen der »Agneszelle« ausgeführt worden sein. Ein neben dem Sibyllensaal gelegenes Zimmer war mit Rosen ausgemalt.

Die um den vorderen Hof gelegenen Baulichkeiten boten in architektonischer Beziehung nichts Bemerkenswerthes dar. Im *Amtshause* allein sollen sich spätgothische geschnittene Holzdecken befunden haben. R. 1860, 1861, 1874.

Miscellen.

Zur Geschichte der Burgunder Tapeten in Bern. »Erst neulich hat in der Råth- und Burgerstube die von dem Herzog von Burgund und Bischof von Lausanne in der berühmten Murtner-Schlacht eroberten Zelten, Kleider, aller Gattung weisse Linge, und überaus kostbaren Mess-Kleider, jedermann, der es verlangt, sehen können. Die vornehmsten Stücke, worauf in Lebensgrösse die schönsten Bilder und ganze Historien kunstreich gestickt sind, sind nun in der sogenannten Venner-Stube zu Tapeten angewandt und aufgemacht worden.« (Monatliche Nachrichten einicher Merkwürdigkeiten. Zürich, August 1754. S. 103.) »Man hat diesen Monat auf dem Rathhaus öffentlich gewiesen alte Tapezereien und andere seltsame Stuck, die als Monumenta aufbehalten; von diesen sind viele Stuke, so in den Burgundischen Kriegen Herzog Carolo Audaci von Burgund abgenommen worden, Fahnen, Standarten etc. Es befinden sich darunter Tapezereyen so römische Historien vorstellen, die Personen sind von natürlicher Grösse, die Desseins (sic) schön, die Gesichter wol gebildet, die Werke werden von Kennern bewundert. Man siehet unter diesen Tapezereien die Historie von St. Vincent, Patron von Bern, mit Aufschriften in Gothischen Characteren, so dem Leben dieses Heiligen ein mehrer Licht geben könnten. Man sieht auch darunter viel reiche Kirchen-Zierrathen, so wahrscheinlich in den Münster-Kirchen zu Bern und Lausanne gestanden waren. Diese Zierrathen sind von ausnehmender Schönheit, meistens von goldenen Stücken, andere von Sammet mit Gold gestickt, noch andere von carmosinfarben Atlas; die Perlen und Edelgesteine wurden daran nicht gesparet. Man bewundert unter anderm ein Stük, so vermuthlich zu einem Altar-Blatt gedienet hat und das Leiden unsers Erlösers vorstellt. Man hat auch noch vortrefflich feine Tafel-Tücher; vornehmlich ein Tischtuch, welches 22 Ellen in der Länge und 6 in der Breite hat. Das gröste Theil dieser Leinwand ist mit B bezeichnet, man weiss nicht wem es zugehöret hat. Betreffend die Kirchen Zierrathen, haben die meisten die Wapen des Hanses von Montfaucon, daraus viele Bischöfe zu Lausanne gewesen, danahen man glaubt, sie seien kommen von der Haupt-Kirch dieser Stadt her.« (A. a. O. Herbstmonat 1754, S. 118.)

Glasmalerei. Die im »Anzeiger« 1879, No. 3, S. 939 enthaltene Notiz über das *Lando'sche Glasgemälde* im Chor der Kirche von Aarberg wird von Herrn a. Grossrath *Fr. Bürki* dahin berichtet: Der Schluss der Inschrift lautet: »geschent und erneuwret Anno 1621.« »Geschent« ist gleichbedeutend mit: beschädigt. Es stimmt diess auch mit dem Befunde der Scheibe überein, die 1621 von Lando mit Benutzung vieler von 1576 stammender Theile bloß reparirt worden ist. Ueber Lando's Thätigkeit vgl. auch die Festschrift zur Eröffnung des Kunstmuseums in Bern, S. 39 und Note.

Unter der Rubrik »Avertissements« enthalten die »Monatlichen Nachrichten einicher Merkwürdigkeiten in Zürich gesammelt und herausgegeben« (April 1754, S. 56) die folgende Anzeige: »Es wird hiemit dem Publico avertirt, dass bei der Kayserl. privilegirten Gesellschaft freyer Künste und Wissenschaften sich auch ein Mitglied befinde, Namens Herr *Adolf Dannegger*, Burger in Strassburg, welcher nach vielem Studiren und Nachsuchen endlich die verlorne Kunst wieder gefunden, davon man noch in Kirchen und anderen vornehmen Gebäuden einige Ueberbleibsel antrifft, nemlich auf Glas zu malen und zu schmelzen, dass die Gläser doch durchsichtig bleiben, und die Farben sich vorstellen, wie die schönsten Edelgestein, welche allezeit bleiben, und nicht vergehen oder abschiessen, so lang Glas Glas ist. Wer sich also dieser neu erfundenen Kunst wieder bedienen, und entweder Wappen, Historien, Portraits, Jägereyen, Einsiedlereyen, Gedichte, oder was es immer seyn solle, auf dergleichen Glas will mahlen und brennen lassen, und hernach in Kirchen, Cabineten, Zunftstuben, Jägerhäusern etc. oder andern Gegenden will aufmachen lassen, der beliebe sich entweder an gedachte Gesellschaft nach Augspurg, oder directe nach Strassburg an den Herrn Dannegger zu adressiren, so solle ein jeder nach Stand und Würden hoch und höchst zu venerirender Liebhaber nach contento um civilen Preiss bedient werden; indeme gedachter Herr Dannegger von seiner Hohen Obrigkeit dieser Kunst wegen privilegirt, auch von einer Hochlöblichen Churmäinzischen Academie approbirt worden.«

Verwendung von Spolien aus Avenicum. In der Festschrift zur Eröffnung des Kunstmuseums in Bern, S. 76 u. f., veröffentlicht *K. Howald* den Auszug aus einem vom 25. November 1778 datirten Schreiben

der Vennerkammer an das Bauamt in Bern, in welchem berichtet wird: »dass ein ziemlich grosses Stük weissen Marmors zunächst an der Strass bei »Wiblisburg« in einem Acker liege, auch noch mehrere kleine Stück hin und wieder vorhanden seien. MH. hätten dem Amtmann zu Wiblisburg anbefohlen, von den gleichen hin und wieder zerstreuten Stücken dieses Steines (die grosse aufrecht stehende Säule ausgenommen) den Bauherren auf Begehren zu *Auszierung hiesiger Stadtbrünnen* jeweilen das Nöthige verabfolgen zu lassen, auch ein Verbott anzulegen, damit von denen bisanhin bekannten Stücken dieses weissen Marmorsteins keine anderwärts veräussert werden.« — »Wenn das alte Aventicum«, fügt Howald bei, »und sein Marmor dazu beigetragen haben, für städtische Bauten Material zu liefern, so ist die Annahme nicht unbegründet, es dürfte eine arge Verschleppung des hartsteinernen Materials der Römerstadt im Land herum stattgefunden haben. Als eine solche bezeichnen wir unbedingt die Restauration der Krypta von Amsoldingen mit römischen Grabsteinen. Wir erinnern uns auch, im ehemaligen Steinwerkhof beim Salzmagazin, gegenüber dem jetzigen Bundesrathhaus, römische Säulen gesehen zu haben. Als Theil einer solchen möchten wir den Säulenschaft am oberen Marktgassbrunnen bezeichnen.«

Kleinere Nachrichten.

Aargau. Ueber das *Aargauische Antiquarium* in Aarau schreiben die »Aar. Nachr.«: »Es darf sich bereits, was Reichhaltigkeit betrifft, an die Seite anderer derartiger Sammlungen stellen und bietet in mancher Richtung, nach dem Urtheile Sachverständiger, mehr als berühmte Collectionen. Soeben erhielt dasselbe einen werthvollen Zuwachs durch drei Schenkungen: Herr Pfarrer *Urech-Imhof* schenkte 40 von ihm numismatisch bestimmte römische Münzen; Herr Bezirkslehrer *Perusset* eine Kiste mit Fundstücken von der Pfahlbaustation zu Corcellettes am Neuenburgersee, worunter ein thönerner Stellhalbmond (bisher der fünfte auf Schweizerboden gefundene); Herr Kaufmann *A. Bircher* in Kairo bereicherte die ägyptische Sammlung mit 31 verschiedenen Götterfiguren aus Bronze und Thon und 25 Ptolomäer-Münzen in Kupfer und Silber. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 201.)

Appenzell I.-Rh. Der »Appenzeller Volksfreund« Nr. 76, 78 und 82 enthält einen Bericht über die am 20. September stattgehabte Eröffnung der *Sammlung des historisch-antiquarischen Vereins in Appenzell* und eine Liste der dem Vereine überwiesenen Geschenke.

Basel. Ein aus den Herren Prof. Dr. *M. Heine*, *Th. Sarasin-Bischof*, Dr. *F. La Roche*, Dr. *Th. Burckhardt-Biedermann*, Dr. *A. Burckhardt-v. Salis*, Prof. Dr. *R. Massini*, Dr. *Aug. Heusler*, Bauinspector *H. Reese*, Architekt *Kelterborn* und Dr. *Karl Tobler* bestehendes Initiativcomite erstrebt die Stiftung eines »*Münsterbau-Vereines*«, dessen Streben darauf gerichtet sein soll, das Aeussere des Münsters, das von den 1854 bis 1856 und 1871 vorgenommenen Restaurationen unberührt geblieben ist, und einem zunehmenden Verfall entgegensteht, in würdiger Weise wiederherzustellen. (Vgl. über die bisherigen Versammlungen »Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 245, 248 und 266.) Wie die »Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 296 berichtet, hat der Regierungsrath nunmehr principiell die Anhandnahme einer Restauration beschlossen, unter der Voraussetzung, dass der Münsterbauverein die Hälfte der bezüglichen Auslagen decke. Vorläufig werden für 1880 Fr. 20,000 auf das Budget genommen und die Gesamtkosten auf Fr. 300,000 veranschlagt. Das Baudepartement wird ermächtigt, einen tüchtigen Zeichner für die Detailaufnahmen des Münsters anzustellen. — Am 26. September wurde in der *mittelalterlichen Sammlung* ein kleines Glasgemälde, wie es heisst ein Uebungsstück des berühmten Kupferstechers und Topographen *Matthäus Merian*, gestohlen. (A. a. O. Nr. 236.) Für dieselbe Sammlung ist endlich im Oktober nach langen Unterhandlungen der Erwerb des schönen *Zimmerschmuckes im Bärenfelsen-Hof* in Basel gelungen. Diese Innendecorationen, bestehend aus einem reichen Holzgetäfer und kunstreicher Cassettendecke, ist zuerst durch *Bubeck's* Aufnahmen in *Ortwein's* »*Deutscher Renaissance*« (Lfg. 36 und 37. Leipzig, E. A. Seemann 1873) bekannt geworden. Seither (vgl. »Anzeiger« 1878, Nr. 4, S. 884) war dasselbe wiederholt zum Verkaufe aus-geboten, glücklicherweise ohne dass die von auswärts eingelauteten Angebote befriedigt hätten. Ein Correspondent der »Allg. Schw.-Ztg.« berichtet über diese Stube in Nr. 270: »Der Hauptwerth des Täfers beruht in der schönen Gliederung und feinen Profilirung der Wände und Decke. Gerade die verhältnissmässig einfache Behandlung der Arbeit macht sie als Vorbild für unser Handwerk besonders lehrreich. Das eigentliche Wandtäfer bildet eine schlanke Säulenstellung mit verzierten Gesimsen und Füllungen, aus welcher die reicher gehaltenen Thürumrahmungen kräftig hervortreten. Die architektonische Wirkung wird gehoben durch die Verwendung verschiedenfarbiger Hölzer. Die Ornamente sind meist aus dünnem Holze ausgeschnitten und aufgesetzt. Die Decke ist schön cassetirt und es schmiegt sich die geometrische Eintheilung derselben mit grosser Kunst der schiefwinkligen Form des Zimmers an. Die Mittelcassette zeigt das Wappen des Erbauers und seiner Frau, *Iselin* und *d'Annone*, nebst der Jahreszahl 1607.

Jener *Iselin* war der letzte Besitzer der *Holbein'schen* Madonna, welche durch ihn in's Ausland verkauft wurde. Wir wollen diese in den Augen der Jetztzeit kaum zu rechtfertigende Handlung der Vergessenheit anheimgeben, und uns freuen, dass der Urheber desselben mit so vielem Kunstsinn seine vier Wände ausgestattet, und dass diese wenigstens noch zu rechter Zeit vor dem Schicksale der *Holbein'schen* Madonna sind bewahrt worden.« Seither ist dieses Getäfer in dem ehemaligen (nunmehr zur mittelalterlichen Sammlung geschlagenen) Betsaale des Münsters aufgestellt worden.

Bern. Durch die Erben des kürzlich verstorbenen Herrn Oberst *August v. Stürler* wurde die *archäologische Sammlung* auf der Stadtbibliothek in *Bern* durch eine Schenkung von mehr als zwanzig etruskischen Vasen und Gefässen bereichert, worunter sich mehrere ausgezeichnet grosse und schöne Stücke befinden. Es rühren dieselben von den Anfangs der Dreissiger Jahre in den Umgebungen von *Nola* im Neapolitanischen vorgenommenen Ausgrabungen her und bilden eine werthvolle Ergänzung zu einer ähnlichen Sammlung, die von dem Offizierscorps des damals bei *Nola* garnisonirenden Berner Regiments der Stadtbibliothek von *Bern* geschenkt worden ist. (*Allg. Schw.-Ztg.* Nr. 242.) — Anlässlich eines Strassenbaues wurden laut *»Seeländer Anz.«* bei *Dampfswyl*, Gemeinde *Seedorf* (bei *Aarberg*) drei menschliche Skelette gefunden. Dieselben lagen in einer Tiefe von 1,6 M. je 7 M. von einander entfernt, in gemauerten, über 2 M. langen, 0,6 M. breiten, in ost-westlicher Richtung liegenden Gräbern. Boden und Deckel bestanden aus Platten von Sandstein, wie sich solcher in der Nähe dieser Gräber findet, von ca. 2,5 bis 7 Cm. Dicke. Kopf- und Fussende waren durch rechtwinklig gearbeitete Platten aus erraticischem Gestein (Hornblendschiefer) abgeschlossen und die Seitenwände aus Sandsteinstücken mit regelmässigem Wechsel der Stossfugen, welche mit Lehm gedichtet waren, ausgeführt. Waffen oder Schmuckgegenstände sind trotz sorgfältigen Suchens nicht gefunden worden. Das einzige Ergebniss menschlicher Arbeit, das sich vorfand, sind einige formlose Brocken aus einem feinen, aber schlecht gebrannten Thon. Die Ausmaasse der vorhandenen Knochen lassen auf eine Länge von ca. 1,7 M. schliessen. Die Gesichtswinkel bewegen sich zwischen 77 und 79 Grad. Der eine Schädel stellt sich auf den ersten Blick als *»Langschädel«* dar. Er hat im Stirnbein einen 4,5 Cm. langen und 1,2 Cm. breiten, von rechts geführten Hieb. Da sich auf dem benachbarten *»Chutzen«* und dem *»Castellenhubel«* *»Hünengräber«* in grosser Zahl vorfinden, ist man durch Analogie berechtigt anzunehmen, der Fund stamme aus keltischer (? Red.) Zeit. (*Allg. Schw.-Ztg.* 8. Nov., Nr. 266.) — Vor einigen Tagen, wie ebendasselbst Nr. 234 berichtet, fand ein Fischer bei *Locras* (*Lüscherz*) im Bielersee eine sowohl durch ihre Form wie der verwendeten Metalle wegen sehr bemerkenswerthe Streitaxt. Dieselbe ist zweischneidig, besteht aus reinem Kupfer, misst 0,42 M. in der Länge und hat ein Gewicht von mehr als 5 Kilogramm. In der Mitte ziemlich dick und massiv, breitet sie sich symmetrisch gegen die beiden Enden zu elegant gearbeiteten Schneiden von 0,12 M. aus. Die Mitte der Axt ist mit einem cylindrischen Loche versehen, in welchem man wahrscheinlich eine Schnur anbrachte, um dieses werthvolle Instrument bequem tragen zu können. Aehnliche Stücke, vermuthlich in Dänemark gefunden, besitzt das Museum von Kopenhagen. — Das gefundene Exemplar wurde von Herrn Dr. *Gross* in Neuenstadt erworben (S. Taf. I, Fig. 2).

Freiburg. Die *»Allg. Schw.-Ztg.«* Nr. 257 vom 30. Oktober berichtet: In Kurzem wird in Freiburg eine Konferenz stattfinden, welche die Initiative zur Gründung einer *schweizerischen numismatischen Gesellschaft* ergreifen soll. Die Aufgabe dieser Gesellschaft wird darin bestehen: 1) Dem Lande alle jene Medaillen, Münzen oder Publicationen über das Münzwesen zu erhalten, welche einen historischen Werth haben. 2) Zwischen den Besitzern von Sammlungen mittelst eines eigenen öffentlichen Organes Beziehungen anzuknüpfen, um Entdeckungen von alten oder die Prägung von neuen Münzen und Medaillen zu besprechen. Endlich 3) alljährlich durch Ausschreibung eines Preises die besten Arbeiten der Mitglieder zu entschädigen. Wie die *»Revue scientifique«* mittheilt, sind den Veranstalter dieses Projectes bis zur Stunde schon zahlreiche Beitrittserklärungen zugegangen und die nach Freiburg einzuberufende Konferenz wird sich schon mit der Bildung des Bureau, dem Entwurfe der Statuten und mit Vorschlägen hinsichtlich der zunächst in's Auge zu fassenden Arbeiten beschäftigen können. — A. a. O. No. 300. Diese Gesellschaft constituirte sich am 14. December in Freiburg; sie zählt 41 active und 18 auswärtige (Ehren-)Mitglieder. Herr Dr. *Trachsel* in Lausanne wurde zum Präsidenten ernannt und die nächste Versammlung auf April 1880 in Bern festgesetzt.

Genf. Bei Aufstellung einer neuen hydraulischen Maschine in der Rhone bei der *Coulouvrenière* in Genf wurde in der Tiefe ein kleines scharfes Schabmesser aus der Steinzeit gefunden. Dasselbe ist aus Jade, einer grünen Jaspisart, gefertigt und sehr gut erhalten. Da dieses Mineral in der Schweiz nicht vorkommt, sondern aus dem Innern Asiens stammt, so bleibt es immerhin räthselhaft, auf welchem Wege das merkwürdige Instrument an seinen jetzigen Fundort gelangt sein möge. (*Allg. Schw.-Ztg.* Nr. 297.)

In **Luzern** sind im Oktober die letzten und wohl noch aus dem XVI. Jahrhundert stammenden *Façadenmalereien* an einem Hause am Kapellplatze zerstört worden. Der Hausbesitzer, heisst es, glaubt sich, indem er dieselben durch Gypserarbeiten ersetzen liess, ein Verdienst um die Verschönerung der Stadt erworben zu haben.

Neuenburg. Aus *Cortaillod* meldet der »Vignoble«, dass die Herren *Bertrand Perrenoud* und *François Ador* beim Fischen im Neuenburgersee einen 1,65 M. langen Grundpfahl aus der Steinzeit entdeckten, dessen Form eine sehr merkwürdige ist. Der Pfahl besteht aus Fichtenholz und hat die Form einer Säule mit konischem Kapitäl und cylindrischem Sockel. Unter dem Kapitäl befinden sich fünf ziemlich grosse Oeffnungen, die mit anderen an der Randleiste des Sockels correspondiren. Ueber die Bedeutung dieses seltsamen Fundstückes, das nunmehr in dem Museum von Boudry aufgestellt worden ist, gehen die Ansichten der Alterthumsforscher weit auseinander. Die Einen halten dasselbe für ein Idol, Andere vermuthen, die Säule habe blos zum Anbinden der Schiffe gedient, und wieder Andere haben die Ansicht geäußert, sie sei eine zum Krümmen von Bögen bestimmte Einrichtung gewesen. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 227.)

Solothurn. Es wird darauf aufmerksam gemacht, die Stadtgemeinde Solothurn sollte, da die Verlegung des Studenten-Kosthauses in den *Bischofspalast* eine nur provisorische sei, ihr Augenmerk auf die Erwerbung dieses Gebäudes richten, das sich vorzüglich zu einem Museum eignen würde. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 229.)

Tessin. Das »*Bollettino storico della Svizzera italiana*« Nr. 10 berichtet von mehreren römischen Grabstätten, die etwa im August nahe bei der Eisenbahnstation *Capolago* entdeckt worden seien. Die Ausgrabungen von *Lavorgo* betreffend heisst es in Nr. 11 derselben Zeitschrift: »Gli oggetti d'antichità scavati a Lavorgo e dintorni, vennero donati dal signor colonello *Am-Rhyn* ai signori Dr. *Wanner* archivista della ferrovia del Gottardo e *Jost Meyer-Am-Rhyn* in Lucerna. Si domanda che cosa faccia l'autorità, pur sapendo, che per legge tutti gli oggetti che si trovano durante la costruzione delle nostre vie-ferrate diventono *proprietà nazionale*.«

Waadt. Auf seinem Landsitze in *Lausanne* ist 65 Jahre alt am 17. September der berühmte französische Architekt und Kunstschriftsteller *Viollet-le-Duc* einer Gehirncongestion erlegen. Er hatte bekanntlich seit mehreren Jahren die Restauration der Kathedrale von Lausanne geleitet. Der Familienname hatte — wie Schnaase uns s. Z. erzählte — einfach *Viollet* gelautet. Auch der Vater des verstorbenen Architekten, ein schlichter Arbeiter, wurde meist so geheissen. *Viollet* zeichnete sich aber dermassen durch vornehme Erscheinung und imponirendes Auftreten aus, dass ihm seine Kameraden den Spitznamen »le Duc« gaben. Er selber hat ihn dann seinem Familiennamen beigefügt. — Aus *Lavaux* meldet die »*Gazette de Lausanne*«, dass die Restauration des alten *Thurms von Gourze* beinahe vollendet sei. In der Höhe von 10 Metern haben die Mauern noch eine Dicke von 2—2,20 M. Die Kosten der Wiederherstellung werden durch das Ergebniss einer öffentlichen Kollekte im Betrage von Fr. 1000 und einen Zuschuss von Fr. 100 von der *Société d'histoire de la Suisse romande* gedeckt. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 227.) — Die von der »*Gazette de Lausanne*« gebrachte Nachricht, dass die Glasgemälde in der Kirche von *St-Saphorin* bei Vevey (vgl. über dieselben »Neujahrsblatt der Stadtbibliothek«, Zürich 1878, S. 23) restaurirt worden seien, stellt sich als eine verfrühte heraus und man sagt — glücklicherweise, wenn man hört, wie neuerdings die Kirche selber »restaurirt« worden ist. Ein Augenzeuge schreibt uns hierüber: »Betreffend die Glasgemälde ist es unrichtig, dass sie restaurirt worden seien; hingegen ist die Kirche inwendig theilweise mit Oelfarbe, theilweise mit Wasserfarbe angestrichen und sind die Bänke für die Gemeinderäthe, nebst Kanzel, neu gefirnisset worden. Das hübsche Gewölbe des Chores ist himmelblau mit silbernen (!) Sternen, das Rippenwerk nun grau bemalt. Der schöne *Meilenstein* von Kaiser Claudius hat einen grauen Oelfarbanstrich erhalten mit schwarzen Buchstaben«!!!

Wallis. Aus *Sitten* schreibt uns Herr *R. Ritz* vom 2. Dezember: Meine Nachfragen (sie bezweckten die Sammlung für das neu gegründete *Alterthumsmuseum* in Sitten) hatten bisher geringen Erfolg und auch die schon im Juli in's Ober- und Unter-Wallis versandten Circulare trugen wenig ein. Die wenigen Meldungen betrafen Gegenstände, die sich schon seit Langem in Kirchen und Privathäusern befanden: meist Waffen aus dem Mittelalter und späterer Zeit und Möbeln aus dem XVII.—XVIII. Jahrhundert. So wurde mir eben eine geschnitzte Bettstelle vom Jahre 1641 avisirt. Ein kartographisches Curiosum ist jüngsthin durch Geschenk an die Sammlung gelangt: eine 1682 datirte Kupferplatte mit einer merkwürdig genauen *Karte des Wallis* von *Lambier*. Habe von derselben noch keine Abdrücke gesehen, obwohl deren gemacht worden sind. Im ehemaligen Gerichtssaale des sog. *Hexenthurmes* dahier hat unsere Regierung bereits eine *Sammlung von Alterthümern* aufstellen lassen; natürlich ist dies ein bescheidener Anfang. Sie enthält allerlei alte Waffen, ein paar Glasgemälde, einen altdeutschen Flügelaltar, der sich im Beinhaus von Kippel, in Lötschen, befand. Die Regierung hat auf Grund eines Grossrathsbeschlusses vom November 1878 im Laufe dieses Jahres auf *Schloss Tourbillon* umfassende Arbeiten vornehmen lassen: eine Verbesserung des Felsenweges; dann wurden die Trümmer aus den Gewölben und der Kapelle herausgeschafft und manche Theile wieder hergestellt, womit im kommenden Jahre fortgefahren

werden soll. (Vgl. hierüber ein ausführliches Referat in der »Gazette de Lausanne« Nr. 242 vom 13. Oktober.) Auch auf *Valeria* hat das Domcapitel einzelne baufällige Parthien wieder herstellen lassen. In der Chorapsis sind ausser den bereits gemeldeten zwei Reihen von *Wandmalereien* noch andere zum Vorschein gekommen. Sie befinden sich zwischen den obersten Fenstern, sind aber ebenfalls durch die Tünche arg beschädigt worden. Die Gestalten sind von strengem, sehr ernstem Ausdrucke, die Gesamtwirkung muss einst recht schön gewesen sein. (Wir verdanken diesen Rapport unserem Herrn Berichterstatter aufs Beste. Red.)

Zürich. An die zürcherischen Alterthumsfreunde hat die Antiquarische Gesellschaft den folgenden vom 1. Dezember datirten Aufruf erlassen:

»Durch die öffentlichen Blätter ist es Ihnen, Tit., ohne Zweifel bekannt geworden, dass die Kirchgemeinde zu St. Peter die Umschmelzung ihres bisherigen Geläutes beschlossen hat. Es ist ausser Frage, dass unserer Stadt im Zusammenhang mit entsprechenden früheren Massregeln eine wesentliche und erfreuliche Förderung zu Theil werden wird. Allein in Folge dieses Beschlusses steht nun auch einer unter den bisherigen Glocken, welche besonderer Berücksichtigung werth ist, das Schicksal der Einschmelzung bevor, oder mit anderen Worten, es ist die Gefahr der Zerstörung eines beachtenswerthen historischen Denkmals vorhanden, ein Umstand, welcher, wenn immer möglich, abgewendet werden sollte.

Die Schlagglocke trägt nämlich in gothischen Buchstaben die Inschrift:

FV̄DATA SV̄ AB INCARNACIONE DN̄I ANNO MILLESIMO DVCENTESIMO NONOGESIMO IIIITO
AB JOANNE CAMPANADORE

Es ist dieselbe also mit ihrer Jahreszahl 1294 eines der ältesten datirten derartigen Monumente, welche noch vorhanden sind, insbesondere aber in unseren Gegenden nach dieser Hinsicht alleinstehend. Ganz vorzüglich jedoch hat diese Glocke, wie eben ihre Datirung zeigt, zur Geschichte unserer Stadt die allerengsten Beziehungen. Durch 585 Jahre hin, also noch 57 Jahre über die Zugehörigkeit Zürich's zum eidgenössischen Bunde hinauf, hat ihr Klang das gesammte Leben unserer Gemeinde und der Bürgerschaft derselben begleitet. Es müsste daher, ganz abgesehen von dem culturhistorischen und antiquarischen Werthe der Glocke, in lebhaftester Weise bedauert werden, wenn dieser Zeuge mancher Jahrhunderte zu bestehen aufhören sollte.

Aus diesen Erwägungen heraus erging von dem Vorstande der Antiquarischen Gesellschaft an den löbl. Stadtrath eine Zuschrift, welche die Bitte enthielt, dass diese Behörde die geeigneten Schritte für die Erhaltung der Glocke berathen möchte. Daraufhin hat der löbl. Stadtrath in verdankenswerthester Weise beschlossen, für den Fall, dass die Erhaltung der Glocke ermöglicht werde, die Hälfte der Ankaufssumme beizutragen. Da nun der Metallwerth der circa achtzehn Centner schweren Glocke ungefähr 1840 Franken beträgt, so ist für die Hälfte dieser Summe eine Sammlung freiwilliger Beiträge nothwendig.

Die Unterzeichneten, als durch den Vorstand der Antiquarischen Gesellschaft hiefür bestellte Commission, erlauben sich hiemit, Sie, Tit., um einen Beitrag zu diesem Zwecke zu ersuchen, weil sie sich davon überzeugt halten, dass Sie, Tit., bei Ihrem Interesse für die Ehre unserer Vaterstadt und für die historischen Erinnerungen derselben sich an diesem Werke der Erhaltung eines ehrwürdigen Zeichens der Vergangenheit gerne betheiligen. Es ist für den Fall der Erwerbung der Glocke zugleich auch in Aussicht genommen, dieselbe, anders als es bisher möglich war, weiteren Kreisen zugänglich zu machen. Genehmigen Sie, Tit., die Versicherung vollkommenster Hochachtung und Ergebenheit! Die Commission: *G. Meyer von Knonau*, Präsident der Antiquarischen Gesellschaft. *Escher-Usteri*. *J. C. Haab*, Oberstlt. *J. R. Rahn*, Professor.«

Schloss *Schwandegg* bei Stammheim ist mit sammt seiner Kunst- und Alterthumssammlung an einen neuen Besitzer, Herrn *Fierz* in Zürich, übergegangen.

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend.*)

Allgemeine Schweizer-Zeitung. Beilage Nr. 265. Die Kirche zu Bubendorf.

Amiet, J. Hans Holbein's *Madonna* von Solothurn und der Stifter Nicolaus Conrad, der Held von Dorneck und Novarra. Solothurn, Jent & Gassmann 1879.

Anzeiger für Schweizerische Geschichte. 1879. Nr. 3. *A. Frey*: Päpstliche Urkunde für Wettingen.

F. J. Schiffmann: Samuel Apiarius, der älteste Buchdrucker Solothurns. 1565--1566. Nr. 4. Zur Basler Chronik des Nikolaus Gerung, genannt Blauenstein, von Dr. *Th. v. Liebenau*. Der Ring Karls des Kühnen, Geschenk des Chorherren Schoch von Luzern an den Herzog Johann Galeazzo Maria Sforza von Mailand, von *E. Motta* und Dr. *Th. v. Liebenau*.

- Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels.* Heft 4. *G. Rettig*; Notizen über Mathias Apiarius, ersten Buchdrucker in Bern.
- Berner Taschenbuch auf das Jahr 1880.* Bern, F. Haller 1880. *G. Rettig*, »Buchdrucker und Reformatoren«. *F. Studer*, »Das Kloster Rüggisberg« mit Abbildung.
- Bibliographie und literar. Chronik der Schweiz.* Nr. 3—8. *J. A. v. S.*: Die Offizin der Landolfi in Peschiavo. *Bollettino storico della Svizzera italiana.* Nr. 9—11. *A. Nüscheler*: Le iscrizioni delle campane nel cantone di Ticino. Nr. 8. Tomba antica scoperta a Lavorgo. Vgl. auch Nr. 11.
- Der Formenschatz*, herausgegeben von *Georg Hirth*. Lfg. VI. *Jost Ammann*, zwei Schlussvignetten. VIII. und IX. Buchdruckersignet, Figuren und Wappen aus dem Wappenbuch. X. Bildniss Herzog Christophs von Württemberg. *Hans Holbein d. J.* Lfg. VII. Entwürfe aus dem Basler Skizzenbuch. VIII. S. Michael, getuschte Federzeichnung im Museum von Basel. IX. Entwurf zu einem Glasgemälde ebendas. XII. Christus von Pilatus abgeführt, aus der Sammlung von Passionskizzen ebendasselbst. *Peter Flötner*. Lfg. VII. Intarsien-Ornamente. Unbekannter Zeitgenosse Hans Holbeins: Lfg. IX. Sieben Zierleisten nach einer Federzeichnung im Basler Museum. Lfg. X. Wappen aus Stumpf's Eidgenössischer Chronik. XII. Federskizze zu einer Bettstatt in den Goldschmiederrissen des Basler Museums. Skizzen zu Trinkgefässen ebendasselbst. *Tobias Stimmer*. XII. Justitia. Federzeichnung aus einem Schweizer Widmungsbuche.
- Gewerbeblatt, Schweizerisches.* Nr. 15—17. *S. Vögelin*: Ueber Trinkgefässe, vorzüglich des XV.—XVIII. Jahrh. *Glutz-Hartmann. L.* Die Stadtbibliothek. Ein Stück Solothurnischer Culturgeschichte. Solothurn, Druck von B. Schwendimann 1879.
- Katalog des kantonalen Antiquarium in Aarau.* Im Auftrag der h. Behörde bearbeitet von *E. L. Rochholz*, Conservator. Aarau, H. R. Sauerländer 1879.
- Ch. Le Fort.* Les Sarasins dans les Alpes. Extrait de »l'Echo des Alpes«. Année 1879. Nr. 3. Genève, Impr. Bonnard 1879.
- Musée neuchâtelois.* Août. *Bachelin*: Vitraux de l'église de Fenin, av. pl. Septembre. *Bachelin*: La Tène, station lacustre de l'âge de fer, avec pl. *J. H. Clerc*: Le château de Môtiers 1765. Novembre. Cheminée de la maison de Meuron à Neuchâtel, avec pl. Décembre: La chartreuse de La Lance, avec pl.
- Neue Zürcher-Zeitung.* Referate über die Verhandlungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich.
- Nouvelles Étrennes fribourgeoises*, Almanach des villes et des campagnes 1880 publiée sous le patronat de la société économique et d'utilité publique de Fribourg. XIV^{ème} année. Fribourg, imprimerie L. Fragnière. La Valsainte, par *J. Gremaud*. Archéologie: Stations lacustres des lacs de Neuchâtel et de Morat, dernières découvertes, etc., avec planche; par *L. Grangier*. Notice sur la grille du chœur de S. Nicolas à Fribourg, par le R. P. Nicolas Rædlé.
- Pröhle, Dr. H.* Deutsche Sagen. 2. Auflage. Berlin, Friedberg & Mode 1879.
- Repertorium für Kunstwissenschaft.* Bd. II, Heft 3 und 4. Stuttgart, W. Spemann. Wien, Gerold & Co. 1879. *S. Vögelin*: Ergänzungen und Nachweisungen zum Holzschnittwerke Hans Holbein's des Jüngern. S. 312 u. f. Bd. III, Heft 1. *J. R. Rahn*: Nikolaus Manuel.
- L. Reutter.* Fragments d'architecture neuchâteloise au XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Texte et dessins publiés par la société cantonale d'histoire. Neuchâtel, librairie générale Jules Sandoz 1879.
- Revue archéologique.* Nouvelle série. 20^{ème} année. Octobre. Les bijoux de Jouy-le-Comte et les cimetières mérovingiens de la Gaule, par *Al. Bertrand*.
- Wegweiser durch die Kunsthalle in Winterthur und Verzeichniss der Kunstgegenstände im städtischen Museum.* Winterthur, J. Westfeling. 1879.
- Wüscher, H.* Bilder aus der Geschichte der Pfarrkirche St. Johannes in Schaffhausen. Mit einer Illustration. Herausgegeben bei Anlass der Orgeleinweihung im Jahr 1879. In Commission bei C. Schoch, Schaffhausen.
- Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1880.* Herausgegeben von einer Gesellschaft zürcherischer Geschichtsfreunde. Neue Folge. III. Jahrgang. Mit zwei Abbildungen. Zürich, Orell Füssli & Co. *G. Meyer von Knonau*. Ein Stammbuch eines jungen Zürchers aus dem XVII. Jahrhundert. Mit Abbildung. Glasgemälde mit dem Wappen des Propstes Felix Frey am Grossmünster. Mit Abbildung. Uebersicht der im Jahr 1879 erschienenen Beiträge und Materialien zur Geschichte von Stadt und Canton Zürich, zusammengestellt von Dr. *Ed. Escher*.

*) Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weiteren Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen.

Fig.1

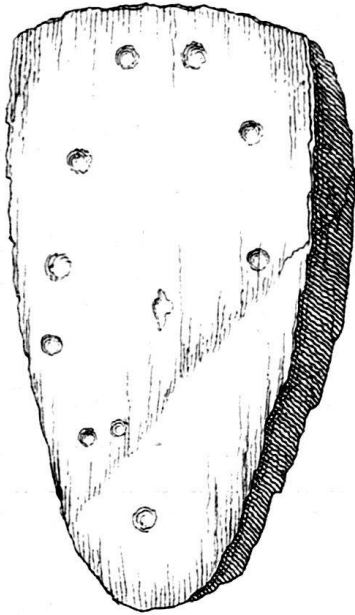


Fig.2

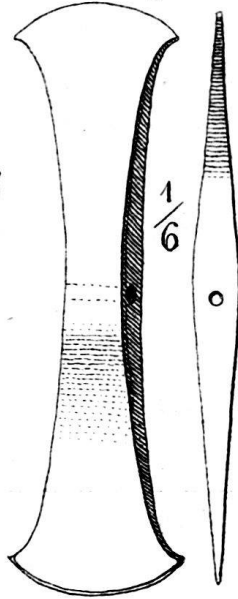
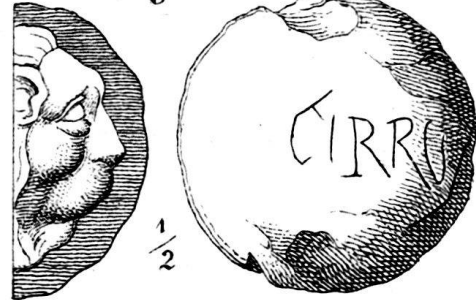


Fig.3



5 PRIAM C^G^R 6
7 CAT^QVIT PORPS 8
9 Q^EK/R^E I^A 10
11 LVAI MECCONI 12

Fig. 4a

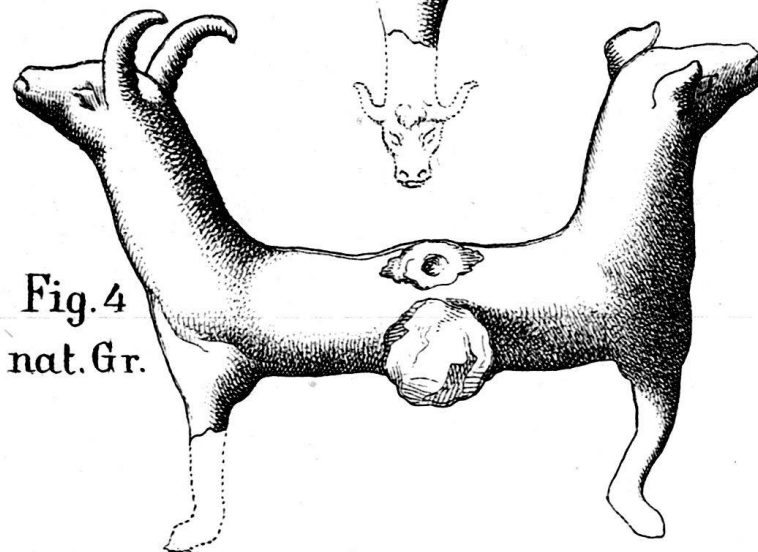
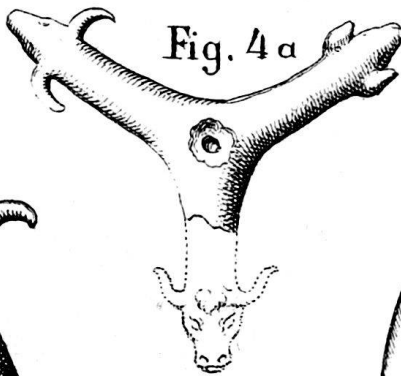


Fig.4
nat. Gr.

Enge bei Bern

RASSIO SANANS
FERRVSI ALIL
PATERNI CINTO
INGENVSE SABIFE
IOIIOFECI OCISOF
SABINVS ARIAVA
MEΘILLW VITALIS
LATIO C^COELI
LAIDIIA SERDI
MASVEIVS REB
MARCIIM C
CRICIROFE OFDCR

CASSVS CIBISVSFEC PRIMVS ODIC SENICIOFE MRS
DFIVCVP FORMOSVS ZIINICO BASSI OFAQVITAI PARTIV
XXOJ ZEV IIMIIIMII OCITIV OFARI FCVN'I AMI

ANISXI geritzt: IIMIIA IVMF IIMIIIMII *M I



I AA I VX I MI

Fig. 1

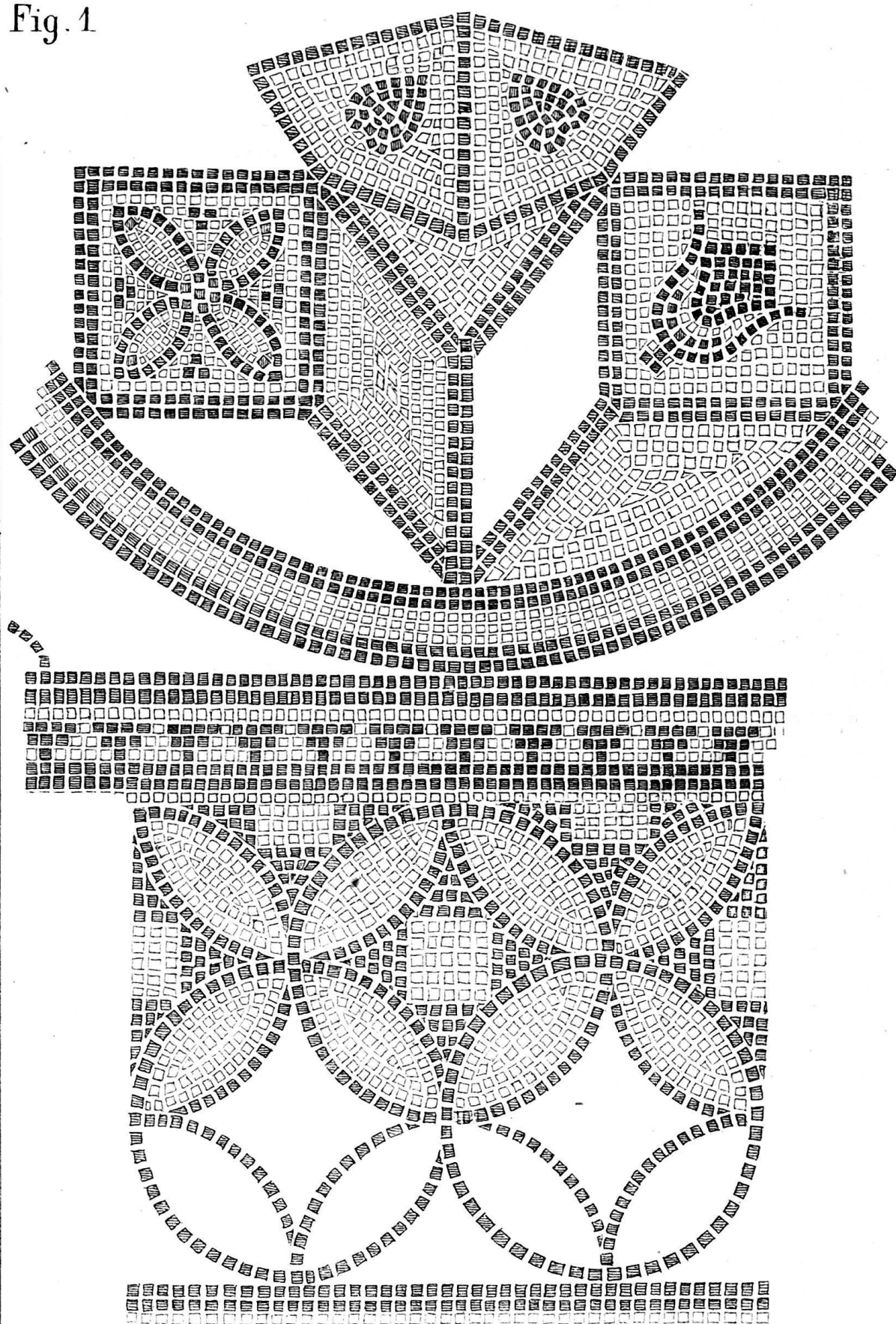


Fig. 1

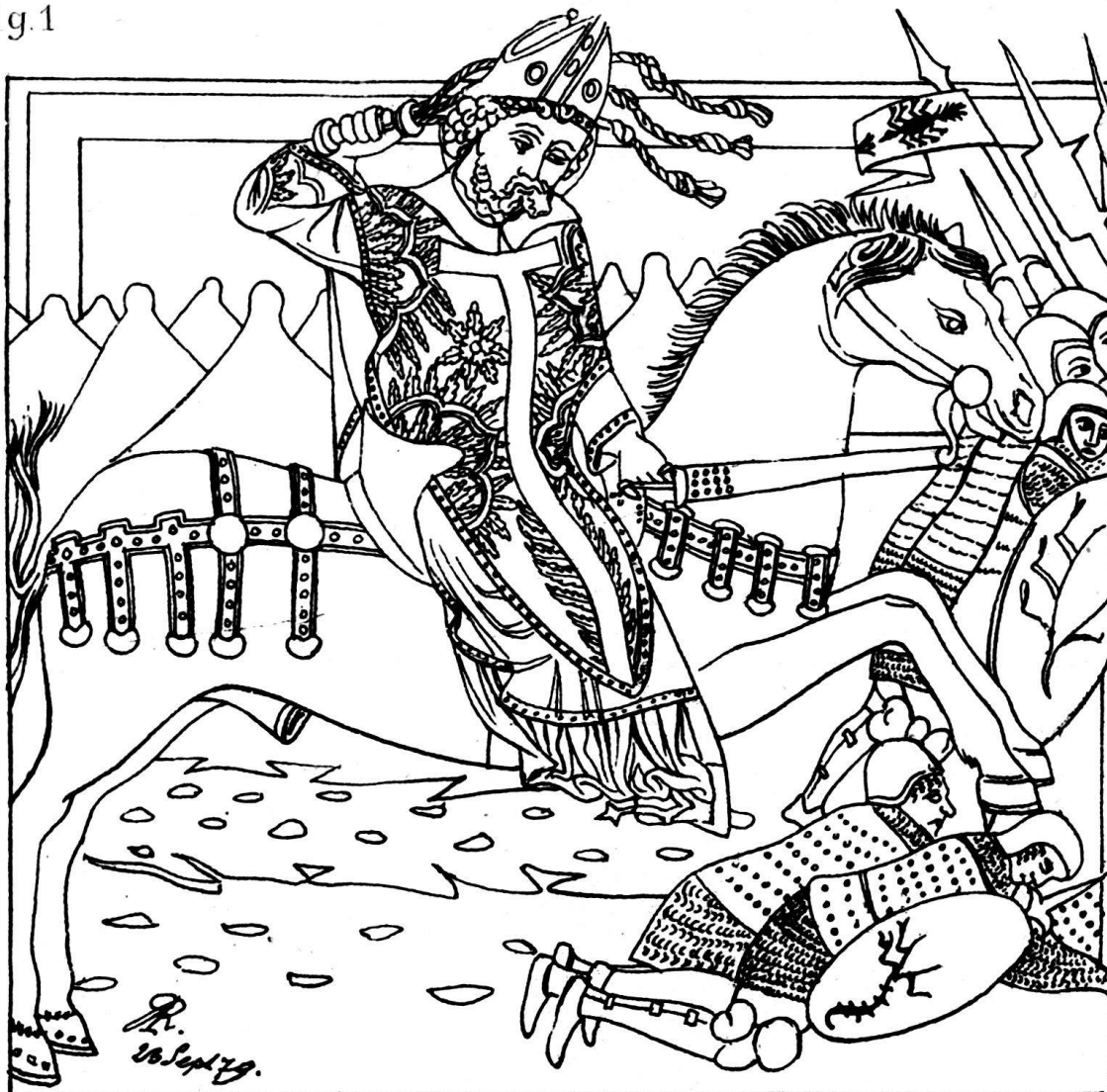
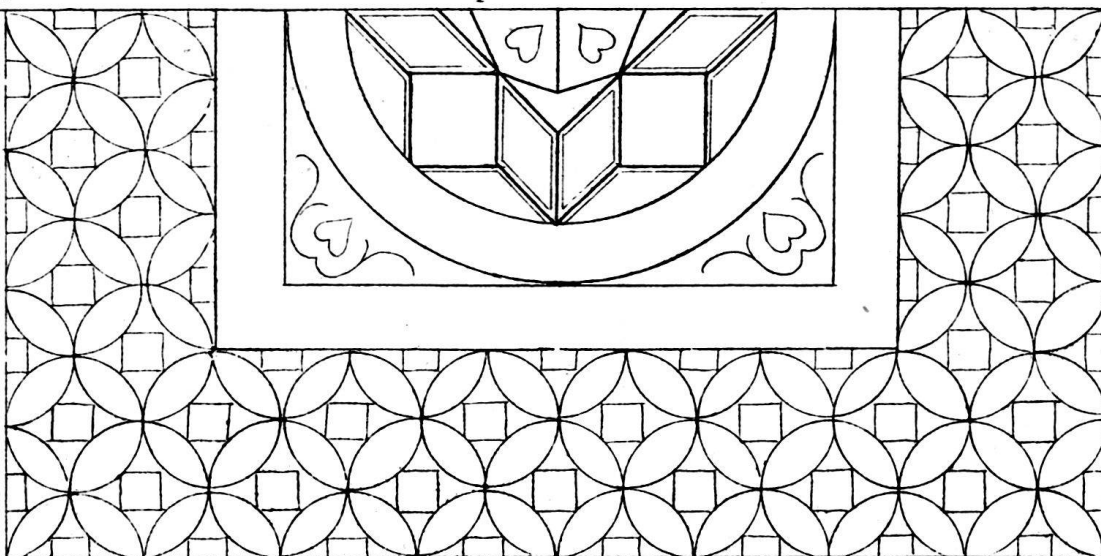


Fig. 2

Mosaique de Cheseaux.



ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 2.

ZÜRICH.

April 1880.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. — Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direkt bei der Verlagsbuchhandlung von **J. Herzog** in **Zürich**.

Inhalt. 11. Funde auf dem grossen Hafner, von Dr. F. Keller. S. 25. — 12. Prähistorische Eisenbarren, von Obigem. S. 25. — 13. Antiquités burgondes, par A. Quiquerez. S. 27. — 14. Die Sardonyxvase von St-Maurice, von Prof. Hagen. S. 27. — 15. Ueber die Stadtmauer von Augusta Raurica, von Dr. Burckhardt-Biedermann (Schluss). S. 29. — 16. Notizen zur Baugeschichte des Basler Münsters, von K. Stehlin, stud. jur. S. 32. — 17. Fagadenmalerei in der Schweiz, von S. Vögelin (Fortsetzung). S. 33. — 18. Silberschätze früherer Jahrhunderte, von H. Zeller-Werdmüller. S. 35. — 19. Simon Bachmann von Muri, von Dr. Th. von Liebenau. S. 38. — 20. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler. I. Kanton Aargau (Fortsetzung), von Prof. R. Rahn. S. 38. — Kleinere Nachrichten. S. 42. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend. S. 44.

11.

Funde auf dem grossen Hafner.

Auf der »Hafner« geheissenen Untiefe im Zürichsee, welche ein paar tausend Fuss von den Stadthausanlagen entfernt ist und sich, von einer Anhöhe gesehen, durch eine weissliche Farbe und ein Schifferzeichen (Boje) bemerkbar macht, wird gegenwärtig unter Anwendung einer Baggermaschine auf Anordnung der städtischen Bauverwaltung der Boden untersucht. Es ist sehr auffallend, wenn schon nicht ganz unerwartet, dass bei dieser Stelle Reste einer alten *Pfahlbau-Ansiedlung* zum Vorschein kommen, welche in einer Menge von Scherben grober und feiner Thongefässe, Kohlen etc., auch einzelnen Bronzegepäßen bestehen und ein Jahrhunderte langes Dasein einer Ansiedlung ausser Zweifel setzen. Eine Unmasse von Pfählen bilden die Unterlage, auf welcher die Hütten errichtet waren.

Dr. F. KELLER.

12.

Prähistorische Eisenbarren.

Wenn in einem fruchtbaren Gelände oder am sonnigen Ufer von Flüssen und Seen Spuren einer längst verschwundenen Bevölkerung bei Grabungen zu Tage treten, so wird Jedermann in der Wahl eines solchen Ortes den gesunden Sinn der einstigen Ansiedler erkennen. Allein auch der Alterthumskundige ist überrascht und befangen, wenn ihm eine Reihe von Geräthschaften vor Augen gelegt werden, welche nicht aus trockenem Boden, sondern aus dem Schosse der Torfmoore, aus Lokalitäten, die der Mensch zum Verbleiben meidet, hervorgezogen worden sind. Es ist in der That höchst sonderbar, dass gerade die »*Torfrieder*« es sind, die einen guten Theil der Funde in öffentliche

oder Privatsammlungen geliefert und damit zur bessern Kenntniss der Urzeit beigetragen haben. Die Museen Irlands, Skandinaviens und des nördlichen Deutschlands verdanken den sogenannten Moorfunden nicht wenige der werthvollsten und interessantesten Gegenstände und dänische Gelehrte haben das räthselhafte Vorkommen derselben nicht anders als durch die Annahme zu lösen gewusst, dass in heidnischer Vorzeit aus religiösen Beweggründen Schmucksachen, Waffen und dergleichen den Dämonen der Tiefe als Sühnopfer dargebracht worden seien. Auch in der Schweiz haben die Sumpfseen einen bemerkenswerthen Beitrag an die Museen abgeliefert, indem sie dieselben mit merkwürdigen Geräthschaften aus Stein, Bronze und Eisen, welche sämmtlich der vorhistorischen Zeit angehören, bereicherten. Zu den merkwürdigsten unter den Gegenständen von Eisen zählen die im Jahre 1858 zuerst beobachteten und im »Schweiz. Anzeiger für Geschichte und Alterthumskunde« beschriebenen Eisenblöcke von der Form einer Doppelpyramide mit quadratischer Grundfläche, wobei mitunter die beiden Enden in 20—25 Cm. lange Spitzen ausgezogen sind. Ihre Gesammtlänge beträgt gewöhnlich zirka 32 Cm. und ihr Gewicht wechselt zwischen 5 und 6 Kilogramm. Was die Bestimmung dieser Dinge betrifft, so sind es ohne Zweifel Eisenbarren, welche in der Vorzeit auf die primitivste Weise in kleinen Oefen aus dem Erze geschmolzen, in den Handel gebracht und von den Schmieden in beliebige Werkzeuge umgestaltet wurden. Für den Zweck des Tauschhandels ist ihre Form ganz geeignet, da sie sich an den Enden leicht anfassen und für den Transport zusammenbinden lassen.

Ueber die Zeit, welcher diese Barren angehören, sind mancherlei Vermuthungen ausgesprochen und diejenige, welche ihnen römischen Ursprung zuschreibt, als die natürlichste angenommen worden. Dagegen lässt sich, namentlich auch mit Beziehung auf die Schweiz einwenden, dass solche Eisenstücke nie in römischen Niederlassungen oder in der Nähe derselben, auch nicht in den seit frühester Zeit in Betrieb gewesenen Eisenschmelzen im Jura, oder am Gonzen bei Mels zum Vorschein gekommen sind, vielmehr hat man dieselben als importirte Waare zu betrachten. Hält man an der Ansicht fest, dass sie keltischen Ursprungs und so wie das übrige Geräthe jener Zeit in gleicher Form über das ganze keltische Gebiet verbreitet gewesen seien, so unterliegt es kaum einem Zweifel, dass eine Stelle in Cäsar's Memoiren über den gallischen Krieg (Buch V, Kap. 12) sich auf diese Barren bezieht.

Obwohl anzunehmen ist, dass weitaus die grösste Zahl der bei uns aufgehobenen Eisenklumpen sogleich in die Schmiede wanderte und zu Sicheln, Hacken, Hämmern verarbeitet wurde, so haben doch mehrere Dutzend derselben in den Schränken unserer Museen eine sichere Heimat gefunden. Oberhalb *Hedingen* im Kanton Zürich befindet sich etwa 100 Meter über der Ebene des Dorfes ein ehemaliger Bergsee, der sich im Laufe der Jahrhunderte in ein Torfmoor umgewandelt hat. Gegen Ende des vorigen Jahres wurden in diesem, *Feldmoos* geheissenen Riede, beim Torfstechen in einer Tiefe von 7 Fuss etwa 10 solcher Eisenklumpen, die nach der Aussage des Finders in einer geraden Linie versenkt worden waren, aufgefunden und an die hiesige antiquarische Gesellschaft abgegeben. — Es wäre sehr zu wünschen, dass die mit Torfstechen beschäftigten Leute auf das Vorkommen fremdartiger Gegenstände achteten, besonders wenn sie bis auf den ursprünglichen Boden gelangen.

Dr. F. KELLER.

13.

Antiquités burgondes.

Le cimetière burgonde de Bassecourt a encore restitué l'automne dernier une sépulture renfermant un guerrier armé d'une épée à deux tranchants à lame mince de 90 centimètres de longueur sur 5 de largeur, d'une hache de fer (Pl. IV, Fig. 7) de forme pareille à une francisque découverte dans le département de la Seine inférieure (Pl. IV, Fig. 8), dans un cimetière franc et enfin il avait une agrafe de ceinturon en cuivre dans la forme de celles burgondes. Les deux objets en fer sont différents de tous ceux déjà recueillis en ce lieu, quoique de la même époque.

J'ai trouvé quelques grelots en laiton dans les ruines du château de Soghières, peut-être de ceux qu'on attachait aux *faucons*. Mais un autre en bronze (Pl. IV, Fig. 5), beaucoup plus grand est orné de dessins et d'un anagramme du Christ, comme on le voit sur des monuments du VIII^{me} au XII^{me} siècle. (Pl. IV, Fig. 6).¹⁾

A. QUIQUEREZ.

¹⁾ Diese Deutung als christliches Monogramm scheint uns nicht zutreffend.

Die Redaktion.

14.

Die Sardonyxvase von Saint-Maurice.

Im Kloster St-Maurice im Kanton Wallis, dem alten Agaunum, befindet sich ausser sonstigen werthvollen, für mittelalterliche Kunstgeschichte nicht unwichtigen Kunstgegenständen, auch eine aus Sardonyx angefertigte Vase, mit dem Fuss etwas mehr als 22 cm. hoch und einem Volumen von 35 cm., den Henkel inbegriffen, welche offenbar aus dem Alterthum stammt und, abgesehen von ihrem Alter, noch ganz besonders durch ein höchst wichtiges, darauf abgebildetes Relief mit antikem Sujet das Interesse der Kunst- und Alterthumsfreunde anzieht.

Der Sage nach hängt diese Vase auf's Engste mit dem zu Agaunum erfolgten Martyrium der thebäischen Legion zusammen, und zwar in folgender Weise. Nach der Vita des heiligen Sigismund wurde einst der heilige Martinus von Tours, Bischof daselbst, von dem Verlangen getrieben, die Stätte, wo die thebäische Legion für ihre unwandelbare Treue gegen die christliche Religion von Kaiser Maximianus decimirt worden, selbst in Augenschein zu nehmen. Er liess sich die heilige Stelle zeigen und grub daselbst mit einem Messer in der Erde herum. Plötzlich sprang Blut daraus hervor, welches der heilige Martinus, als von den heiligen Märtyrern stammend, sofort in zwei Amphoren, die er bei sich trug, einfüllte. Als aber das Blut immer weiter quoll, da betete er, von dem Drange beseelt, keinen Tropfen dieses köstlichen Nasses verloren gehen zu lassen, zum Himmel um ein neues Gefäss. Seine Bitte wird erhört: ein Engel steigt vom Himmel herab und legt dem heiligen Martinus eine kostbare Vase in die Hände, mit allerhand lieblichen Figuren geschmückt, schwarz, nach Art des Agat, indem er ihm noch die Weisung gibt, er solle dieses göttliche Gefäss sammt seinem köstlichen Inhalte in der Basilica des heiligen Mauritius, des Anführers der thebäischen Legion, zu Agaunum niederlegen, sammt dem Messer, mit welchem er den Boden aufgewühlt.

Es diene also unsere Vase zur Aufbewahrung des Blutes der Märtyrer von St-Maurice. Die Sage von ihrer Passion, in unzähligen Martyrologien verbreitet, geht auf zwei Quellen zurück: erstlich auf den Bericht des Bischofs Eucherius von Lyon, dessen Tod in's Jahr 450 fällt, und zweitens auf die Aufzeichnungen eines etwas später lebenden Mönches von St-Maurice selbst, des sogenannten Anonymus Agaunensis, dessen Mittheilungen um das Jahr 524 niedergeschrieben zu sein scheinen. Beide Berichte stimmen in den Hauptsachen überein und gehen nur in der Schilderung des äusseren Anlasses, welcher zu dem Martyrium der Thebäer führte, auseinander. Nach Eucherius nämlich hätte Maximian die christlichen Thebäer deshalb niedermetzeln lassen, weil sie sich weigerten, an der Christenverfolgung Theil zu nehmen, während der Anonymus Agaunensis von einem Zuge gegen die aufständischen Bagauden spricht, an welchem die Thebäer ganz bereitwillig sich betheiligt hätten: nur hätten sie sich geweigert, ein heidnisches Opfer, welches dem Zuge vorausgehen sollte und mit dem der Kaiser sich der unbedingten Treue der Legionare versichern wollte, ihrerseits mitzufeiern. Auch die Zuspitzung der Zahl von 6600 auf 6666 gehört dem Anonymus Agaunensis an, dem unter Anderen auch Marbod in seinem einige Hundert Verse enthaltenden Gedichte gefolgt ist.

Die Vase selbst ist heute in drei verschiedene Bestandtheile zu zerlegen: antik ist nur der Bauch und der Henkel, der Fuss dagegen, wie die Mündung sind mit mittelalterlicher Juwelierkunst verziert, indem sowohl oben als unten in einer Fassung von granat-rothem Glas und goldenem, in der Form von griechischen X zusammenlaufendem Geäder sich zwei Reihen von Saphirs und Smaragden befinden, welche zu beiden Seiten von weissen Perlen eingefasst werden. Ausserdem zeigt die obere Partie noch ein mit Wachs befestigtes, von mehreren Reihen Schnüre festgehaltenes Pergament, auf dem noch ein Siegel zu sehen ist.

Der antike Theil weist in erhabener Arbeit eine Reihe von Figuren auf. Zunächst der Handhabe sieht man eine auf einem Throne sitzende Frau, welche mit dem Körper nach links gewendet, den Kopf nach rechts dreht und den Finger an den Mund legt. Vor ihr steht eine zweite weibliche Figur, in gebückter Haltung, eine Amphora in der Linken, mit demuthsvoller Geberde. Dann folgt ein Greis, ebenfalls nach links gewendet, sitzend und auf einen Stab gelehnt, doch den Oberleib mit starker Drehung nach rechts gerichtet. Nach ihm eine weibliche Gestalt, am Boden liegend, nach links gekehrt, doch das Gesicht en face, mit ernstem, betrübtem Gesichtsausdruck. Vor derselben steht eine weitere Frauengestalt, mit männlichen Zügen, ein Schwert, resp. eine Scheide mit beiden Händen emporhaltend, nach links gerichtet, doch so, dass ihre Blicke über die liegende Figur hinweg nach dem Alten hinüber schweifen. Hinter derselben erblickt man eine Trophäe und endlich rechts davon ein Zwiegespann, nach rechts zu ausschreitend.

Es ist eigenthümlich, dass die Deutung dieser Scene zu den auffallendsten Abenteuerlichkeiten verführt hat. Die Einen sahen darin die Rückkehr des Odysseus nach Ithaka: dann solle die sitzende Frau Penelope, die davor stehende Figur die treue Schaffnerin Eurykleia, der sitzende Greis Odysseus, die liegende weibliche Gestalt eine der ungetreuen Mägde und die Schwert emporhebende, männlich-weibliche Figur Niemand anders als Athene selbst sein, welche dem Odysseus die Waffe zur Rache an den Freiern zeigt. Was die Trophäe und die nach rechts ausschreitenden Rosse bedeuten sollen, ist dabei nicht berücksichtigt worden. Etwa, dass er bald vorhat, zu den Teleboreern zu gehen.

Nach Andern wäre es die Opferung der Iphigenie in Aulis: die liegende Figur Iphigenie, die Schwert tragende Gestalt ihr Opferer, der Greis Agamemnon, der sich missbilligend von der sitzenden Frau, nämlich Artemis (!) abwende, welche Klytämnestra vergeblich zur Versöhnung umzustimmen suche.

Die einzig richtige Erklärung sieht in der dargestellten Scene den Abschied des Achilleus von den Töchtern des Lykomedes, speziell von seiner Gattin Deidamia, welche bestürzt zu Boden gesunken ist; der Greis, in welchem man auch bei dieser Deutung den Odysseus hat erblicken wollen, ist Lykomedes, die auf dem Königsthron sitzende Frau wohl kaum eine der Töchter, sondern die Königin. Die nach rechts zu ausschreitenden Pferde weisen dem freudig das Schwert emporhebenden Achilleus den Weg gen Troja.

Der Stoff der Vase ist Sardonyx, jener von Plinius im XXXVII. Buch ausführlich beschriebene, aus mehreren verschiedentlich gefärbten Schichten bestehend; das Stück, aus dem die Vase gefertigt ist, zeigt diese Schichten nicht aufeinander, wie auf andern Beispielen aus dem Alterthum, sondern neben einander und zwar so, dass der schwarzbraune Grund allmählig in hellere, schliesslich in gelbbraune Töne übergeht.

Die Verfertigung der Vase scheint von einem römischen Künstler herzurühren, der nach einem griechischen Original arbeitete und den späteren Jahrhunderten angehörte. Namentlich dürfte die Gestalt der Trophäe auf römischen Ursprung rathen lassen. Abgebildet ist dieses Kunstwerk bei *Aubert*: »Trésor de l'abbaye de St-Maurice d'Agaune,« Paris 1872, Band II, Tafel XVI—XVIII, davon ein Theil in natürlicher Grösse mit den Farben des Originals. Der Kaiser Napoleon III. soll für dieses werthvolle Stück eine Million Franken geboten haben.

Bern, den 10. Februar 1880.

Prof. Dr. HAGEN.

15.

Ueber die Stadtmauer von Augusta Raurica.

(Ausgrabungen der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel 1877 bis 1879.)

(Schluss.)

Aber so viel ist schon jetzt klar. Der eben beschriebene *nordwestliche* Mauerzug *jenseits* des Violenbaches läuft dem *diesseitigen südöstlichen*, der bis jetzt für den Ost-Abschluss der Stadt galt, mehr oder weniger parallel, macht also den letztern als Stadtmauer überflüssig und ist demnach nichts Anderes als das Stück einer *Stadterweiterung*, einer *neuen* Stadtmauer späterer Zeit gegenüber der *alten* früheren Baues. Auch aus andern Wahrnehmungen geht nämlich hervor, dass es eine Zeit gab, wo die östliche Mauer am Violenbach militärisch ausser Gebrauch gekommen, die Stadt hier »entfestigt« (s. *Nissen*: Pompejanische Studien, Kap. 21) war. Man hat im Jahre 1851 an mehreren Stellen Wohngebäude gefunden, die bis dicht an die innere Seite dieser Stadtmauer gebaut waren (*Vischer*: Jahresbericht der Antiquarischen Gesellschaft zu Basel 1852, Manuskript), und ebenda fand sich auch ein Stein mit einem Inschriftfragment von 0,12 M. hohen Buchstaben eingemauert (*Mommsen*, No. 306). Auch sonst hat man auf derselben Hochfläche des alten Stadtbezirkes deutliche Zeichen einer *zwiefachen Bauperiode* wahrgenommen; denn unter den Fundamenten der obern Mauern traf man solche von frühern Bauten an. Es ist also in der Stadt nach einer längern (vielleicht

nur theilweisen) Zerstörung wieder auf's Neue gebaut worden aus Trümmern alter Gebäude. Nun liesse sich denken, dass unter dem Schutze des *Castrum's* (in Kaiseraugst), zu dessen Bau Anfangs des vierten Jahrhunderts ebenfalls Trümmer ansehnlicher Gebäude Augusta's Baumaterial liefern mussten (*Vischer*, Schmid'sche Sammlung in: Kleine Schriften, Bd. II, S. 441 u. 447), während des vierten Jahrhunderts die alte Stadt sich wieder erhob, ja auch auf das jenseitige Ufer des Violenbaches ausgedehnt wurde. Und *Ammian* spricht ja auch XV, 11 von Besançon und Augusta als von besonders bedeutenden Städten im Sequanerlande, ohne sie, wie er es doch gleich darauf bei Aventicum thut, zerstört zu nennen. Indessen kann die östliche Stadterweiterung und neue Ummauerung auch der längern Friedenszeit der ersten zwei Jahrhunderte, vor dem ersten Alamannen-Einbruch um 260, angehören. Weitere Funde können darüber noch Aufschluss bringen.

Dies sind die bisherigen Resultate unserer Ausgrabungen im Allgemeinen; nun noch kurz über Einiges im Einzelnen; ich erlaube mir dabei, die besprochenen Ausgrabungsgebiete so zu bezeichnen:

No. I: Die Südwestmauer auf dem Bernhardsacker;

No. II: Die Südostmauer mit dem Winkel gegen die Reitstrasse;

No. III: Die Stadterweiterung jenseits des Violenbaches.

Die *Breite* der Mauer ist überall annähernd dieselbe, von 1,80 bis 1,85 Meter; letzteres genau 6 römische Fuss und 4 digiti, den Fuss zu 0,296 M. gerechnet. Auch die *Bauart* ist die gleiche: innen ungleiche und unbehauene Brocken in festem Kalkgusse, während die beiden Aussenflächen dieselben regelmässigen Lagen der kleinen Steine zeigen, wie der bekannte Theil der Stadtmauer und das Theater. Der Verputz, womit sonst die Fugen verstrichen sind, und die Ziegelbänder fehlen hier natürlich, da nur solche Theile gefunden wurden, die schon lange unter dem Erdboden liegen, und die den Fundamenten angehören. Die Aussenfläche des eigentlichen *Fundamentes* hat ungeglättete, auch etwas grössere Steine, sonst die gleiche Bauart. Aber der Mauerkörper wird nahe über dem ursprünglichen Erdboden (der an einer dünnen Schuttschicht im Boden kenntlich ist) etwas breiter, indem sowohl an der Aussen-, als an der Innenfläche bald ein einfacher, bald ein doppelter »Absatz« vorspringt von etwa 0,1 Meter Breite und der Höhe einer Steinlage. So ist das Fundament 2,15 bis 2,20 Meter breit (römisch 7 Fuss, 6 digiti). Dasselbe ist übrigens durchaus nicht überall gleich tief gelegt. Bei No. I steigt es, wo wir es bloss legen liessen, bis 1,50 Meter unter den ursprünglichen Boden, bei No. II höchstens 1 Meter, bei No. III findet sich schon 2 Fuss unter der *heutigen* Erdoberfläche die unterste Steinlage. Diese letztere ist hier mehrfach zwischen Bruchstücke von römischen Ziegeln, Gefässscherben, Ziegelschlacken gebettet; es muss in der Nähe eine Töpfer- oder Ziegelwerkstätte bestanden haben. Dagegen rührten die zahlreichen Scherbenstücke aller Art, Thierknochen etc., die wir bei No. I innen an der Mauer fanden, ohne Zweifel von einem Kehrthaufer her. — Von einem *Mauergraben* fand sich nirgends eine Spur.

Einen erfreulichen Beitrag zur Topographie der alten Stadt gab endlich der an der Südwestseite aufgefundene *Thoreingang*. Der Mauerzug war hier auf eine Strecke von 20 Metern unterbrochen, und eine *römische Strasse* von steinhartem, festgestampftem Kies, der oben feiner, unten gröber war, führte daselbst in die Stadt (zuerst neben, dann unter dem heutigen Feldweg durch). Die Fundamente von zwei stattlichen *halb-*

runden Thürmen schlossen sich, zugleich mit ihnen gebaut, aussen an die Mauern an, um den Eingang zu flankiren. Leider aber waren von dem Thorbau selbst keine Reste mehr zu entdecken¹⁾. Der äussere Umkreis dieser Thürme scheint so konstruirt zu sein: Fünf römische Fuss vor der äussern Mauerflucht liegt das Centrum des Kreisbogens, dessen Radius 10 römische Fuss beträgt. Es ergibt sich also eine grösste Breite des Thurmes von 20 römischen Fuss (ich mass an der Mauerwand 5,40 Meter = zirka 18 römische Fuss), eine Tiefe von anderthalb Radien, d. i. 15 römische Fuss (ich mass 4,40 Meter), und ein Umfang von etwa zwei Dritttheilen der ganzen Peripherie, etwas über 12 Meter. Die Mauerdicke des Thurmes beträgt 1,15 Meter; ebensoviel, d. i. 4 römische Fuss, die *Pforte*, welche durch die Mauer von der Stadt aus zu ebener Erde in den Thurm führte. Das Thor selbst dürfte aus einem sehr breiten *Mittelbogen* und zwei *Seitenpforten* bestanden haben; wenigstens entspricht seine Gesamtbreite von 20 Meter und die Breite der Strasse, die zirka 9 Meter beträgt, genau den Verhältnissen der *Porta praetoria* in *Aosta* (anders in *Aventicum* und sonst), die nach *C. Promis* ein Mittelthor von 8,24 M. und zwei Seitenpforten von je 2,64 Meter im Lichten hat. Auch die Breite der Stadtmauer von 6 römischen Fuss entspricht der unsrigen; nur bleibt hier die Frage offen, wie man sich den obern Mauergang zu denken habe. Denn da nach Abfall von etwa 2 Fuss für den Zinnenkranz nur ein 4 Fuss breiter Raum übrig blieb, so muss wohl auch hier ein Holzgerüste ergänzt werden. Es sind aber bis jetzt noch keine Spuren von einwärts vorspringenden Pfeilern gefunden worden, auf welchen, wie in *Aosta*, ein solches hätte ruhen können.

Zum Schluss sei noch bemerkt, dass die Breite der genannten *Strasse* übereinstimmt mit der *einer andern*, die wir im östlichen Theile der Stadt (»im Schwarzacker«) aufspürten und auf eine ziemliche Strecke verfolgten: es ist die Linie, die auf Frey's Plan unrichtig als »letzte römische Häuserreihe« bezeichnet ist. Ihre obere Fläche ist 10 Meter breit; eine etwa halb so breite, deren Kieslager nahezu 1 Meter hoch ist, trifft rechtwinklig auf dieselbe von Norden her. Die erstere Breite und die sonstige Beschaffenheit der Strasse steht im Einklang mit dem, was Dr. *Ferd. Keller* im II. Jahrgang dieses »Anzeigers«, S. 1 ff., über die östliche römische Heerstrasse der Schweiz von Chur bis Augst mittheilt. Das Strassenstück im Schwarzacker dürfte derselben Strasse angehören wie das am Thore; und dass beide einen Theil der *Heerstrasse* bilden, die vom Bötzenberg an den Rhein hinunter führte, lässt sich aus andern Anzeichen schliessen. Ein von Rheinfeldern herkommender Feldweg, der den Namen »Römersträssli« trägt, ist gegen den südöstlichen Theil der alten Stadt gerichtet; und wiederum findet die durch das geschilderte Südwestthor ausmündende Strasse jenseits der Ergolz gegen Pratteln hin ihre Fortsetzung in einem geradlinig durch die »Wannenreben« führenden Feldweg, der auch »Römerweg« heisst. An der ersten Strecke musste die Strasse nahe vor der Stadtmauer No. III vorbei und hier die schmalste Stelle der Schlucht des Violenbaches überschreiten, ebenso westlich über die Ergolz führen unterhalb der »Hülftenschanze«; an beiden Orten müssen also Brücken gestanden haben.

Basel, im November 1879.

Dr. BURCKHARDT-BIEDERMANN.

¹⁾ Die Stadtmauer bildet zu den Halbbogen der Thürme die Sehne, bricht aber gegen die Strasse zu unmittelbar an den Thürmen ab. Wir liessen übrigens nur den einen der Thürme mit einem Graben umziehen, den andern nur auf einige Fuss von seinem Ursprunge an blosslegen; aber die Strecke zwischen den beiden Thürmen wurde mittelst eines bis auf die Fundamente führenden Grabens in ihrem vordern Theile durchsucht.

Notizen zur Baugeschichte des Basler Münsters.

(Tafel IV.)

In Nr. 3 des »Anzeigers« 1879 hat Dr. *Achilles Burckhardt* eine Abhandlung über die frühere Gestalt des Basler Münsters veröffentlicht. Wir erlauben uns, derselben einige Bemerkungen über die Gliederung der Seitenfaçaden beizufügen.

1) Bei Anlass des Rundbogenfrieses, welcher die Mauer des Hauptschiffes bekrönte, ist zu bemerken, dass sich auch an der Nordwand des Querhauses, und zwar unmittelbar über dem Glücksrade in horizontaler Linie die Reste von 13 Kämpfern befinden. Burckhardt erwähnt dieser Gliederungen nicht.

2) Unter den Dächern der äusseren Abseiten gewahrt man, dass sich an der Wand des inneren Seitenschiffes, welche die frühere Umfassungsmauer war, dem Boden der Gallerie entsprechend (Tafel IV, Fig. 1a) ein schachbrettartiges Gesimse ohne Verkröpfungen in ununterbrochener Linie hinzieht (vergl. das Profil Fig. 4). Dasselbe bildet die Fortsetzung des Gurtes, der am nördlichen Querschiffe über der Gallenpforte herrscht (nur ist hier der Schachbrettfries entfernt worden). Auf diesem Gesimse, soweit sich dasselbe längs der Seitenschiffe erstreckt, ruht ein Sockel. Er bildet die Basis einer Folge von ca. 2 Fuss breiten Pilastern, welche den Gewölbejochen der Emporen entsprechen und die kleinen von Burckhardt p. 925, Z. 20 erwähnten Rundbogenfenster — je eines in jedem Compartimente — umrahmen. Solche Pilaster müssen auch da bestanden haben, wo sich jetzt die Strebepfeiler anlehnen. Diese nämlich sind erst nachträglich errichtet worden¹⁾; es erhellt diess aus dem Umstande, dass diese Streben mit der Mauer nicht bündig sind und den an derselben sich hinziehenden Schachbrettfries durchschneiden. Sind dieser letztere wie die Pilaster im Uebrigen noch wohl erhalten, so lassen sich dagegen nur wenige Spuren der Gliederungen erkennen, welche den Abschluss der Seitenschiffe bildeten. Es rührt diess davon her, dass nach Errichtung der äusseren Kapellenreihen alle über denselben vorspringenden Mauertheile kahl gemeisselt wurden. Innerhin sind noch die Reste eines Rundbogenfrieses nachzuweisen, der hier, wie am Hauptschiffe, den krönenden Abschluss bildete. Während nach dem Gesagten die obere den Emporen entsprechende Etage der Seitenschiffmauern eine ziemlich ausführliche Gliederung hatte, scheint der unter dem Schachbrettfries befindliche Theil derselben, das Erdgeschoss, vollständig kahl geblieben zu sein. Auffallend ist ferner, dass an der ganzen Seitenschiffmauer nur die formirten Theile und die Fenstergewände aus Hausteinen bestehen, alles übrige Mauerwerk ist aus Bruchsteinen errichtet, zeigt aber erhebliche Ueberbleibsel eines Bestiches, der den grauen Sandstein recht gut nachahmt.

3) Ist die Gliederung des Hauptschiffes betreffend, zu bemerken, dass keine Strebepfeiler bis unter die jetzigen Strebebögen hinanreichten, wie Burckhardt (p. 924, Z. 8 ff.) annimmt, sondern die Mauerbänder, welche er über den vermeintlichen Strebepfeilern beginnen lässt, heben schon über den Gewölben der Emporen an (Fig. 1b).

4) Die drei untersten Stockwerke des Georgsthurmes sind als Reste des älteren 1185 durch Brand zerstörten Münsters stehen geblieben. Es beweist diess der Umstand, dass auf der Ostseite des Thurmes die dort befindlichen Lesenen von den Gewölben und dem

¹⁾ Vermuthlich bei Erstellung der gothischen Gewölbe im Hauptschiff nach dem Erdbeben von 1356. Red.

Dache des vorliegenden nördlichen Seitenschiffes durchschnitten werden (Fig. 2 c) und die Etagengliederungen dieses Thurmes mit denen des Seitenschiffes nicht übereinstimmen, wie diess — in ungefährem Verhältnisse — aus Fig. 3 erhellt.

Die Zeichnung Fig. 1 gibt die frühere Gliederung der Seitenfacades, soweit dieselbe aus den vorhandenen Resten sich reconstruiren lässt. K. STEHLIN, stud. jur.

17.

Façadenmalerei in der Schweiz.

Von S. Vögelin.

Fortsetzung (s. »Anzeiger« 1879, Nr. 4. S. 955 u. ff.)

Für die nun folgenden Einzelnachweisungen über Façadenmalereien auf dem Boden der Schweiz tritt J. R. Rahn mit einem reichen, von ihm gesammelten und bisher grösstentheils unbekannten Materiale ein. Der ganze vorliegende Artikel ist sein gefälliger Beitrag, wie wir ihm auch die diese Nachweisungen erläuternden beiden Tafeln verdanken.

Façadenmalereien im Kanton Tessin und dessen Grenzgebieten.

Von *mittelalterlichen Façadenmalereien* sind die einzigen bekannten Proben in der *Italienischen Schweiz* und den angrenzenden *Bündner'schen* Thalschaften erhalten. Doch genügen dieselben, um zweierlei Klassen der Façadenmalerei zu belegen.

Die eine Gattung bilden *die ausschliesslich dekorativen Malereien*, wovon sich Reste an dem romanischen Berchfrüt von St. Jörgenberg im Vorderrheinthale und an dem »Torre« genannten Gebäude in Magliaso zwischen Lugano und Ponte Tresa erhalten haben. Beide Dekorationen sind Nachahmungen von *Teppichmustern* und bestehen dem entsprechend aus Motiven, die sich, soweit noch sichtbar, in gleichmässiger Wiederkehr repetiren und so einst über die ganze Façade verbreitet zu haben scheinen. In St. Jörgenberg hat sich der Maler mit einer einfachen Musterung von weissen und schwarzen, durch rothe Linien getrennten Rauten begnügt. Reicher sind die aus dem XIV. oder dem Anfang des XV. Jahrhunderts stammenden Malereien an der Torre von Magliaso. Sie zeigen gleichförmige, reihenweise übereinander geordnete Rundmedaillons, die auf weissem Grunde mit sogen. Florentiner Lilien und Thierfiguren gefüllt sind, Motive, wie solche auf gleichzeitigen Paramenten wiederkehren.

Die zweite Klasse mittelalterlicher Façadenmalereien bilden die *figürlichen Schildereien*, und diese sind in zahlreicheren Beispielen vertreten. Doch ist zu bemerken, dass, wie häufig sich dergleichen, namentlich im Misox (Lostallo, Roveredo) und den Umgebungen von Bellinzona (Giubiasco) und Locarno (Haus bei S. Maria dietro S. Antonio) erhalten haben, weder einheitliche, nach höheren, etwa architektonischen Regeln konzipirte Façadendekorationen, noch grössere Bilderfolgen überhaupt zu finden sind. Immer sind es nur einzelne Felder, welche eine oder mehrere Figuren enthalten, heilige Gestalten, die wie auf den Andachtsbildern in irgend einer ruhigen Situation erscheinen. Das älteste, vielleicht noch aus dem XIV. Jahrhundert stammende Gemälde — einen heiligen Bischof darstellend — schmückt die Façade eines thurmartigen Gebäudes am Quai von Morcote, das nach der Form des gekuppelten Säulenfensters im XIII. Jahrhundert errichtet worden zu sein scheint. Sodann kommen vor: Die thronende Madonna zwischen den

Patronen des Hausbesitzers; einmal — an einem Hause bei S. Biagio in Giubiasco — auch ein grosser S. Christoph; besonders häufig erscheinen S. Antonius, der Eremit und seit Anfang des XVI. Jahrhunderts die Pestheiligen Sebastian und Rochus.

Welsche werden es auch meistens gewesen sein, welche ähnliche Façadendekorationen in den Bündnerischen Thalschaften ausgeführt haben. An einem Hause in Curaglia bei Dissentis liest man unter dem Bilde des Gekreuzigten zwischen Maria, Johannes, den Heiligen Luzius und Katharina die Minuskelinschrift: »Antonius de tredate¹⁾ habitator locarni pinxit«; und von einem Maler aus Bormio scheint nach der schwer zu entziffernden Majuskelinschrift das Bild des Cruzifixus an dem Hause in Münster verfertigt zu sein, das ehemals als Absteigequartier der Bischöfe von Chur gedient haben soll.

Ausführlichere Kompositionen sind aber erst unter den Malereien zu finden, die sich aus dem XVI. Jahrhundert erhalten haben. Besonders werthvoll sind einige *Sgraffitofaçaden*. Die älteste, von welcher Tafel V eine partielle Abbildung gibt, ist 1510 datirt und befindet sich an einem Hause in *Gentilino* bei Lugano. Man darf sie zu den tüchtigsten Proben dieser Technik rechnen, die aus der goldenen Epoche des XVI. Jahrhunderts auf uns gekommen sind. Auch die Thür- und Fenstereinrahmungen sind in Sgraffito ausgeführt; die Wandflächen theils quaderartig, theils mit freien, ebenfalls an den Mauerverband erinnernden Lineamenten dekorirt, die sich grau von dem weissen Grunde abheben. Zwei Friesen trennen die Stockwerke. Sie sind mit anmuthigen Renaissance-motiven geschmückt, welche aus ruhenden Figuren oder kosenden und schäckernden Putten herauswachsen. An beiden Friesen sind Fragmente von Inschriften. Diejenige am obern Fries ist unverständlich, am untern liest man Reste des Spruches: *Melius est mori quam vivere fur(em)*. Ein einziges grösseres Bild stellt die Stigmatisirung des hl. Franziskus dar.

Etwas später, etwa gegen die Mitte des XVI. Jahrhunderts, mögen die wiederum weissen und grauen Sgraffito-Dekorationen an der Casa Castiglioni in *Morcote* (Tafel VI) entstanden sein. Der einzige Fries, der die Basis des obersten Stockwerkes bildet, zeigt Fruchtgehänge und Guirlanden mit wild flatternden Bändern, dazwischen Rosetten, Sterne, und als Mittelstück das Wappen des Hausbesitzers. Alles Uebrige ist teppichartige Musterung mit vier verschiedenen geometrischen Kombinationen, zwischen welchen die leicht profilirten Fensterumrahmungen vortreten.

Ein drittes, ebenfalls höchst ansprechendes Werk dieser Gattung ist leider im Jahre 1878 zerstört worden, es war dies der 1522 datirte Giebelschmuck eines Hauses gegenüber der Post in *Misox*. Den grauen Grund belebte ein üppiges Ornament von weissen Ranken und Delphinen. Bei derber Kraft der Ausführung war das Ganze vortrefflich komponirt und alles Einzelne mit überraschendem Gefühl für Schwungkraft und Geschlossenheit der Lineamente durchgeführt.

Diesseits der Alpen scheint die *Sgraffittomalerei* nur in *Graubünden* geübt worden zu sein, gewiss auch hier auf Anregungen hin, die aus Italien kamen. Freilich sind

¹⁾ *Antonius* — nicht Johannes, wie es in der »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 673. Tredate ist wohl Tradate in der Lombardei, Provinz Como.

es hier meist nur Werke geringen Umfanges und von geringer Bedeutung, als Eckquader u. dgl. Das einzige reichere Beispiel einer Sgraffito-Dekoration, die Façade an der Post in *Frauenkirch-Davos*, die wir (R.) noch 1874 gesehen hatten, war 1878 unter der Tünche verschwunden.

Von *eigentlichen Malereien* sind als die ältesten die jetzt fast ganz verwitterten Dekorationen an der Vigna Jauch unweit *Bellinzona* (an dem Wege zwischen Giubiasco und Pedevilla) zu nennen; Werke aus der besten Renaissancezeit, schmücken dieselben einen mässig breiten Fries, der sich um das Gebäude herumzieht, und stellen auf blauem Grunde ein elegantes Ornament von weissen Ranken dar, mit Medaillons, welche Wappen umschliessen.

Auch *kirchliche Bauten* pflegte man seit der romanischen Epoche mit mehr oder weniger ausführlichen Malereien zu schmücken, doch haben sich die mittelalterlichen Künstler auch da mit der Ausführung einzelner Heiligenbilder begnügt (Romanische Malereien an den Kirchen von Biasca und S. Maria di Torello bei Lugano, Gothische an den Westfaçaden der Kirche von Malvaglia im Bleniothal und S. Biagio bei Bellinzona — die Zahl der Christophorusbilder aus dem XIII. bis XVII. Jahrhundert ist in Tessin und Graubünden Legion.) — Vollständige Façadenmalereien scheinen erst in der Renaissance-Zeit ausgeführt worden zu sein, und auch hievon ist nur Eine Probe erhalten, die Ausstattung der Westfaçade der Klosterkirche von *Monte Carasso* bei Bellinzona mit derben Malereien, die in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts, und, nach den starken Luinesken Anklängen zu schliessen, von einem der Mailänder Schule nahestehenden Schilder ausgeführt sein mögen. Bunte Architekturen von toskanischen Säulen mit Triglyphenfriesen umrahmen in dreitheiliger Anordnung die einzelnen Felder, deren jedes die Gestalt eines Heiligen enthält. Rechts nimmt ein gewaltiger Christophorus die ganze Höhe der Façade ein. Im Giebel sieht man Gottvater auf Wolken schweben und darunter in einem friesartigen Felde die Verkündigung der Maria.

(Fortsetzung folgt.)

18.

Silberschätze früherer Jahrhunderte.

Es ist bekannt, wie sehr unsere Vorfahren es liebten, mit kostbaren silbernen und vergoldeten Gefässen zu prunken, namentlich seit die Burgunder und italiänischen Kriege viel Geld in's Land gebracht, und die Entdeckung Amerika's den Werth der edeln Metalle verringert hatte. Vermögensinventare des sechszehnten Jahrhunderts zeigen dann auch immer einen reichen Vorrath an Silbergeschirr. So hinterliess 1552 ein durchaus nicht übermässig bemittelter Zürcher Bürger zehn silberne Becher (nach einer mir gerade vorliegenden Aufzeichnung), reichere und vornehmere Personen waren natürlich entsprechend besser versehen; man vergleiche das Inventar *Joh. Philipps von Hohensax* 1596 (Jahrb. f. Schweiz. Geschichte, Band III, 1878) und des Schultheiss *Ludwig Pfyffer* von Luzern 1594 (Geschichtsfreund VII, 213). Geschenke wurden sehr oft in Form von Silbergeschirr dargebracht, und es sammelten sich bei Magistratspersonen öfters grosse Mengen solcher Gefässe an. — Ueber den damit getriebenen Missbrauch vergleiche »J. J. Breitingen und Zürich« von *Mörkofer* (1873) p. 191 u. 266.

Dass unter solchen Umständen auch Zünfte und andere Gesellschaften sich reiche Silberschätze ansammelten, ist begreiflich; über die Verhältnisse in Bern berichten uns die Zunftgeschichten im Berner Taschenbuch, — Basels Zünfte besitzen noch einen guten Theil ihrer Silberschätze. Schlimmer erging es dem 8500 Loth betragenden Silbergeschirr der Stadt- und Herrengarten-Gesellschaft in Baden, welches 1712 von Zürich und Bern als Kriegsbeute abgeführt wurde (*Hess*, »Badenfahrt« S. 399).

Auch die Zürcher Gesellschaften und Zünfte begannen im sechszehnten Jahrhundert Silberschätze anzulegen. Dass diess nicht schon früher geschah, geht aus den Satzungen des »Schneggens« vom Jahre 1559 hervor, die betreffend des Silbergeschirres berichten: »Als gemeine Gesellschaften und Zünfte in der Stadt Zürich in kurzen Jahren ein »schönes Silbergeschirr überkommen und aber die Gesellschaft zum »Schneggen« gar kein »Silbergeschirr gehabt, auch Niemand unter ihnen nöthen wollen, sondern in einem wohl »versammelten Bott angesehen, welcher von der Gesellschaft ein Becher gäbe, das wolle »man dankbarlichen von ihnen annehmen und so andere Ehrenleute, fremde oder heimische »Personen, Geistlich oder weltlich, eine Gesellschaft mit Bechern verehren wollten, das »soll man zu hohem Dank und Gefallen empfangen, und also solches Silbergeschirr ordentlich versorgt und in Ehren zu gemeiner Gesellschaft handten aufbehalten werden,« etc. etc.

Auf Zünften, »Schneggen«, »Chorherren«, und bei den Schützengesellschaften häuften sich nun nach und nach grosse Silberschätze an, die — im siebzehnten Jahrhundert durch theilweises Einschmelzen verringert — später wieder beträchtlich anwuchsen, da neue Magistratspersonen gesetzlich zu Silbergaben an ihre Zunft verpflichtet waren. Die Revolution von 1798 und die wegen drohender Confiscation Seitens des helvetischen Directoriums vorgenommene Theilung der Zunftgüter führten dann zur Zersplitterung dieser Schätze, die zudem wegen der folgenden schweren Zeiten meist dem Schmelztiegel zuwanderten. Doch birgt noch manches Zürcher Privathaus einzelne gerettete Prunkstücke. Die Ehrengeschirre der »Chorherren« (Neujahrsblatt der Stadtbibliothek 1860), der Gesellschaft zum »Schneggen«, einige Becher der Stadtschützen und Bogenschützen sind ebenfalls in der Hauptsache erhalten.

Ueber das Silbergeschirr der Zunft zum »Weggen« gibt die Monographie von Herrn Prof. *R. H. Hofmeister* über die Weggenzunft eine Anzahl Angaben.

Was die »Constaffel« anbetrifft, so sollen sich genügende Angaben über das ehemalige Silbergeräthe derselben vorfinden, und dieselben bereits von einem Mitgliede dieser Stube in Bearbeitung genommen sein.

Auf den Wunsch der Tit. Redaktion des »Anzeigers« bringe ich nun hiemit einige Angaben betreffend das Silbergeräthe der Zunft zur »Waag« zur Kenntniss, welche in den lückenhaften alten Acten des Zunftarchives sich aufgezeichnet finden:

1521 Mittwoch vor S. Mattheus übergaben die Zunftvorgesetzten dem neuen Stubenknecht *Felix Aaberli* das Geschirr der Zunft, darunter noch keine Becher.

1537 waren dem Stubenknecht acht, 1540 neun silberne Becher übergeben.

Bei der Rechnungsabnahme 1553 überbringen die Stubenmeister zwei silberne Becher, 1558 wiederum zwei solche; 1552 und 1557 je ein Dutzend silberbeschlagene Löffel.

1565 »Uff den 16 Wolfmonat habend mine meister die gmein Zunft sich mit einander vereinbaret. Namlich wann ein Meister des Raths oder Zunftmeister, Ein schaffner, oder ein Vogt und was gott der Herr einem für ein ampt gibt, das 10 gl.

ertragen mag, der sol geben 4 gl. an ein becher und wann ein Meister die Zunft ernüweret oder koufft, der sol geben 2 fl. Dartzu geb uns Got genad.«

1573 ward »ein Nüw Stöuffli« gemacht.

Die Acten werden nunmehr sehr spärlich, da Silberbuch und Zunftrechnungen verloren gegangen sind; die Zunftprotokolle des achtzehnten Jahrhunderts berichten:

1733 »In Betrachtung, dass so vil Silbergaben von steuffen die zeit her gegeben worden, war in deliberation genommen, ob man mit selbigen fortfahren wolle, weilen man sich aber darum nit vergleichen können, war der rathschlag eingestellt.«

1735 wurden zu ordinärem Gebrauch dem Stubenknecht zwei Dutzend silberne Messer und Gabeln und ein Dutzend Löffel, dem Stubenmeister zwei Dutzend Messer und Gabeln, sowie 24 Becher übergeben.

1770 wurden die »altmödischen schlecht facionirten« Kerzenstöcke, Salzbüchsen, Messer, Gabeln, Löffel und Senfstitzen durch neue ersetzt, und altes Silbergeschirr an Zahlung gegeben.

1797 unterm 13. Januar zeigt die Zunftrechnung an Silbergeschirr Loth 6431.

Das Ergebniss der Liquidation des Geschirres meldet die Zunftrechnung von Ende März 1799 folgendermassen:

»Eingenommen an Allerley:

- fl. 5906. 2. Erlöst ab silbernen und silbern- und vergoldeten Gefässen, 5494 Loth schwer, so sammethaft neben der Gant à 1 fl. 3 ß per Loth verkauft worden.
- » 148. 20. Erlöst ab 2 silber und vergoldeten Schaaalen, 132 Loth schwer, welche à parte 1 fl. 5 ß per Loth an Bürger Ober-Einnehmer *Usteri* verkauft worden.
- » 2400. —. Erlöst auf gehaltener Gant ob verkauften hausräthlichen Sachen und Silbergeschirr lt. Beylaage.«

So wurde der alte Silberschatz zerstreut. — Erst 1823 erhielt die Zunft wieder drei Ehrengeschirre, Dank den Bemühungen des Rathsherrn *Joh. Martin Usteri*, des Dichters. Der grosse Becher ist nach der Zeichnung Usteri's im steifen Geschmack der damaligen Zeit ausgeführt, zwei kleinere, zierliche, getriebene Becher aus dem sechszehnten Jahrhundert, mit Personificationen der 12 Monate (laut Stempel das Werk eines Goldschmied Rahn), wurden dazu gekauft, und sind auf diese Weise vor dem Schmelztiegel gerettet worden. — Die 1799 geretteten zwei Schalen gab aber der ehemalige »Bürger-Obereinnehmer« trotz seiner Liebe zur »Waag« nicht heraus. Dieselben, Meisterstücke *Peter Oeri's* (1669 und 1678 von dem nachmaligen Bürgermeister *Andreas Meyer* der Zunft geschenkt), befinden sich heute im Besitz von Herrn Major M. v. O. in Zürich.

Z.-W.

Folgende Goldschmiede sind laut Pfliegerbuch auf der »Waag« zünftig gewesen: 1567, 24. März: Lienhart Bräm. 1569, 11. Wolfmonat: Steffan Zeller. 1570, 26. Hornung: Jörg Schlater. 1612, 27. May: Stäffen Aberli. 1612, 27. May: Stäffen Zäller. 1614, 17. Juny: Rudolf Oeri. 1619, 26. Juny: Hanss Heinrich Riva. 1622: Hanss Rudolff Nüscher. 1649, 21. April: Hanss Lienhart Thomman. 1642, 18. Jenner: Hanss Ullrich Lötli. 1642, 26. December: Hanss Rodolf Locher. 1657, 8. August: Hanss Jacob Heusser. 1669, 4. Weinmonat: Caspar Tomma. 1681, 17. Hornung: Beat Rudolff Locher. 1695, 4. März: Heinrich Huser. 1719, 20. März: Hans Jacob Locher.

Simon Bachmann von Muri.

Zu den Schweizer-Künstlern, deren Werke viel gelobt und deren Namen nie genannt werden, gehört auch *Simon Bachmann* von Muri.¹⁾ Durch Reisen in Italien, Ungarn, Böhmen und Deutschland mit den Kunstschatzen seiner Zeit ziemlich vertraut und mit der Technik der Malerei und Bildhauerei bekannt, kehrte Bachmann gegen Ende des 30jährigen Krieges in die Heimat zurück, um in Muri im Aargau jene Chorstühle zu erstellen, die zu den schönsten Arbeiten der Holzschnidekunst des siebenzehnten Jahrhunderts gehören. Nach Vollendung dieser Arbeit siedelte Bachmann, versehen mit einem Empfehlungsschreiben des Abtes von Muri, 1653 nach Luzern über. 1662 übermachte er dem Stifte Muri 1880 Gulden. Da das Todtenbuch von Luzern erst mit dem Ausgange des siebenzehnten Jahrhunderts anhebt, ist es nicht möglich, Bachmann's Todestag zu ermitteln. Die wenigen Nachrichten über Bachmann's Lebensgang verzeichnen die »Annales Murenses« von *Stöcklin* (p. 722—723). TH. v. LIEBENAU.

¹⁾ S. Statistik v. Rahn: Muri, Pag. 40.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

I. Canton Aargau.

(Fortsetzung.)

Kulm. Im Chore, der vom Schiff durch einen Spitzbogen getrennt ist, ein gothisches Kreuzgewölbe. Die Schalllöcher im Thurm ebenfalls gothisch. N. 1868.

Laufenburg. 1) *Pfarrkirche*. Spätgothischer Bau. Das ursprünglich flachgedeckte dreischiffige Langhaus in der Barockzeit umgebaut. Der Chor 10,40 lang, 8 Meter breit, ist dreiseitig geschlossen und mit Kreuzgewölben bedeckt, deren Rippen von Wanddiensten getragen werden. In den Schlusssteinen der Habsburgische Löwe. Das Aeusserere ist von Streben begleitet, zwischen denen zweispässige Spitzbogenfenster mit Fischblasenmaasswerken. Im Erdgeschoss des südlich anstossenden Thurmes die spätgothische *S. Annenkapelle*. An der Nordseite des Chores die *Sakristei* mit einem zierlichen Netzgewölbe. Schöne spätgothische *Monstranz* (*Dr. Alb. Burckhardt*). Ueber der zum Orgelrettner führenden Thüre das Datum 1489. 1510 erbitten sich die Bürger von Laufenburg von Kaiser Maximilian I. einen Beitrag an ein *gemaltes Fenster* mit dem kaiserlichen Wappen und Scenen aus dem Leben des hl. Johannes in der Pfarrkirche »so wir jetzt von nuwen vffgebawen«. *Mone* »Anzeiger« 1837, S. 482. 2) *Alter Spital*. Im Erdgeschoss eine spitzbogige Thüre und spitzbogige Maaswerkfenster, deren Profile mit Renaissance-motiven decorirt sind. 3) *Thorthurm* von 1581. An der inneren Seite eine gothische Balustrade von Stein. Aussen eine Renaissance-tafel mit dem Wappen von Oesterreich und Laufenburg. (*Alb. Burckhardt*.)

Leuggern. Abbildung der 1850 abgebrochenen Comthureikirche in *Merian's* »Topographia Helvetiae« etc. An einem Thor an der Nordseite des Hofes, wo sich vermuthlich die ehemalige Pfisterei des Commende befand, ein in Stein gehauenes Wappen mit der Inschrift: »Bernhard von Angeloch Sancti Johannis Ordensritter Commendatur zu Leuggern 1581« und noch einmal dasselbe Wappen mit der Jahreszahl 1580. (Mittheilung des Herrn Pfarrer *Pabst* in Leuggern.)

Leutwil. »Um's Jahr 1616 kam das Dorf Dürrenäsch zur Kirchhöre Leutwil, dessen Kirchenbau 1614 geschehen, da es vorhin nur eine Kapelle war, erbaut 1491 zum Andenken der Murtener Schlacht von Junker Hans von Hallwyl, der als Oberster führte die Vorhut gegen den Herzog von Burgund und uff 10000 Rittertag geschlagen und besiegt. Siehe den Schild im Chorkilch zu Leutwil« (Mittheilung vom Pfarramt Kulm). Die Kirche wird jetzt noch von alten Leuten »Hallwyler-Kapelle« genannt. Darin befindet sich eine *Glasscheibe*, auf welcher oben das Hallwyl'sche Wappen, darunter die Hälfte einer Inschrift: »Disr Hans v Hallwyl R. . . . Oberstr. furt die

Vorhutt vnd thett da den Herzog von Burgund vff d. 10 . . . vnd gesiget. Hat erbuwen das . . . anno 1491. Sin Husfrow . . . lyggt in der Kilchen zu Sengen. — ernüwet durch die von Hallwyl. (N. nach »Argovia«, Bd. VI, S. 260.)

Lunkhofen. *Pfarrkirche* St. Leodegar. In den ältesten Zeiten zu Murbach-Luzern gehörig, kam später an die Grafen von Habsburg und 1403 durch Schenkung an Muri. 1515 von Grund aus neugebaut. 1516 eingeweiht (Murus et Antemurale, geistliche Befreiungen, S. 74). 1685 der Chor erneuert. A. a. O. S. 75.

Mellingen. *Pfarrkirche.* Der alte Chor, welcher die Richtung von SW. nach NO. hatte, ein viereckiger Bau mit drei Spitzbogenfenstern und einem spätgothischen Chorbogen, befindet sich im Erdgeschoße des Thurmes. An der NW.-Wand ein gothisches *Tabernakel* von 1583. — Die neue Kirche 1635 geweiht. N. 1866.

Rathsstube (jetzt noch?) gothisch. (Skizze von Ludw. Vogel). *Thore* und *Ringmauern* 1531 auf Befehl der V Orte geschleift. *Frickler*, »Geschichte von Baden«, S. 126. Thor am oberen Ende der Stadt gegen Lenzburg. Ueber dem inneren Bogen das städtische Wappen, 1544 datirt, und von einem gothischen Flachbogen umrahmt. R.

Merischwand. Chor mit spätgothischem Netzgewölbe. Von den beiden Schlusssteinen enthält der eine die Luzerner Schilde (Wappen des Collators), von dem Reichswappen überragt, der andere das Bild des Kirchenpatrons St. Vitus. Zwischen beiden ein gemaltes Wappen: drei schwarze Löwen auf goldenem Feld. Nordwestlich am Schiffe, das ursprünglich auf jeder Seite nur drei Fenster hatte, eine Kapelle mit zwei gothischen Kreuzgewölben. Der hohe Thurm mit seinen kolossalen Mauern gilt beim Volke für einen »Heidenthurm«. N.

Mönthal. Die Kirche 1444 von Thomas v. Falkenstein verbrannt. (Mittheilung von Herrn Bezirkslehrer Stübli in Brugg.)

Muri. 1) Die *Pfarrkirche* St. Goar, nach Murus et Antemurale, p. 42, am 7. Juli 1028 geweiht und ehemals wahrscheinlich auf der Stelle der jetzigen Stiftskirche gelegen, wurde 1063 nach dem gegenwärtigen, südlich vom Kloster gelegenen Standorte verlegt, 1341 zu Folge einer Ablassbulle umgebaut, 1640 abgebrochen (Mittheilung von Herrn Pater *Martin Kiem* in Sarnen nach Pater Anselm Weissenbach, Eccl. p. 410 ff. Archiv Muri-Gries) und am 7. Oktober 1646 wieder eingeweiht (Murus et Antemurale, Thl. III, geistliche Befreiungen, p. 42). Der kahle Thurm hat im obersten Geschoße gekuppelte Rundbogenfenster. — 2) *Kloster.* Ueber die ursprüngliche romanische Anlage der Klosterkirche cf. »Anzeiger« 1872, S. 325 u. f. Wahrscheinlich auf der Stelle der alten Pfarrkirche erbaut und 1064 ad S. Martinum Episc. geweiht. Acta fundationis Monast. Murensis ed. P. *Fridolin Kopp* 1750, p. 18. Ein zierliches *romanisches Ornamentgesimse*, das 1813 in einer Wand eingemauert war, bei *Heideloff*, die Ornamentik des Mittelalters, Lfg. VIII, Taf. 2. c. 1300, 11. April, Klosterbrand (Murus et Antemurale, Elog. Abb. S. 47), über dessen Ausdehnung und Folgen keine Nachrichten überliefert sind. Beträchtliche Um- und Neubauten wurden zu Anfang des XVI. Jahrhunderts unter Abt Laurenz v. Heidegg (1508–1549) vorgenommen. Sie scheinen zum Theil durch die Ereignisse des Jahres 1531 (Verwüstung der Kirche und des Klosters durch die Berner, Murus et Antemurale I, 54; von *Liebenau* in den »Monatsrosen des schweizerischen Studentenvereins«, XV. Jahrgang. Luzern, Reber, 1871, S. 78) veranlasst worden zu sein. 1532 erfolgte die Reconciliation der Kirche, 1542 wieder eine solche der Kapelle im Kloster, sowie der Altäre in der Krypta und vor dem Chore (v. *Liebenau*, S. 79). Aus der Zeit des Abtes Laurenz sind erhalten 1) das *Chorgewölbe*, ein elegantes spätgothisches Sterngewölbe, dessen Schlussstein das Wappen des Stiftes und dasjenige des Abtes weist. Eine Stelle in den »Annales Monast. Murensis«, p. 492, des Pater *Anselm Weissenbach* (Msc. in Muri-Gries), deren Kenntniss wir einer gütigen Mittheilung des Herrn Pater *Martin Kiem* in Sarnen verdanken, berichtet über diese Unternehmung: Ad ann. 1528. Abbas Laurentius insignem suæ pietatis in Basilica cænobii posuit, nimirum *Odæum*, quod nostra stat adhuc ætate (1680–1693), quadratis lapidibus artificiose istructum forniceque subnixum magnis sumptibus ædificavit; 2) der an die Südseite der Kirche anstossende *Kreuzgang*, ein von Süden nach Norden gestrecktes Rechteck, mit sieben Fenstern an der östlichen Langseite und vier Fenstern nebst einer mittlern Thüre an dem südlichen und nördlichen Flügel. Ueber dem kleinen stichbogigen Eingange in der Mitte der Westseite die Wappen v. Heydegg und des Klosters, überragt von Inful, Krummstab und einer Bandrolle mit dem Datum 1534. Die dreitheiligen Fenster zeigen gedrückte Spitzbogen, die mit nüchternen unmittelbar aus den Pfosten herauswachsenden oder an denselben sich todt laufenden Fischblasenmasswerken gefüllt sind. Theilbögen fehlen. Von den Kreuzgewölben, welche die Gänge bedeckten, ist nur ein einziges in der nordöstlich an das Querschiff anstossenden Ecke erhalten geblieben, an Stelle der übrigen sind im vorigen Jahrhunderte Flachgewölbe mit barocken Stuccaturen getreten. Die breiten rundbogigen Quergurten mit Hohlkehlen und Wulsten gegliedert, setzen in der Höhe der Fensterbögen consolatig ab. Die Wangen der Gewölberippen sind mit einer doppelten Hohlkehle profilirt. Von Abt Laurenz heisst es in dem Elogia abbatum (Murus et Antemurale, p. 75): »Colitur hodieum inter sacram Ecclesiæ supellectilem effigies B. M. V. ex argento affabrè elaborata, quam Tiguri Laurentius

comparasse memoratur.« Aus der Zeit des Abtes Laurenz dürften die beiden spätgothischen *Reliefs* datiren, polychromirte Steinsculpturen in stichbogiger Umrahmung, die sich — das eine die Grablegung Christi darstellend — am östlichen Ende des Kuppelbaues befinden. Laurenz' Nachfolger, Christoph von Greuth 1549—64, errichtete den spätgothischen, nördlich neben der Westseite befindlichen *Thurm*: »Cuius hodieum insignia eminent in altissima turri, ab ipso erecta« (Elog., p. 77); aus dieser Zeit die meisten jetzt in der Bibliothek zu Aarau aufbewahrten *Glasgemälde*. 1 Stück von 1503, 1 von 1555, 12 von 1557, 8 1558; andere von 1559—69, 73, 80, 97, 1616—1625. Ferner wird von namhaften Verbesserungen und Baulichkeiten berichtet, die unter Jost Singeisen 1596—1644 erstellt wurden. (Elog, p. 86. *Leu*, Lexikon, Art. Muri, p. 476). Sein Wappen kommt mehrfach an den Klostergebäuden vor, und schmückt zwei silberne *Braccia* mit Reliquien der hl. Sigisbert und Placidus, tüchtige Renaissancearbeiten, welche in der hinter dem nördlichen Kreuzgangflügel gelegenen oberen Sakristei aufbewahrt werden. Die Baulichkeiten, wie sie Abt Jodocus hinterliess, sind abgebildet; 1) auf einem 1615 datirten Prospecte *Caspar Winterlin's* (cf. »Anzeiger« 1875 Nr. 2, S. 610) In der *Ziegler'schen* Prospecten-Sammlung (Aargau III, Nr. 3700) auf der Stadtbibliothek Zürich. Danach die Abbildung in Merian's »Topographia Helvetiae« 2) Auf einem kleinen Kupferstiche mit dem Bilde des hl. Leontius (dessen Reliquien 1647 von Rom nach Muri gelangten), bez. C. Galle. (Im Besitz des Herrn Dr. Th. v. Liebenau in Luzern.) Hier sind die Westthürme in gemeinsamer Flucht durch eine Zwischenmauer verbunden, die unten eine Thüre und darüber ein Fenster enthält. 3) Auf einem Denkblatte auf Abt Placidus Zurlauben von 1694, bez. J. Brandenburg del. Joh. Andr. Pfeffell sc. (im Besitz des Herrn F. E. v. Mülinen-v. Mutach in Bern, Fragment in der Ziegler'schen Sammlung), damals bestand bereits die eine den Thürmen vorgebaute Halle. 1650 und 1651 Erstellung der *Chorstühle* durch Simon Bachmann von Muri (siehe den Artikel von Th. Liebenau, pag. 38). Die durchgreifendsten Umbauten erfolgten seit Ende des XVII. Jahrhunderts unter Abt Placidus Zurlauben (1684—1723). Der Gefälligkeit des Herrn Pater *Martin Kiem* verdanken wir hierüber die Kenntniss der folgenden Stelle in den Annalen des Pater *Leodegar Meyer*, (Msc. Archiv Muri- Gries, p. 73) ad ann. 1695: »Abbas (Placidus) totus fuit in construenda Basilica nova, circaque finem mensis Februarii altaria exteriora ante introitum chori cum organis per odae (Singchor) dispositis destructa sunt; postea vero muri exceptis turribus utroque choro et capellis B. V. M. et S. Benedicti, solotenus subruti, ut 10. die Aprilis primum lapidem angularem Abbas posuerit ad capellam S. Leontii in parte Evangelii.« Die Einweihung fand den 5. Mai 1697 statt durch den apostolischen Nuntius in der Schweiz, Michael Angelus Conti, den spätern Papst Innocenz XIII. Ueber die Einzelheiten dieses Umbaues vgl. »Anzeiger« 1872, S. 325 u. f. In welchem Umfange Abt Placidus auch die sämtlichen Klostergebäulichkeiten zu erneuern gedachte, geht aus einem von Mat. Wickort in Einsiedeln gestochenen Prospecte in der Ziegler'schen Sammlung (Aargau III, Nr. 3708) hervor. Weitere Um- und Ausbauten erfolgten unter Zurlaubens Nachfolger Gerold Heim, † 1751: Die Ausstattung der Kirche mit barocken Zierden und der hinter dem Chor gelegenen *Abtskapelle*, ein Muster üppiger, goldstrotzender Roccoco-Decoration. Den damaligen Stand der Klosterbaulichkeiten — vor der Westfronte der Kirche die doppelte jetzt bestehende Vorhalle — zeigen die Tafeln 289 und 290 in der 32. Ausgabe von *D. Herrliberger's* »Topographie der Eidgenossenschaft«, Basel 1758. 1791 Beginn des neuen Klosterbaues durch Errichtung der grossartigen Ostfronte, die an Stelle dreier durch niedrige Zwischenflügel verbundener Gebäude trat. In dem im nördlichen Pavillon befindlichen Festsale rohe zopfige Deckenmalereien, die Speisung der Fünftausend darstellend, bez. Jo. An. Mesmer inv. et pinx. 1792. In der ehemaligen *Klosterbibliothek* erwähnt *Mone*, »Anzeiger« II, S. 249, zwei Folio-Handschriften des XIV. oder XV. Jahrhunderts mit alt- und neutestamentlichen Bildern und ein Msc. des XI. oder XII. Jahrhunderts mit Bildern von der Verkündigung bis zur Ausgiessung des hl. Geistes. *R.*

Oberburg. 1468 Die 22 Septembris data est peticio ad *capellam* in Oberburg sub. par. eccl. in Windisch. Erzbischöfliches Archiv, Freiburg im Br. *N.*

Obererndlisbach. 1563 fanden die Herren von Bern nöthig, eine eigene Kirche zu bauen. (*Müller*, Aargau II, 182.) Gothischer Chor mit Maasswerkfenstern. Ueber der gothischen Thür an der Süd-Seite: 1565. An der Westseite des Pfarrhauses das Berner Wappen mit dem Datum 1580. *N.*

Oberwettingen. An der Chormauer unter dem Dache die Jahreszahl 1504. *N.* 1866.

Rein. Ueber die Schalltöpfe in der alten 1863 abgebrochenen Kirche cf. »Anzeiger« 1869, Nr. 1, S. 31. Reste von Glasgemälden aus derselben stammend sollen im Pfarrhause aufbewahrt werden.

Reinach. An der *Pfarrkirche*: »Gott zu Lob und sim heiligen Wort Hand die Herrn von Bern an diesem Ort Die Chilche nūw us Ursach erbuwen, Dass sie welle Gott vertrauen, Und sich abwenden von päbstlicher G'walt, Da 1529 man zalt.« (»Taschenbuch der Historischen Gesellschaft des Cts. Aargau für das Jahr 1860«, p. 108.) *N.*

Rheinfelden. Die Beschreibung der dortigen Monumente von Dr. Alb. Burckhardt in Basel folgt im Nachtrag.

Rued. Pfarrkirche. Grabstein von 1360. *N.* »Massen bisheriger gemeiner Tradition und Sag lautet, dass dieses Kirchengebäude vor Zeiten das nächste bei Solothurn gewesen, eine merkliche Difformität habe in den Fenstern, auch ein von Alters beschädigtes, in der Mitte ob der Kirchen auf einer grossen Saul ruhendes, mit Schindeln, wie auch das übrige Gebäude, bedecktes Thürmlein gestanden; da wurde resolvirt, eine Reparatur vorzunehmen, neue Fensterlichter zu brechen, neue Fenster einzusetzen, die grosse Saul aus der Kirche zu thun, einen neuen Helm zu hinterst auf die Kirche zu setzen, alles mit Ziegeln zu bedecken.« Schrift im Thurmknopf d. d. 24. Mai 1682, mitgetheilt v. Hrn. Pfr. *Wetti* in K.-R. *Grabstein* unter der Kanzel **ANNO. DOM. M. CIO. CIO. CIO. LX.** (1360, vgl. »Geschichtsfreund« V, 131) **O. MARGARETHA. DE. RINA(C)H. VXOR. DNI. MARCH. D. RVDA. MILIT. IN. VIG. AS. B. M. V.** Zwei Wappen: 1) Ruder (v. Rued; 2) Löwe (v. Rinach).

Rupperswyl. Polygoner Chor mit spitzbogigen Maasswerfenstern. *N.*

Schneisingen. 1448, Juli 13. »Concordia propter combustionem ville tempore litis.« Erzb. Arch. Freib. i. Br. *N.* Die jetzige Kirche 1864 erbaut. *Nüscherer*, Gotteshäuser III. 597 u. f.

Schöffland. Chor mit einfachen spitzbogigen Maasswerfenstern. An der Thüre zum Thurm: 1506, dasselbe Datum an der grössten Glocke. *N.* 1868.

Seengen. 1596 Neubau des Thurmes. Zürich. Finanz-Protocolle T. 42, p. 139; T. 43, p. 188. *N.* Ein aus dem XV. Jahrhundert stammendes Bild (Wand-? Glasgemälde) in der »Pfarrkirchen zu Sengen im Bern Gebiete«, einen vor dem hl. Georg knieenden Johanniter vorstellend bei *Müller*, Ueberbleibsel von Alterthümern, II. Thl., Zürich 1773. Die Johanniter von Küssnacht waren Collatoren.

Sins. Pfarrkirche. Auszüge aus dem Jahrzeitbuche von Sins, mitgetheilt von dem sel. Chorherrn *Dr. A. Lütolf* (1874) zum 8. September: Dedicata est die 15 mensis Junii Anno 1493. Zum 8. Mai: Anni schwarz genempt Glasari hat gen der kilchen ein tüchli und ein gemalet tüchli vf den letter (geschrieben von einer Hand des XV. Jahrhunderts). Gothischer Tabernakel. Gothischer Kirchthurm mit 6' dicken Mauern. *N.* 1866.

Staufberg. Ueber die Kirche und die *Glasgemälde* cf. »Anzeiger« 1869, Nr. 4, S. 105 u. f. Letztere stammen nicht, wie a. a. O. und »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 612 u. f. vermuthungsweise ausgesprochen wurde, aus dem XIV., sondern sie müssen, wie aus einer durch Herrn Pfarrer *Hagenbuch* in Staufberg uns gütigst mitgetheilten Urkunde von 1419 im Königsfelder Documentenbuch, Pars II, p. 108 (Staatsarchiv Aarau) erhellt, erst nach dem 1419 stattgehabten Kirchenbrande erstellt worden sein: »Die Unterthanen gemeinlichen Rych und Crone dess Gottshuss zu Stauffen bekennen, . . . dass sie als ihr Gottshuss und Pfar zu Stauffen von dem Gewalt Gottes und von dem Wetter Jetz leider schädlichen verbrunnen und verwuest ist, dasselbe Gottshuss wider aber gern niw buwen und machen wollten, den Kohr mehrnen und wytheren, die Kilchen und Kilchthurn besseren, alles in Ziegel decken und die Gloggen wider machen als billichen und nothürffig were«. Dazu habe das Kloster Königsfelden (als Collator) ihnen 110 Gulden als Beisteuer gegeben. 1877 wurde an der Nordwand des Chores ein bisher vermauerter gothischer *Wandtabernakel* entdeckt, dessen gewölbte Nische, von einer zierlichen kielbogigen Umrahmung umschlossen, noch deutliche Spuren ursprünglicher Bemalung zeigt. Mittheilung des Herrn Pfarrer *Hagenbuch* in Staufberg. 1473 die novembris d. e. peticio ad eccl. paroch. in Stöffen sub dominio Lentzburg. (Erzbischöfliches Archiv in Freiburg im Breisgau.) *N.*

Suhr. Gothische Fenster und Chorbogen. Das Schiff bis 1845 mit einer Holzdielen bedeckt. Grösste Glocke von 1513. *N.*

Verkheim. Kirche 1520 erbaut. *J. J. Frikart*, Chronik von Zofingen, Bd. II, 1812, S. 105. Chor mit gothischem Gewölbe und Maasswerfenstern. Von den Schlusssteinen zeigt der eine das Berner Wappen, der andere das Agnus Dei. An der südlichen Thüre das Datum 1520. Gothischer Taufstein. Vier Glasgemälde, wovon das in der Mitte 1524. *N.* 1868.

Vislispach. 1456, Juli 28. Concordia propter lites, quia villa combusta est. (Erzbischöfliches Archiv in Freiburg im Breisgau.) *N.*

Waltenschwyl. Kapelle S. Nikolaus 1516 erbaut. Die gegenwärtige Pfarrkirche 1837 errichtet. Mittheilung des Herrn P. *Martin Kiem* in Sarnen aus der Pfarrlade Boswyl.

Wettingen. (Marisstella 1254.) Cistercienserkloster. Archiv dess hochloblichen Gottshauses Wettingen. Wettingen 1694. »Elogia Abbatum Maristellæ«. Wettingen 1728. *Leu*, »Lexicon« XIX. Theil. Zürich 1764, p. 383 u. f. *J. E. Kopp*, »Geschichte der eidgenössischen Bünde.« II. 1. Leipzig 1847, S. 449. *W. Lübke*, »Die Glasgemälde im Kreuzgang zum Kloster Wettingen« (Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, Bd. XIV, Heft 5), zum Theil wiederholt in dessen »Kunsthistorischen Studien«. Stuttgart 1869, 391. *Nüscherer*, »Die Gotteshäuser der Schweiz«, Heft III, Abtheilung 2. Zürich 1873. S. 620 u. f. *Rahn*, »Die mittelalterlichen Kirchen des Cistercienserordens in der Schweiz.« (Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Bd. XVIII, Heft 2, S. 21.) *Derselbe*, »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, passim. 1227,

14. Weinmonat, Gründung des Klosters durch den Freien und Ritter Heinrich von Rapperswil, gen. Wandelbere (cf. »Anzeiger für schweiz. Geschichte und Alterthumskunde« 1864, S. 43). Anno ab incarnatione Domini MCCXXVII idus octobris, indictionis prime, fundata est domus sancte Marie in W. sive Maristella. Kopp 447, nach dem Breviarium Wettingense (Wettinger Bibliothek, Q. III, 32 in der Kantonsbibliothek Aarau. Msc.). 1232 päpstlicher Erlass Gregors IX. zu Gunsten des noch unvollendeten Klosterbaues (*Alfred Frey* im »Anzeiger für Schweiz. Geschichte« 1879, Nro. 3, S. 153, vgl. auch »Elogia« S. 3, Nro. 9). 1256, 16.—19. März, Bischof Eberhard II. von Constanz weihet den Hochaltar im Mönchschor, den hl. Kreuzaltar in Laienchor, u. s. w., sowie die Krankenskapelle mit dem Marienaltar (Breviarium a. a. O. *Nüscher* 621. Kopp 449). 1259, 18. März, derselbe Bischof weihet einen Altar in der Kirche (*Nüscher* nach Breviarium S. 622). 1294, 24. Februar: der Bosoniensische Bischof und Constanzische Suffragan, Bruder Bonifacius, weihet *ecclesiam constructam in abbatia cum altari suo majori in honore B. V. crastino autem in capella ante portam . . . existente unum altare in honore Oswaldi et Christophori* (Archiv Wettingen S. 55). Eine Bestätigung des bei diesem Anlass verliehenen Ablasses durch Bischof Heinrich von Constanz, dd. 21. Mai 1294 (Archiv S. 61) enthält den Passus: *Ecclesiam monasterii sumptuosis edificiis renovatam*. 1440, 3. Februar (21. Januar): Der Constanzische Generalvikar Johannes weihet zwei Seitenaltäre in der *Kapelle vor dem Thor* und Tags darauf einen Altar in der Kirche et jam dicta die ipsum monasterium una cum altaribus suis, capellis, ambitu et cimiterio ad cautelam reconciliavimus (Archiv S. 58). 1499, 13. November, wird der eidgenössischen Tagsatzung das Begehren um Stiftung von Glasscheiben eingebracht, »da das Gotteshaus Wettingen ganz in Abgang gewesen, jetzt aber sich wieder erholt und *einen schönen Kreuzgang gebaut*« (Aeltere eidgenössische Abschiede III, p. 644. *Nüscher* 626). 1507, 11. April. Klosterbrand: *Ecclesia . . . usque ad arcum summi altaris et cappellarum ejus collateralium ex toto ac magna pars monasterii edacis ignis incendio . . . absumpta fuerunt*. (Weiheurkunde dd. 8. Mai 1517. Archiv S. 56) und die »Elogia« p. 21 berichten: *Nam flamma nihil reliquit intractum præter hospitium*. 1517, 29. April bis 8. Mai: Reconciliation der wiederhergestellten Baulichkeiten durch den apostolischen Legaten Ennius Philonardus (Archiv S. 56. *Nüscher* S. 624). Nach *Leu*, »Lexikon« 388, wäre die Kirche schon 1513 geweiht worden. 1594—1633 Neubauten und Verschönerungen unter Abt Petrus II. Schmid von Baar (»Elogia« S. 28, *Leu*, S. 391): Errichtung der Nebenthürme über den Querschiffflügeln, des Umganges hinter dem Chore mit Verlängerung der inneren Chorkapellen, der alten Sakristei über den nördlichen Chorkapellen, des Lettners, Ausbau des Nordflügels am vorderen Hofe mit zwei gewölbten Etagen: des Parlatorium zu ebener Erde und der Infirmerie im oberen Stockwerke. Ausschmückung der Querschiffflügel und des Kreuzganges mit Stuccaturen, dort die Relieffiguren von Stiftern und Donatoren, hier die Aebte vorstellend. 1601 Restauration des Refectoriums, wie aus der Inschrift der Kathedra erhellt, die jetzt in der am nördlichen Querflügel angebauten Dreifaltigkeits-Kapelle steht: »F. Petrus Schmid Maristellæ abbas hoc refectoryum reparavit anno 1601«. 1603 und 1604 Beschaffung der Chorstühle (»Anzeiger« 1879, Nr. 4, S. 959) und des in dem S. Querflügel befindlichen hölzernen Lesealtars. 1647 Brand, der aber nur die Bedachung des Klosters ergriff. *Leu*, 391. 1676—86. Unter Abt Nicolaus Göldlin Erneuerung der Marienkapelle: *Magnæ Reginae Cælitum cultus: cujus vetustum sacellum ara marmorea et arte plastica instauravi*. Elog. S. 35. 1689, 22. October: Weihe des dortigen Altars. Archiv 60. 1708. Ausstattung der Kirche und besonders des Langhauses mit Gipsarbeiten. *Leu*, 393. Seit 1753 weitere Verzopfung der Kirche unter Abt Petrus Kälin. A. a. O. 393.

Kleinere Nachrichten.

Basel. In der am 16. Januar stattgehabten Sitzung des Münsterbauvereins wurden die Kosten der Restauration auf circa Fr. 130,000 veranschlagt, welche zur Hälfte je durch den Staat und den Münsterbauverein binnen 8—10 Jahren aufgebracht werden sollen. Verhandlungen mit Sachverständigen sind im Gange. Die Uebereinkunft ist so gehalten, dass der Staat als Eigenthümer bei der Restauration das erste Wort hat, die Wünsche und Ansichten des Vereins dagegen stets zu berücksichtigen sein werden. Bei allfälligen Differenzen entscheidet, unter Beobachtung schützender Formen, der Regierungsrath. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 15.)

In Sachen der *Allerheiligenkapelle bei St. Theodor* in Basel (vgl. »Anzeiger« 1879, S. 898) hat der Grosse Rath am 23. Februar beschlossen, es sei einstweilen die für die Restauration der Kapelle budgetirte Summe von Fr. 10,000 zu streichen und der Bericht des Regierungsrathes über Beseitigung oder Belassung und eventuelle Wiederherstellung dieses Gebäudes zu gewärtigen. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 47.)

Bern. Am letzten Tage des Jahres 1879 wurde unter dem Zeitglockenthurm an der gleichen Stelle, wo Jahrhunderte lang Normal-Masse der Elle und des Klafters in Eisen ausgeführt zur Benutzung des Publikums festgeschmiedet waren, das neue Metermass angebracht. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 4.) — In der letzten Sitzung

des Historischen Vereins erstattete Herr *E. v. Fellenberg* einen einlässlichen und höchst interessanten Bericht über die Ausgrabungen und Funde in der *Enge* bei Bern. Schon Albrecht von Haller machte auf römische Alterthümer, die sich im Engewalde befanden, aufmerksam. In diesem Jahrhunderte stellten namentlich die HH. Dr. Jahn, Dr. Uhlmann (1854 – 56), v. Morlot und in den Jahren 1878 und 1879 Hr. Berthold Haller unter Zuziehung des obgenannten Hrn. v. Fellenberg einlässliche Nachforschungen in dieser einstigen gallo-römischen Niederlassung an, welche höchst interessante Resultate ergaben. Es finden sich hauptsächlich an zwei Stellen in der Enge gallo-römische Alterthümer: Auf dem Engemeistergute, wo man überdies auf die Ueberbleibsel der bereits im Jahre 1537 abgerissenen Kapelle des heil. Aegidius stiess, deren Grundmauern in die baulichen Ueberreste römischer Construction schief hineingebaut waren, und in der Mitte des Engewaldes selbst. Besonders werthvolle Funde wurden auf letzterem Puncte gemacht, wo circa 50 Meter von einander entfernt die Ruinen von drei Gebäuden aufgedeckt wurden. Eines derselben war unzweifelhaft eine römische Behausung, wofür die vorhandenen Röhrenziegel unter dem Fussboden sprechen, indem die Römer in den kälteren Zonen diese Art der Zimmerheizung (Hypokaustum) anwandten. Ausser einer Anzahl (190) römischer Münzen (worunter einige silberne) fand man allerlei kleine Utensilien in Bronze und Eisen, dann aber eine vorzüglich schöne Collection von Terracotten. Tiefer liegend fanden sich auch einige gallische Münzen, welche bekanntlich selten sind. Interessant ist es, dass auch die ältere Gewichtsmünze, das As, sich in einzelnen Exemplaren vorfand. Unter den wenigen gallischen finden sich 2 Sequaner, 2 Aeduer und ein Stück, welches noch nicht genauer bezeichnet werden konnte. Es fanden sich auch halbirte und geviertelte Münzen. Ferner wurde gefunden der Ueberrest eines Untersatzes oder Fusses zu einem Gefäss aus blauem Glase, worauf sich Reliefdarstellungen von Gladiatoren befinden. Das Gegenstück dieses Gefässes soll im Antiquarium zu Chambéry sich befinden. Endlich fand man auch eine wohl-erhaltene eiserne sog. römische Waage und ein Stück einer sehr sauber gearbeiteten Inschrift, die leider in dieser Gestalt keinerlei Anschluss gibt. Aus dem Umstande, dass nirgends auf Ziegeln sich der übliche Legionsstempel vorfindet, wurde der Schluss gezogen, dass man es hier vermuthlich nur mit den Beamtenwohnungen einer Militär-colonie und nicht mit einem von römischen Legionären errichteten aufgedeckten verschanzten Lager (*castra munita*) zu thun hat. Nach der Annahme des Hrn. Dr. Uhlmann wäre die ganze Engehalbinsel zur Römerzeit befestigt und mit dem gegenüberliegenden Ufer (Steinibach) resp. den dortigen Anlagen mittelst einer Brücke verbunden gewesen. Zu dieser Vermuthung veranlasste ihn eine Mulde, welche von den Wällen aus an das Aarufer früher als Weg gedient haben mag. Die ganze Colonie mochte um die Mitte des 3. Jahrhunderts nach Christus von den Allemannen zerstört worden sein, was sich mit ziemlicher Sicherheit aus dem Umstande schliessen lässt, dass die letzte Münze (von Decius 249 bis 251 n. Chr.) aus einer Zeit stammt, die genau mit dem Einfall der Allemannen, welche mitten durch die Schweiz zogen, zusammenfällt. In der gleichen Zeit fiel bekanntlich auch Aventicum. (»Allg. Schw.-Ztg.« 1880, Nr. 29.) — Die von der bernischen Direction der Entsumpfungen angeordneten und von Herrn *Edm. v. Fellenberg* geleiteten systematischen Ausgrabungen der verschiedenen Stationen aus dem Stein- und Bronze-Zeitalter, welche mehrere Jahre lang jeweilen bei günstigem Stande des Bielersees fortgesetzt wurden, haben ein so reiches Material geliefert, dass nach Befriedigung der wissenschaftlichen Interessen und Berücksichtigung der Arbeitskosten ein Ueberschuss von Fundobjecten verblieb, der jüngsthin an Herrn Messikomer in Wetzikon käuflich überlassen worden ist. Es sind diess jedoch nur Doubletten. Was zur vollständigen Repräsentirung der einzelnen Stationen erforderlich war, ist für die *Antiquarische Sammlung in Bern* erworben worden. Insbesondere hat sich auch hiebei Herr alt Grossrath *Fr. Bürki* in Bern durch Vereinigung der werthvollsten Stein- und Bronze-Artefacten besonders aus den Stationen von Schaffis, Lüscherz und Mörigen ein grosses Verdienst erworben. Die von ihm dem Antiquarium geschenkten Objecte gehören zu den ersten Zierden der Sammlung. Dem Entgegenkommen des Directors der Entsumpfungen, Herrn Regierungsrath Rohr, und dem Eifer Edm. von Fellenbergs sind die befriedigenden Resultate der Ausgrabungen in erster Linie zu verdanken. Auch fremde Sammlungen, englische, amerikanische, ja selbst neuseeländische sollen Erwerbungen von Doubletten gemacht haben. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 26.)

Freiburg. In der ersten diesjährigen Sitzung der Geschichtsforschenden Gesellschaft des Cantons Freiburg wurde von Herrn Staatsrath *Techtermann* die Photographie eines Bildnisses des Bruders Niklaus von der Flüe vorgewiesen, das sich von Alters her im Besitze der Familie Techtermann befindet. Das Portrait ist eine Arbeit des Freiburger Malers Hans Fries und trägt die Unterschrift: »Der waren Gestalt und Bildnuss des seligen Bruder zu Unterwalden gantz gerecht contrafect im Leben durch Joan Friess«. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 28.)

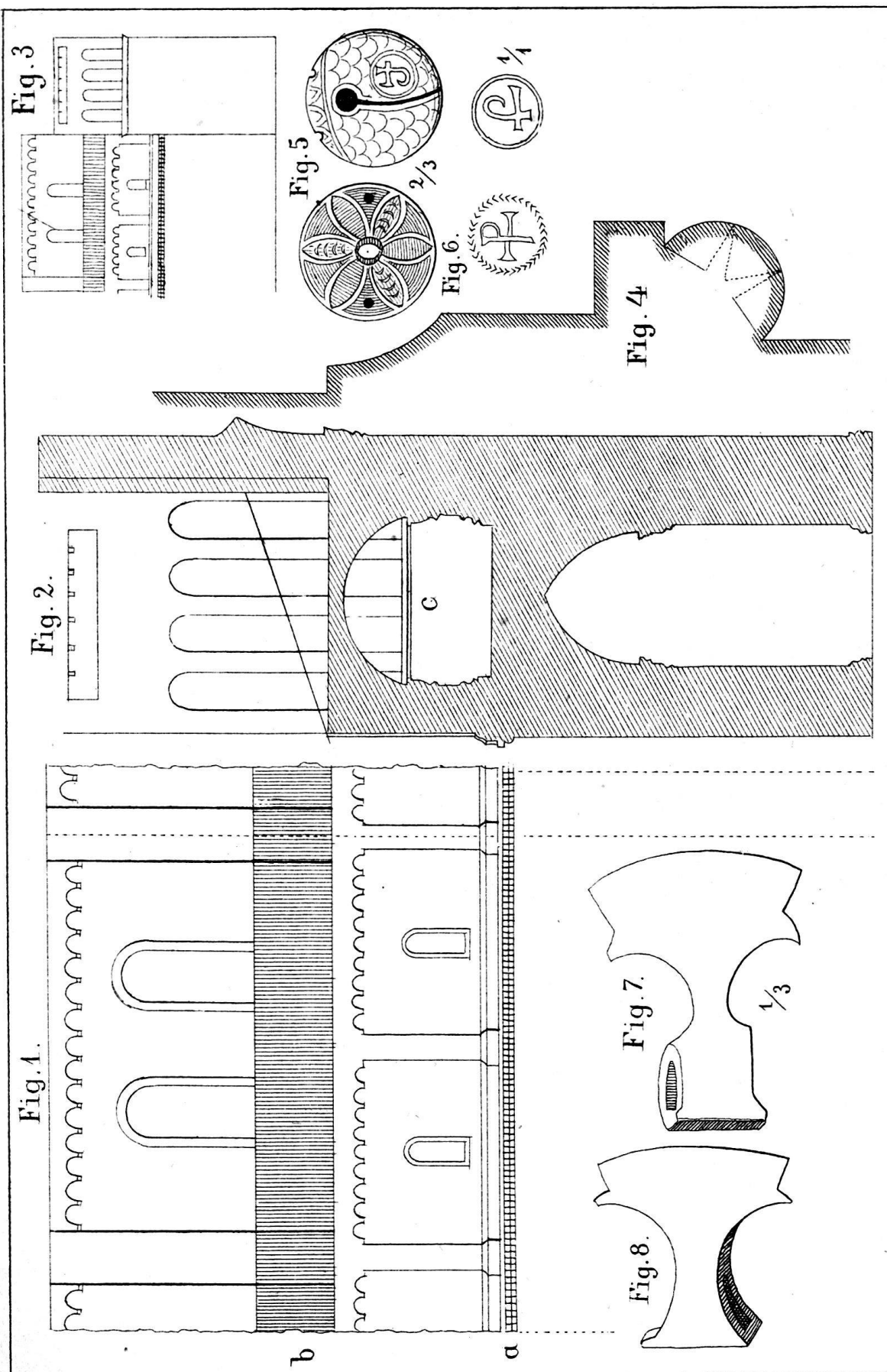
Solothurn. In *Grenchen* stiess man bei Fundamentarbeiten in der Nähe der Kirche auf römische Gräber, von denen einige nicht sehr tief und mit Steinen eingefasst waren. Schon früher förderten Nachgrabungen, die in jenem theilweise mit Häusern überbauten Rayon unternommen wurden, römische Alterthümer zu Tage. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 49.)

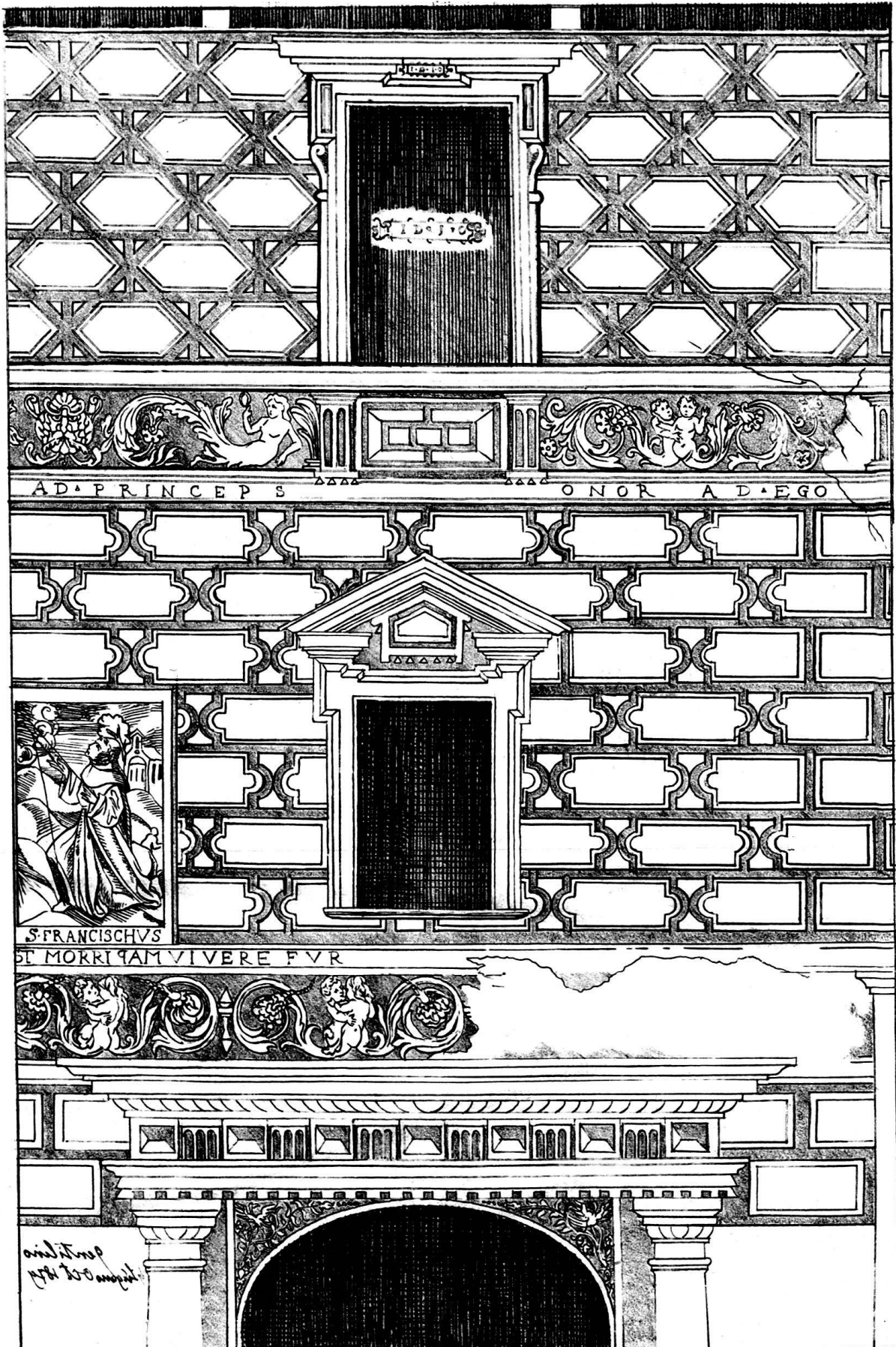
Waadt. Die Antiquitätensammlung zu Avenches hat in den letzten Tagen einen ganz unerwarteten Zuwachs erhalten. Als jüngst Abbé *Blanchet*, ein bedeutender Archäologe, in Rom war, besuchte er auch die Sammlungen des Fürsten Torlonia, wo er u. A. die antiken Statuen (?) des Vespasian und Titus mit besonderem Wohlgefallen betrachtete. Herr *Blanchet* verstand es bei diesem Anlass, den kunstliebenden Fürsten so sehr für Avenches, das alte Aventicum, welches den beiden Imperatoren so theuer war, zu interessiren, dass Letzterer sofort einen Gypsabguss einer jeden der beiden Statuen (?) anfertigen liess. Diese Kopien sind soeben wohl erhalten und portofrei in Avenches angekommen und bilden nun eine der vielen Zierden des dortigen Museums. (»N. Z. Z.« Nr. 52. 1880.)

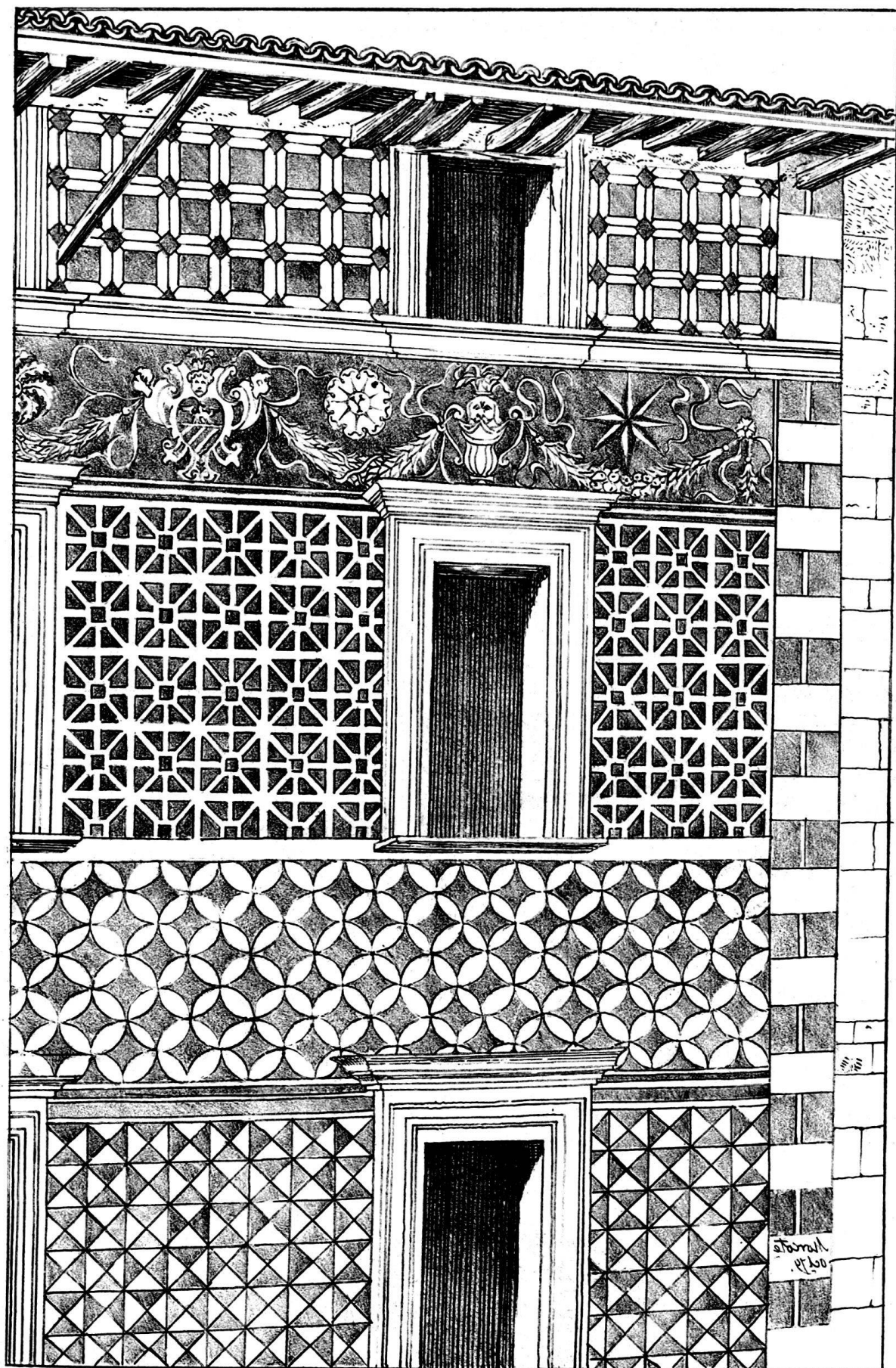
Wallis. Die Kirche *St-Germain de Savièse*, eines der wenigen Baudenkmale des Wallis aus der gothischen Epoche und zugleich von Interesse als Repräsentant des unter den Schweizer Bauten selten vertretenen Systems der Hallenkirchen, ist im letzten Jahre umgebaut und vergrössert worden. *Raphael Ritz* in Sitten hat zu Gunsten des Kirchenbaues eine in deutscher und französischer Sprache geschriebene Abhandlung veröffentlicht, die durch die dortigen Buchhandlungen zu beziehen ist. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 23.)

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend.

- Allgemeine Schweizer-Zeitung.* 1880, Nr. 1. Das Zimmer im Bärenfelder Hof in Basel und sein Besitzer Beilage zu Nr. 22, 26 und 30. Die Wallfahrtsberge von Oberitalien. Reiseeindrücke von C. M.
- Das alte Bern* nach Zeichnungen, Chroniken und eigenen Aufnahmen gesammelt und herausgegeben von *Ed. v. Rodt*, Architekt. Bern 1880. 24 Bl. Folio. Lichtdruck von Glinz in Bern.
- Anzeiger für Schweizerische Geschichte.* 1879, Nr. 5. *Th. v. Liebenau.* Zur Basler Chronik des Nikolaus Gerung, genannt Blauenstein. *M. Estermann.* Wer sind die Bildschneider der Chorstühle in Wettingen?
- Bibliographie und literar. Chronik der Schweiz.* X. Jahrgang 1880, Nr. 1. *Th. v. Liebenau.* Zur Geschichte der Buchdruckerei in Freiburg.
- Bollettino storico della Svizzera italiana.* 1879, Nr. 12. *Nüscheler.* Le iscrizioni delle campane nel cantone di Ticino.
- Christlicher Volksbote aus Basel.* 1879, Nr. 51 und 52. Wie man vor 400 Jahren unser Münster reparirt hat.
- Der Formenschatz.* Jahrgang 1880. *Jost Ammann.* Titelblätter zu der *Perspectiva* von W. Jamnitzer. Lfg. I, Taf. 6. II, 20. Hohenzoller'sches Wappen. III, 1. Zwei Wappen mit Mercur und Musica. IV, 46.
- Hans Holbein.* Bücherornamente. I, 4. Dame aus der Serie der Frauentrachtenbilder im Museum von Basel. II, 16. Kinderfriese, getuschte Federzeichnungen ebendas. III, 27. Entwürfe zu Schmucksachen im Skizzenbuch des British Museum. IV, 40. *Daniel Lindtmeyer.* Scheibenriss. II, 21. *Tobias Stimmer.* Scheibenriss mit dem Wappen des Standes Zug. I, 7. 8.
- Fricker, Barth.* Geschichte der Stadt und Bäder zu Baden. Aarau, H. R. Sauerländer, 1880.
- Gewerbeblatt, Schweizerisches.* 1880, Nr. 1. Schmiedeiserner Portalaufsatz aus dem XVII. Jahrh. im Kunstmuseum zu Bern, mit Tafel I. Nr. 2. Alter Schrank im Rathhaus zu Wyl, mit Taf. III.
- Liebhaverbibliothek* alter Illustrationen in Facsimile-Reproductionen. I. Bändchen. *Jost Ammanns* Frauen-Trachtenbuch. 1880. Verlag von Georg Hirth zu München und Leipzig.
- Merz, R.* Das Gotteshaus St. Peter und zwölf Boten zu Ammerswyl und die St. Marien-Kapelle zu Othmarsingen (Grafschaft Lenzburg). Eine heimatliche Studie. Aarau, Sauerländer.
- Mülinen, Eybert Friedr. v.* Beiträge zur Heimatkunde des Cantons Bern deutschen Theils. I. Heft. Oberland und Emmenthal. Bern, B. F. Haller.
- Neujahrsblätter* für 1880:
- des Kunstvereins in Schaffhausen. *J. H. Bäschlin.* Schaffhauser Glasmaler des XVI. und XVII. Jahrhunderts. Schaffhausen, Commission bei Carl Schoch.
 - der Stadtbibliothek in Winterthur. 217. Stück. *Dr. A. Hafner.* Die Handschriften der alten Chronisten von Winterthur. Winterthur, J. Westfeling.
 - der Stadtbibliothek in Zürich. *S. Vögelin.* Die Holzschneidekunst in Zürich im XVI. Jahrh. Zürich, Orell Füssli & Co.
 - zum Besten des Waisenhauses. Antistes *Dr. G. Finsler.* Zürich in der 2. Hälfte des XVIII. Jahrh. J. J. Ulrich.
 - der Künstlergesellschaft. *Carl Brun.* Bernardino Luini. J. J. Ulrich.
 - der Antiquarischen Gesellschaft. *Dr. J. Bächtold.* Das glückhafte Schiff von Zürich. In Commission von Orell Füssli & Co.
- Repertorium für Kunstwissenschaft.* Bd. III, Heft 2. *J. R. Rahn.* Die Wandgemälde in der Muttergotteskapelle und der Tottenkapelle zu Wyl im Ct. St. Gallen. S. 191 u. f.
- Ruines et monuments pittoresques de la Suisse.* Album de motifs artistiques dessinés par *Phantaz.* Paraissant en livraisons mensuelles in-4°. 8 grandes planches, soit 16 pages. Genève, A. Vérésoff et L. Babelay.
- F. Warnecke.* Musterblätter für Künstler und Kunstgewerbetreibende, insbesondere für Glasmaler, nach Original-Entwürfen von Hans Holbein, Manuel Deutsch, Daniel Lindtmair, Christoph Maurer u. A. Druck und Verlag von H. S. Hermann. Berlin 1880. 20 Bl. Fol. in Lichtdruck mit Text.







ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 3.

ZÜRICH.

Juli 1880.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. — Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direkt bei der Verlagsbuchhandlung von **J. Herzog** in **Zürich**.

Inhalt. 21. Les sépultures de Chamblandes, par Morel-Fatio. S. 45. — 22. Funde in Baden, von B. Fricker. S. 46. — 23. Antiquarische Miscellaneen, von Edm. von Fellenberg. S. 46. — 24. Eine Karolingische Evangelienhandschrift auf der Universitätsbibliothek in Basel, von Dr. Alb. Burckhardt. S. 49. — 25. Carreaux émaillés de Montagny, par Maurice Wirz. S. 50. — 26. Façadenmalerei in der Schweiz, von S. Vögelin (Fortsetzung). S. 50. — 27. Der Verfertiger der Standesscheiben im Rathhause zu Luzern, von Dr. Th. von Liebenau. S. 56. — 28. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler. I. Kanton Aargau (Fortsetzung), von Prof. J. R. Rahn. S. 57. — Miscellen. S. 63. — Kleinere Nachrichten. S. 65. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend. S. 67.

21.

Les sépultures de Chamblandes.

Un cultivateur de Chamblandes près de Pully a découvert, en creusant les fondations d'une maison, une série de tombes appartenant à une époque très-reculée, et dont il a bien voulu mettre le contenu à la disposition du Musée cantonal de Lausanne.

Ces sépultures placées à deux mètres de profondeur environ, sont formées de quatre dalles de pierres brutes pour les côtés; une cinquième sert de couvercle.

Cinq de ces tombes ont été fouillées, les quatre premières sans prendre soin de ce qu'elles pouvaient contenir, la cinquième explorée avec précaution a donné le squelette à peu près complet d'une vieille femme, et une nombreuse série de lamelles percées de trous aux deux extrémités. Ces lamelles sont des défenses de sangliers débitées dans leur longueur, et dont on a utilisé seulement pour cet usage la partie extérieure plus lisse que l'autre. Ces objets ont été trouvés à la hauteur des côtes du squelette. Chaque tombe en contenait uniformément une quarantaine. C'est la première fois que je rencontre ces ornements réunis en aussi grande quantité.

Un objet plus intéressant encore se trouvait dans la cinquième tombe. C'est une sorte d'amulette ou d'ornement percé de deux trous de suspension, et taillé dans un coquillage marin de forte épaisseur. Au premier moment j'ai cru que c'était un fragment du coquillage appelé »triton«, mais cette détermination a besoin d'être vérifiée. Le fait le plus digne d'attention c'est que les tombes découvertes à Chamblandes sont d'une médiocre longueur; un peu plus d'un mètre, de telle sorte que le corps a dû être placé dans la tombe dans une position accroupie.

De plus, dans la cinquième tombe le crâne avait la face tournée vers la terre. J'ai fait mettre à part les dalles de cette dernière sépulture qui sera recomposée et installée dans notre musée comme spécimen.

Les fouilles de Chamblandes sont momentanément interrompues, afin de ne pas gêner la construction de Monsieur Jules Barbey: dès qu'elles pourront être reprises, j'en ferai connaître les résultats.

Ce n'est pas la première fois que de semblables découvertes ont lieu en cet endroit. Les vieilles gens de la localité se souviennent d'en avoir déjà vu ouvrir jadis; ils avaient été frappés à cette époque de l'exiguité de ces sépultures.

Indépendamment des cinq tombes dont je viens de parler, il s'en trouvait une autre ou tout au moins un récipient de même nature, mais encore plus petit, carré, et de quarante centimètres de côté seulement à l'intérieur. Il ne s'y est trouvé que de la terre. Ce détail mérite d'être signalé, car *Fréd. Troyon* l'a déjà mentionné en parlant des fouilles de Pierra-Portay, localité voisine de Chamblandes. *) MOREL-FATIO.

*) *Troyon*, »Monuments de l'antiquité dans l'Europe barbare«, pag. 444.

22.

Funde in Baden.

Ende Februar und Anfangs März dieses Jahres stiess man zu *Ennetbaden* beim Fundamentgraben für ein neues Sommertheater vor dem Vontobel'schen Hause auf Ueberreste eines römischen Gebäudes. Die betreffende Stelle ist 80 Schritte oberhalb des »Café Brunner«, wo man im Frühjahr 1876 ebenfalls auf römische Antiquitäten gestossen ist (v. m. »Geschichte der Stadt und Bäder«, Pag. 5, Anmerkung). Die aufgedeckte Mauer läuft von Süden nach Norden, mit dem Flusse und der rechtsufrigen Thalstrasse genau parallel, ist 2½ Fuss dick und zirka 14 Schritte von der jetzigen Strasse entfernt. An ihrem südlichen Ende setzte rechtwinklig eine Seitenmauer ein; sie wurde nur auf 3 Fuss Länge abgedeckt. Vom südlichen Ende erstreckt sich die Mauer 15 Schritte nach Norden und geht dann in die Giebelmauer eines anderen Hauses hinein. Der ganze Platz, der 4 bis 5 Fuss abgegraben wurde, enthielt in einer Tiefe von 3 bis 4 Fuss eine *Unmasse* von römischen Ziegelstücken, Backsteinen, Fragmenten von Heizröhren, Hohlziegeln und glasierten Wasserröhren; Legionszeichen sind nicht entdeckt worden, vielleicht desswegen, weil nur selten grössere Bruchstücke zum Vorschein kamen. Auch wurden viele Kupfermünzen gefunden aus der Kaiserzeit; ich sah solche von Nero, Germanicus bis auf Diocletian.

Diese Entdeckung gibt einen neuen Beweis, dass Baden eine der bedeutendsten und umfangreichsten Niederlassungen der Römer in der Ostschweiz gewesen ist, — dass sich dieselbe nicht nur auf dem linken Ufer der Limmat ausgedehnt hat, sondern auch im Gemeindebann des jetzigen Dorfes Ennetbaden einen ziemlichen Raum eingenommen haben muss. Von der Fundstätte bis zu der wahrscheinlich schon von den Römern benützten grossen Therme von Ennetbaden hinunter sind gut 500 Schritte. B. FRICKER.

23.

Antiquarische Miscellaneen.

1. Ein neues Reihengrab bei Ritzenbach.

Seit einigen Jahren waren mir von der Kiesgrube bei Ritzenbach unweit Gümmenen (Kanton Bern), wo in früheren Jahren die zahlreichen Reihengräber abgedeckt worden waren (siehe »Antiquarischer Anzeiger« 1871, Nro. 4, Pag. 290), keine Funde mehr

zugekommen und es schien, als sei dieses Gräberfeld wahrscheinlich in einer Richtung hin, nämlich in der, nach welcher die Kiesgrube ausgedehnt wird, ausgebeutet und hore dort auf, als im März vorigen Jahres unser Antiquarium von Herrn Bezirksingenieur *C. von Steiger* zwei grosse Fibulæ von Bronze zugeschickt erhielt, welche ihm von dem die Grube besorgenden Wegmeister *Moosmann* zugestellt worden waren. Die Gegenstände waren von einer Notiz begleitet, wonach der Wegmeister auf einen Schädel gestossen sei, neben welchem in der Gegend beider Ohren die Fibulæ gelegen seien. Es sind dies die auf Taf. VII, Fig. 2 und 3 abgebildeten. Da der Wegmeister instruiert war, bei jedem neuen Funde sofort an den Bezirksingenieur Bericht zu erstatten und abzuwarten, bis Jemand komme, um das Grab zu untersuchen, so hatte er den Schädel in situ liegen lassen und wieder zugedeckt. Auf die freundliche Mittheilung des Herrn Bezirksingenieurs hin begab ich mich sogleich an Ort und Stelle, nachdem ich den Wegmeister auf einen bestimmten Tag in die Kiesgrube bestellt hatte. Wir hatten sehr bald den Schädel des Skeletts wieder blosgelegt, welches, wie die übrigen in Ritzenbach liegenden, zirka 1,10 m. tief in reinem Kiese, den Kopf nach Südosten gewendet, lag. Allerdings bemerkte ich, dass auf beiden Seiten des Schädels sich Spuren von Grünsparn von den dort gelegenen Fibeln, welche ihrer Lage nach der Wegmeister für Ohrengelänge gehalten hatte, zeigten. Vom Schädel aus deckten wir nun vorsichtig mit dem Taschenmesser die bis auf einen Zoll vom Skelett abgehobene Erde ab. In der Brustgegend lagen zwei den obigen ähnliche Fibeln und etwas weiter unten zwei ebensolche. An der einen sitzt unter dem Stift der Fibel ein Klümpchen Eisenrost, welches deutliche Eindrücke der Fasern eines groben Wollstoffes zeigt. Da die Rippen, sowie alle kleineren Gelenke nicht mehr vorhanden waren, war es nicht möglich, die Lage der Fibeln ganz genau zu bezeichnen. Die Arme, die ausgestreckt neben dem Körper lagen, waren noch ziemlich wohl erhalten, auch einige Fingerknöchelchen. An einer Hand fanden sich noch, um den Fingerknochen liegend, die beiden Ringe Nro. 7 von Bronze und Nro. 8 von unreinem, schwarz angelaufenem Silber. An der andern Hand an einem Fingerknöchelchen der bronzene Ring Nro. 9. Das Skelett, sowie auch die Beigaben beweisen, dass es ein weibliches war und, nach der Erhaltung der Zähne zu urtheilen, einer ältern Person angehörte. Der Schädel war sehr dünn, die Nähte vollständig verwachsen und so zerbrechlich, dass er trotz der grössten Sorgfalt beim Herausheben in mehrere Stücke auseinander fiel. Die Lage zweier Fibeln neben dem Schädel in der Gegend der Ohren lässt sich dadurch erklären, dass man annimmt, der Kopf der Leiche sei in ein Tuch gehüllt gewesen, welches beidseitig neben dem Kopfe über einander gefaltet und durch Fibeln zusammengehalten war. Da schon früher in Ritzenbach weibliche Skelette mit Beigaben gefunden wurden (so gläserne Armringe), so haben wir hier einen neuen Beweis für ein dort existirendes, weit ausgedehntes Feld von typischen (helvetischen) Reihengräbern.

2. Antiquitäten aus dem Wallis.

a) Während eines längeren Aufenthaltes letzten Herbst im Oberwallis, in Raron und Umgegend, vernahm ich, es sei beim Urbarmachen eines unkultivirten Terrains in der Nähe von Salgesch (franz. Salquenen) ein Grab mit Beigaben entdeckt worden. Ich verfügte mich zum betreffenden Landeigenthümer und vernahm Folgendes: Auf dem Kapellenhügel

bei Salgesch hatte der Betreffende auf der Höhe des Hügels ein Stück Land, auf welchem bis anhin bloß wildes Gebüsch wuchs, vier Fuss tief gekehrt, behufs Anlage einer Rebe. Hierbei stiess er in $3\frac{1}{2}$ Fuss Tiefe auf ein wohlerhaltenes Skelett mit länglichem Schädel, welches an beiden Unterarmen schwere, massive, bronzene Armspangen trug. Der Schädel wurde aus Unkenntniss wieder in den nächsten Minirgraben geworfen, die Armspangen leider um ein Spottgeld einem Metallhausirer ungefähr um den Kupferwerth verkauft. Ferner wies mir der Landeigenthümer die leider abgebrochene obere Partie einer thönernen Statuette vor, welche er auf dem gleichen Plateau des Hügels, nicht weit von obenerwähntem Grabe, in zirka vier Fuss Tiefe gefunden hatte. Er hielt diesen Kopf für den eines Muttergottesbildes, woran ihn die vollständige Nacktheit der Figur jedoch wenig genirte. Daneben, versicherte er mir, seien eine Menge grün angelaufener Kupfer- und einige Silbermünzen gelegen, welche er einem Liebhaber verkauft habe. Dieser Torso ist aus gelblichem, fettig anzufühlendem, schwach gebranntem Thon verfertigt, die Oberfläche geglättet und unter den Brüsten ist die Figur abgebrochen. Der Bruch ist alt, so dass kaum zu erwarten ist, dass das Gegenstück gefunden werden könnte. Welche Göttin diese Figur darstellen sollte, ist schwer zu ermitteln; die rechte Hand hält eine lange Flechte des üppigen Haares, welches, hinter dem Kopfe geknotet, in zwei weiteren Flechten auf den Rücken herab hängt. Der linke Arm schliesst sich an den Leib an, der Unterarm scheint über dem Körper etwas vorzustehen ¹⁾. Ich acquirirte diese hübsche Statuette und liess mit Erlaubniss des Eigenthümers in der Nähe der Fundstelle einen weiteren Graben ziehen. In der Tiefe von $3\frac{1}{2}$ bis 4 Fuss wurde die Erde dunkler und zuletzt stiessen wir auf eine 3 bis 4 Zoll mächtige kohlige Schicht, worin einzelne Scherben grober römischer Terracotta und im Ganzen 13 römische Münzen zum Vorschein kamen, worunter besonders eine prächtig patinirte, vorzüglich erhaltene Julia Mammæa und ein Trajan in Grosserz, ein schöner Magnentius und ein Hadrian in Mittelerz, ein Claudius Gothicus und mehrere kleine Constantius und Constantine in Kleinerz ²⁾. Weder Mauerwerk, noch Kalk oder Ziegel fanden sich vor, so dass kein Gebäude dort gestanden ist und man vielleicht eher an eine Opferstätte glauben könnte.

b) Im vorigen Herbst wurden auf dem hochgelegenen Plateau von Erschmatt beim Miniren der Reben ebenfalls mehrere Gräber entdeckt. Die Schädel, sowie übrigen Skeletttheile waren in dem trockenen Kalkschutt, der dort den Boden bildet, vorzüglich erhalten. Die Schädel sind ebenfalls Langschädel, wie diejenigen der Gräber auf dem Heidnischbühl bei Raron. Eines der Skelette trug die ziemlich rohen, massiven Armspangen (Fig. 5 und 6) am Unterarm noch festsitzend. Eine andere massive, einzelne Armspange, mit Linear- und Punktverzierungen und wulstförmigen Verstärkungen am offenen Ende, erhielt ich aus der Umgegend von Goppistein im Lötschenthal (Fig. 4).

EDM. VON FELLEBERG.

¹⁾ Aehnliche Statuetten werden angeführt in dem Werk: »Collection de Figurines en Argile, œuvres premières de l'art gaulois,« etc., par Edmond Tudot. Paris, 1860.

²⁾ Julia Mammæa siehe *Haller*, Pag. 253, Nro. 13; Magnentius s. Pag. 386, Nro. 9; Hadrian s. Pag. 139, Nro. 135; Claudius Gothicus s. Pag. 323, Nro. 44; Trajan s. Pag. 123, Nro. 92; Constantinus Magnus s. Pag. 374, Nro. 71, und ein Constantinus mit dem Avers *Urbs Roma* und dem Revers einer säugenden Wölfin, worunter *Isis*; nicht im *Haller*. Andere konnte ich nicht bestimmen.

Eine Karolingische Evangelienhandschrift auf der Universitätsbibliothek zu Basel.

Vor einigen Wochen wurde auf der Universitätsbibliothek ein Codex an's Licht gezogen, welcher wohl bisher noch nie zu Ehren gekommen ist, dessen Inhalt es aber in hohem Grade verdient, dass Kunstforscher und Freunde alter Manuscripte auf denselben aufmerksam gemacht werden. Der mit der Bibliotheksnummer B II 11 bezeichnete Quartband enthält auf 364 Pergamentseiten den Vulgatatext der vier Evangelien, welchem sich eine Zusammenstellung der Pericopen für das christliche Kirchenjahr anschliesst. Vor der Reformation befand sich das Manuscript in der Bibliothek der Basler Karthause und ist mit der Signatur F. 131 im alten Catalog des XV. Jahrhunderts als »Textus evangeliorum antiqua litera conscriptus« eingetragen. Laut einer auf dem ersten Blatte angebrachten Notiz war der Codex ein Geschenk, das der Dekan von Rheinfelden, Namens Antonius, im Jahre 1439 dem Kloster machte. Weitere Schicksale konnten nicht erforscht werden, sondern es muss nun der Inhalt der Handschrift selbst sprechen.

Die Schrift ist eine sehr saubere und regelmässige Minuskel des IX. Jahrhunderts, nur die erste Seite eines jeden Evangeliums ist in Uncialschrift gegeben, während einige Titel, besonders die in Gold und Silber auf Purpurstreifen aufgetragenen Hauptüberschriften, eine grosse Capitalschrift aufweisen. Die Miniaturmalerei kömmt in vier Initialen L. J. Q. J., sowie in sieben je eine Seite ausfüllenden Bogenstellungen, welche eine Art Concordanz umschliessen, zu ihrem Rechte.

Die Initialen kennzeichnen sich durch ihr vielfach verschlungenes Riemenwerk, welches die einzelnen Glieder derselben zusammenhält. Nur sehr sparsam sind figürliche Motive, etwa Thierköpfe oder Pflanzenornament, angewandt. Am Elegantesten gestaltet sich das grosse J zu Beginn des Evangeliums Johannis, wo aus dem Rachen einer Bestie eine schwungvolle Blattranke hervorwächst. Die Farben sind Gold, Silber, Purpur, roth und grün. Ein deutliches Zeugniß des sinkenden Verständnisses für die antike Kunst legen die oben erwähnten Bogenstellungen zu Anfang des Codex ab. Auf hoher, aus drei Platten, einer Hohlkehle und zwei Wulsten gebildeter Basis erheben sich in bunter Farbenpracht die theilweise mit silbernem Rankenwerk umwundenen Säulenschäfte, sie werden bekrönt durch ein korinthisches Kapitäl, dessen Akanthusblätter an den Ecken rund umgebogen sind, auch Anklänge an Composita und jonische Kapitäle finden sich vor. Die Archivolten werden durch eine Ornamentik belebt, welche an den Eierstab erinnert; eine Blattverzierung, in welcher man unwillkürlich das Vorbild der gothischen Krabbe zu erblicken glaubt, krönt den obern Rand derselben; auf dem Scheitelpunkt des Bogens erhebt sich ein Zierglied, das dem antiken Akroterion sehr nahe kommt. Die Zwickel links und rechts neben den Wölbungen sind mit je einem Vogel ausgefüllt. Mit Ausnahme des Silbers haben sich die Farben, welche den bunten Marmor wiedergeben sollen, sehr gut erhalten.

Das Ganze ist kein Werk ersten Ranges, allein wir erkennen darin ein Denkmal derjenigen Kunstthätigkeit, welche in den Zeiten der stets zunehmenden Barbarei die antike Tradition mit so grosser Liebe und Hingebung in das christliche Mittelalter hinübergerettet hat.

Dr. ALB. BURCKHARDT.

Carreaux émaillés de Montagny.

Je viens en courant vous donner les quelques renseignements demandés au sujet des carreaux émaillés de Montagny (Pl. VII, fig. 10—13):

Château de Montagny sur Lutry, canton de Vaud, ancien château fort relevant de l'Abbaye de Savigny en Lionnais, de l'ordre des Bénédictins. Propriétaire actuel Monsieur Ch. Blanchet. — Quelques-uns de ces carreaux étaient enfouis dans la maçonnerie de la tour d'angle orientale et servaient là comme simples matériaux de construction. (Cette tour ronde fut en partie détruite lors d'un incendie et ce qui en reste est la seule partie ancienne du château; comme architecture elle ne présente absolument rien de remarquable.) D'autres fragments furent trouvés par les vigneron dans les vignes qui entourent le bâtiment. Ils n'existent nulle part comme dallage sur le sol ou comme revêtement de parois.

Les carreaux sont carrés et ont 0^m,15 de côté sur une épaisseur de 0^m,025; ils présentent tous la même particularité c'est un léger biseau sur leur champ (fig. a). Ils sont en terre rouge; les dessins gravés en creux sont remplis d'une matière blanche qui dans plusieurs exemplaires est restée parfaitement intacte; le tout est recouvert d'un émail brillant qui se reconnaît très facilement surtout sur les côtés où il s'est étendu par la cuisson.

Une vingtaine de fragments ont été mis au jour jusqu'à présent, mais malgré ce petit nombre, il nous a été possible de reconstituer avec certitude un assez grand nombre de dessins. Comme les croquis l'indiquent, certaines de ces pièces devaient être posées en losange, nous avons trouvé une autre preuve de ce fait. C'est la présence de plusieurs petits morceaux triangulaires (fig. b) destinés à remplir les côtés du carré. Ces morceaux ont leurs arêtes parfaitement nettes et ne peuvent en aucun cas être considérés comme des fragments brisés.

MAURICE WIRZ.

Façadenmalerei in der Schweiz.

Von S. Vögelin.

Fortsetzung (s. »Anzeiger« 1880, Nr. 2, S. 33 u. ff.)

Basel.

Diesseits der Alpen finden wir die ältesten Nachrichten über Façadenmalereien in Basel. Zugleich ist dies die Stadt, wo diese Kunstübung ihre höchste Ausbildung erreichte.

Dr. *Fechter* giebt im Basler Taschenbuch auf 1856, pag. 170 u. ff. eine Anzahl urkundliche Notizen über Künstler, die zu Basel gearbeitet, und unter diesen Nachrichten beziehen sich folgende auf Ausschmückung öffentlicher Gebäude mit Malereien:

1408. Meister Niklaus von Tübingen macht ein Gemälde *am neuen Thurm zu Spalen*.

1428. Meister Niklaus Lawlin macht ein Gemälde *am innern Spalenthor*.

1429. Derselbe malt ein Bild U. L. Frauen »da man einen Rat setzet«, also wohl am *Rathhaus*.

1430. Derselbe malt ein Kruzifix und vier Bilder *an dem Herthor* (d. i. Steinenthor).
 1441. Derselbe macht ein Gemälde im Innern *des neuen Kornhauses*.
 1442. Konrad Steinacher *malt das Kornhaus* um 50 Pfund.
 1450. Meister Gilgenberg *malt den Thurm zu St. Alban* und erhält dafür 6 Pfund 2 Schilling.
 1466. Hans Balduff malt das (innere) *Spalenthor* und erhält dafür 41 Pfund 8 Schilling.
 1491. Derselbe malt *den Eselthurm*.

Und zum Jahr 1440 wird uns gemeldet, dass der Einzug des Prokopius, des Abgeordneten der Hussiten an das Konzil zu Basel (am Dreikönigstag des Jahres 1433) am Rheinthore abgemalt worden sei (»Kunst und Künstler in Basel«, 1841, p. 15).

Gewiss wird man mit Rahn, der diese Nachrichten erwähnt (»Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, p. 647), annehmen müssen, dass die meisten dieser Arbeiten, dem ganzen Kunstbetrieb jener Zeit entsprechend, kaum mehr als handwerkliche Schildereien gewesen seien. Doch wäre die wenn auch nur theilweise Erhaltung derselben, wenigstens für unsere Kenntniss der technischen und dekorativen Behandlung solcher Wandmalereien erwünscht; und das letztgenannte Bild hatte, wenn keinen andern, so doch einen bedeutenden historischen Werth.

Von weitem Werken der Façadenmalerei haben wir keine Kunde mehr bis an's Ende des zweiten und den Beginn des dritten Dezzenniums des sechzehnten Jahrhunderts.

Damals entfaltete **Hans Holbein** seine reiche Thätigkeit in Basel, und dass dabei die Façadenmalerei eine hervorragende Stelle einnahmen, das liegt zunächst schon in der Legende, welche allerlei Schwänke von dem durstigen Maler zu berichten weiss, der dem Aufenthalt auf dem Gerüst im Sonnenbrand denjenigen in der kühlen Weinstube vorzog und, um seinen Auftraggeber zu täuschen, zu allerlei Listen Zuflucht nahm. Mag es sich mit der Richtigkeit dieser Anekdoten verhalten, wie es will, so beweisen sie jedenfalls, dass in Basel die Erinnerung an solche Arbeiten Holbeins Jahrhunderte lang lebendig blieb. Aber auch ein amtliches Zeugniß haben wir dafür: In dem Bestallungsbrief vom 16. Oktober 1538, durch welchen der Rath Holbein, um ihn an Basel zu fesseln, die Stelle eines besoldeten Stadtmalers überträgt, wird dem Künstler zugleich ein jährlicher Urlaub anboten, und dieser damit motivirt: »Da wir wohl ermessen können, dass Holbein mit seiner Kunst und Arbeit, *so weit mehr werth, als dass sie an alte Mauern und Häuser vergeudet werden solle*, bei uns allein nicht auf's Beste zu seinem Vorthail kommen mag.« (Woltmann, »Holbein und seine Zeit«. II. Auflage. Bd. I, p. 458. Nach Dr. His-Heusler's Mittheilungen in den Basler Beiträgen, Bd. VIII, und in Zahn's »Jahrbüchern für Kunstwissenschaft«. III, p. 132.)

Was ist nun von dieser ausgedehnten Thätigkeit Holbeins auf uns gekommen? Von den ausgeführten Werken selbst gar Nichts, von den Entwürfen zu denselben nur sehr Weniges.

Voran stehen die Zeichnungen, die sich auf das **Haus zum Tanz** beziehen. Ein grosses Blatt im Basler Museum (Band U, II, Nro. 6) giebt die Durchzeichnung des Originalentwurfes. Eine Zeichnung, welche vor einigen Jahren im Berliner Museum aufgefunden wurde, enthält den mit der Basler Zeichnung genau übereinstimmenden

Aufriss des rechten Drittheils der Façade, völlig ausgeführt und mit leichten Farbentönen (Phototypie nach einer Kopie von Gnauth im »Kunsthandwerk«. Stuttgart, Spemann 1875, Bd. II, Heft 12. Woltmann, Nro. 118). Eine Originalskizze im Basler Museum (Woltmann, Nro. 94; Nachbildung bei Lübke, »Deutsche Renaissance«, p. 199, und bei Woltmann, p. 151) zeigt die obere Hälfte der rechten Seite mit wesentlichen Abänderungen im Architektonischen. Unzweifelhaft ist diese Skizze, auf der ein breites Fenster, das auf der grossen Zeichnung vorzutreten scheint, als Schlusspunkt einer Säulen- und Gewölbeperspektive in die Tiefe gerückt ist, jener Zeichnung überlegen. Aber sie zeigt uns trotzdem nicht die Ausführung, sondern einen fallengelassenen frühern Entwurf. — Dazu kommen dann noch eine Kopie des Stallknechtes im Erdgeschoss links und zwei Zeichnungen des Bauerntanzes. Die eine, eine schöne, in Farben ausgeführte Aquarelle, von Hieronymus Hess zu Anfang dieses Jahrhunderts gefertigt, ist offenbar, wie die äusserst charakteristischen und lebensvollen, ächt Holbeinischen Gestalten zeigen, und wie die auf der Basler Durchzeichnung der Façade nicht angegebenen Farben der Figuren und der *Kapitelle der Säulen* unter dem Tanzboden beweisen, eine *Skizze nach der Façade selbst*. Dieselbe kam mit der Birrmannischen Sammlung in's Basler Museum (Photographie Braun, 148). Die andere Abbildung des Bauerntanzes giebt uns ein äusserst geringer und offenbar ganz unzuverlässiger, ja unrichtiger Kupferstich des Ingenieur Johannes Müller in dessen »Schweizerischen Alterthümern«, 1777, Heft VIII, Tafel 5. Diese von dem Bauerntanz auf der Basler und der Berliner Skizze völlig abweichende Darstellung giebt sich selbst als Ueberbleibsel der Façadenmalerei ¹⁾, erscheint aber bei genauerer Prüfung als eine varierende Skizze Holbeins selbst, dessen Talent der Charakteristik selbst in dieser mehr als geringen Reproduktion noch durchleuchtet. Der Müller'sche Stich enthält neun Figuren, von denen fünf in der Ausführung fehlen. Offenbar rückte Holbein den ursprünglich weiter angelegten Bauerntanz auf der Mauer näher zusammen, wobei dann jene Figuren wegfielen. Der rechte Theil der Façade hat also in seiner *obern* und in seiner *untern* Hälfte während der Ausarbeitung Aenderungen erfahren.

Im Auftrag des Vorstandes der Basler Kunstsammlung hat E. H. Berlepsch 1878 nach der Basler Durchzeichnung, dem Berliner Blatt und der Aquarelle von H. Hess eine ausgeführte Zeichnung der Façade mit Andeutung der Farbentöne gefertigt (Photographie von Höffinger). Dabei hatte er sich streng an die Vorlagen zu halten, auch wo die Basler Durchzeichnung offenbar missverstandene und unmögliche Formen zeigte, wie z. B. bei den das Hauptportal flankirenden, aus der Façade nach der Strasse zu vorspringenden Gebälkstücken, deren Auflager unverständlich bleibt. Nur wo die Basler

¹⁾ »Ueberbleibsel des Holbeinischen Fresko-Gemäldes zu Basel. Auf der Bibliothek zu Basel ist in dem Bande der Holbeinischen Zeichnungen ein flüchtiger Entwurf der Malereien, worin die ehemalige Gast-Herberge, an welcher dieses Gemäld zu sehen, aussenher von oben bis unten von der Hand dieses grossen Künstlers ausgezieret gewesen; auch in den innern Theilen dieses Hauses sind Spuren von seiner Kunst anzutreffen, welches auf die begründete Muthmassung führet, Holbein habe diesen Ort vorzüglich mit seiner Gegenwart beehret, denn er führte (wie es gemeinlich die grössten Künstler zu machen pflegen) ein unordentliches und schwelgerisches Leben. — — — Vor einigen Jahren solle sich ein Engelländer (wer weiss aber nicht, dass diese Nation in ihren Begierden heftig und ausschweifend genug ist?) in die Schönheit der dato noch ziemlich wohl erhaltenen Figur des Tänzers, und besonders in seinen sehr natürlich gemahlten Stroh-Hut so sehr verliebt haben, dass er dem Eigenthümer ein ansehnliches Stück Gelds angebotten, wenn er ihm erlauben würde, diese Figur herauszuschneiden, welches aber nicht verwilliget worden. Nun ist zu besorgen, dass dieses schöne Gemälde wegen nöthiger Ausbesserung des Hauses bald vollends dürfte ausgelöscht werden.«

Durchzeichnung ihn im Stiche liess, war B. auf eigene Ergänzung angewiesen.¹⁾ So namentlich bei dem Ritter Curtius, der sich eben von der Höhe des dritten Stockwerks auf die Strasse stürzt. Die Figur fehlt in der Vorlage, das Motiv ist aber durch den unten stehenden, sich duckenden Knappen unzweifelhaft festgestellt. Von Werth wäre es hier, die von Woltmann in der I. Auflage seines Werkes (Bd. II, p. 467) erwähnte, im Besitz des seither verstorbenen Herrn Ambroise Firmin-Didot befindliche kolorirte Kopie nach dem Curtius vom »Hause zum Tanz« zu vergleichen. Sie ist bezeichnet: »HANS HOLBAIN in Frontispicio domus 1590.«

Ueberblicken wir diese Façade, so imponirt die Pracht und der Reichthum der architektonischen Motive, sowie die ausserordentliche Geschicklichkeit, mit der die gegebenen räumlichen Verhältnisse, die Fensteröffnungen, die Thüre und die Spitzbogen des Erdgeschosses der Renaissance-Fantasie-Architektur angepasst und einverleibt sind. Dass aber das Ganze dieser Architektur mit dem Wechsel von vortretenden Pilastern und Säulen, mit der äusserst kunstreichen, aber (wenigstens auf dem vorliegenden Material) nicht klar durchgeführten Perspektive (vrgl. namentlich den den Tanzboden tragenden Pfeiler des Erdgeschosses), endlich mit den massenhaft angewandten Dekorationsmotiven, die alle Flächen decken, einen ruhigen, einheitlichen Eindruck gemacht habe, können wir nicht annehmen. Noch stärker ist für unser modernes Gefühl der Kontrast zwischen den zur Architektur gehörigen mythologischen, allegorischen und historischen Gestalten einerseits und zwischen den übrigen Menschen- und Thierfiguren, die als Bewohner des Hauses zu gelten haben, anderseits. Allerdings sind auch die mythologischen Gestalten nicht plastisch, sondern malerisch, zum Theil offenbar komisch gehalten, aber das unmittelbare Nebeneinander eines ganz nackten Merkur, einer bis zur Hüfte dekolletirten Venus und der im Tanz herumrasenden Bauern und Bauernweiber muthet uns doch höchst seltsam an. Dazu kommt endlich, dass dieser Bauern- und Bauernweiber-Tanz mit einer realistischen Derbheit ausgeführt ist, z. B. in den hochflatternden Gewändern der äussersten Bauerndirne (mit Untenansicht!) die mit den Gesetzen der Architekturmalerei kaum zusammengeht.

Dagegen ist keine Frage, dass gerade das, was uns jetzt an diesem Ensemble bedenklich und nicht harmonisch erscheint, eben um seiner derben Kontraste willen das Ergötzen und die Bewunderung der Zeitgenossen ausmachte, denen es als ein Höchstes in seiner Art gelten musste. Auch Holbein selbst nannte diese Malerei, als er 1538 noch einmal von London zum Besuch nach Basel kam, »ein wenig gut«. Das fantastische Element, das durch die ganze deutsche Renaissance geht und das tief im Zeitgeschmack lag, kam hier zu einem ganz besonders lebhaften und packenden Ausdruck. Namentlich ist Holbein, so viel wir wissen, der Erste, der wirkliche, als lebend gedachte Figuren mit der Architektur verbindet. Hier stellt er in den zur Stallung führenden Gang ein gesatteltes, an einen Pfosten angebundenes Pferd und einen Reitknecht, auf den Tanzboden über dem Erdgeschoss eine Hochzeitgesellschaft im ausgelassensten Jubel, vorüber den Bachus und den an der Tonne niedergesunkenen Silen, daneben eine Katze, die nach einem Stück Fleisch oder nach einer Maus schnuppert, und auf die Altane vier Männer, darunter eine auf das Geländer gelehnte Figur, die wohl den Künstler selbst darstellen soll, dazu noch einen Hund, der vor seinem Herrn sich duckt.

¹⁾ Wir glauben uns doch zu erinnern, in dem Bande U. 2, Fol. 3 der öffentlichen Kunstsammlung in Basel eine Zeichnung des Ritters Curtius gesehen zu haben. *Red.*

Noch aber bleibt eine grosse Seltsamkeit bei dieser Façade. Das Haus, an dem sie angemalt war, bildete das *Eckhaus* zwischen der Eisengasse und einem engen Nebengässchen. Nach der Erinnerung nun der Basler war die Malerei über beide Fronten des Hauses geführt, also durch einen rechten Winkel gebrochen, so zwar, dass der grössere Theil des Gemäldes auf die längere Fronte nach dem Seitengässchen, der kleinere dagegen nach der Eisengasse zu stehen kam. Diesfalls muss die Theilungslinie durch den breiten Pfeiler rechts heruntergegangen sein — *bis zu welchem auch genau die Skizze des rechten obern Theils in Basel und das Berliner Blatt reichen* — so dass dessen beide Hälften als Eckpilaster der beiden Fronten erschienen. Abwärts von diesem Pfeiler theilte die Hausecke den Bauerntanz in zwei Hälften von je sechs Paaren, und erreichte dann zwischen den nahe aneinander gerückten zwei Säulen des Erdgeschosses und ihren Postamenten den Boden. Bei dieser Schneidung der gemalten Architektur wird allerdings Einzelnes leichter verständlich, Anderes dagegen, wie der über die Ecke gebrochene Bogen und Giebel (*der im Entwurf fehlt*) hinter dem genannten Eckpfeiler erscheint auffallend ungeschickt angeordnet.

Wie sehr hatte der Basler Rath doch Recht, von einer Vergeudung der Kunst Holbeins an alte Mauern und Häuser zu reden, wenn der grössere Theil dieser Façade nach einem dunkeln Seitengässchen gieng, wo für die Betrachtung nicht einmal ein genügender Standpunkt zu finden war.

Theodor Zwinger berichtet in seiner Schrift: »*Methodus apodemica*«, Basel 1577, p. 199, Holbein habe für die Bemalung des Hauses 40 Gulden erhalten. Ob der Name »Zum Tanz« schon älter war, und die Darstellung des Bauerntanzes veranlasste, oder ob er von dieser letztern dem Hause gegeben ward, wissen wir nicht.

Schon 1777 sagt Müller (Schweiz. Alterthümer, VIII. Heft zu Tafel 5) in der oben mitgetheilten Stelle: Von der Malerei sei Weniges mehr zu sehen und dieses Wenige durch eine bevorstehende Reparatur gefährdet gewesen. Immerhin konnte der Maler Hieronymus Hess noch ein *Fragment* des Bauerntanzes (sieben von vierzehn Figuren) genau kopiren. Gegenwärtig ist auch die letzte Figur des Holbeinischen Kunstwerkes unter einer Tünche verschwunden.

Einen viel strengeren, monumentalen Eindruck macht das Fragment einer Façade mit dem thronenden Kaiser Karl dem Grossen im Basler Museum (Woltmann, Nro. 48. Photographie Braun, 36). Doch ist auch hier die Andeutung einer zwischen den Pfeilern hervortretenden oder durchblickenden, lebend gedachten Figur.

Eine leicht kolorirte Federzeichnung ebendasselbst zeigt den untern Theil einer Gothischen, in Renaissanceformen gekleideten Façade. Ueber dem Sturz der Spitzbogenthüre kommt ein Rundbogentympanon mit Tritonen. Daneben ein Flachfenster, unter diesem eine gemalte Treppe, über demselben spielende nackte Knaben (Woltmann, Nro. 53).

Endlich entnehmen wir Woltmann (p. 146, Nro. 235) die Beschreibung einer in Paris im Direktionszimmer der Handzeichnungssammlung des Louvre aufbewahrten, nicht öffentlich ausgestellten Zeichnung, die uns unbekannt geblieben war:

»Aufriss einer bemalten Hausfaçade aus Holbeins früherer Baseler-Zeit. Mit dem Giebel vier Geschosse: zwei Fenster Front. Ueberall Säulen zwischen den Fenstern der einzelnen Geschosse und jede freie Stelle mit reichem Renaissance-Ornament gefüllt. Hohe Eingangsthüren; zwei Säulen auf hohen Postamenten scheinen weit vorzuspringen, verköpftes Gebälk tragend; auf ihnen sitzen zwei Kindergenien, eine Guirlande haltend,

und es spannt sich darüber ein Tonnengewölbe mit zwei runden Oeffnungen, durch welche zwei andere Genien sich niederbeugen, ein viergetheiltes, leeres Wappenschild mit einem Hahnenkopf als Helmzier haltend. Unter den breiten Fenstern mit Flachbogen-Schluss stets Relief-Felder mit figürlichen Kompositionen, und zwar unter dem Fenster des Erdgeschosses zwei Windhunde, die sich um einen Knochen beissen. Ueber diesem Fenster eine junge Frau, einer alten die Brust reichend, beide endigen in Pflanzengewinde. Zwischen dem zweiten und dritten Geschoss zwei Darstellungen von Mann und Weib, die miteinander kämpfen, einmal mit Schwert und Schild bewaffnet, das andere Mal sich bei den Haaren zausend. Die Säulen am dritten Geschoss werden durch drei bärtige Kerle in römischer Kriegertracht umschlungen. Im Giebel ein Medaillon mit dem Brustbild eines ritterlichen Fürsten. Der Hintergrund der ornamentaln Kompositionen ist durchgängig blau.«

Fassen wir das Charakteristische dieser Holbeinischen Façadenmalereien zusammen, so ergibt sich Folgendes: Während in Italien die Dekoration der Hausfaçaden sich immer der Hauptsache nach an den thatsächlichen Bestand des Bauwerkes anlehnte und die Motive aus demselben heraus entwickelte, malt Holbein umgekehrt Scheinpaläste, die mit der reellen Unterlage der Mauerfläche in keinerlei Zusammenhang stehen, ja ein ganz entgegengesetztes System verfolgen. Die Häuserfaçaden, die Holbein vorfand, waren Gothisch gegliedert, d. h. sie hatten hohe schmale Fensteröffnungen oder Fenster mit Kreuzstöcken, im Erdgeschoss Thüren und Ladenfenster mit Spitzbogen. Holbein aber legte über diese Mauerflächen ein Gerüst im ausgebildetsten Renaissancestyl, und zwar führte er diese Scheinarchitektur mit dem grössten Aufwand von Mitteln durch: Säulen und Pfeiler, reiches Gebälk und Consolen, Arkaden und kassettirte Gewölbe, vorspringende Altanen und zurücktretende Nischen wechseln mit einander und bringen eine ungemeine Manigfaltigkeit in die Fläche. Holbein entwickelt dabei ein ganzes kunstreiches System optischer Täuschungen, um durch tiefe Perspektiven die ungleiche Grösse und unregelmässige Stellung der Fenster dem Beschauer zu verbergen und das Ganze als einen reichgegliederten Prachtbau mit vor- und zurücktretenden Flächen erscheinen zu lassen. Um eine solche Wirkung zu erzielen, waren denn freilich möglichst derbe Architekturformen nothwendig, und es mag sich hieraus erklären, dass Pfeiler und Säulen schon fast dem Barok angehören. (Vergleiche namentlich die im Verhältniss zum Gebälk über Eck gestellten Kapitelle der freistehenden Säulen, deren obere, schnabelförmig zugespitzte Ecken also, aus der Façade heraustretend, dem Beschauer entgegengekehrt sind.) Damit mag auch im Zusammenhang stehen die malerische Behandlung der mythologischen und allegorischen Figuren und die Verwendung lebend gedachter Gestalten zur Staffage des Altans u. s. w. Ja, Holbein geht so weit, den Schein der Wirklichkeit bei diesen Gestalten, wie bei den architektonischen Gliedern, durch kräftige Schattenslagen zu verstärken.

Solche Façadenmalereien boten Alles, was jene Zeit von der Kunst nur verlangen konnte: Eine reiche, prunkvolle Architektur und Figuren in bunter Farbenpracht; Mythologie und Bauertanz, Menschen und Thiere, und diese derben Kontraste zusammengefasst in ein höchst brillantes, phantastisches Ensemble. Man kann sich denken, wie solche Vorbilder auf die zeitgenössischen Künstler einwirken und sie zur Nacheiferung anregen mussten. In der That bewahrt denn auch das Basler Museum einige Versuche

solcher Art, unter denen die Zeichnung einer hohen schmalen Hausfront mit der Inschrift „**HIE ZVM GRIFFENSTEIN**“ die bedeutendste ist.

Auf diesem Wege, durch kunstreiche Fantasie-Architekturen, mit denen Holben und seine Schüler Gothische Hausfassaden schmückten, ist die Kenntniss der Renaissance in der Deutschen Schweiz unter das Publikum gekommen.

27.

Der Verfertiger der Standesscheiben im Rathhause zu Luzern.

Im »Geschichtsfreund« wurde zuerst die Vermuthung ausgesprochen, das Monogramm I M auf der Standesscheibe von Appenzell beziehe sich auf den Glasmaler Jost Margraff (Band XVI, 176). Gleich darauf wurde vom gleichen Forscher in der Abhandlung über »Lucern's St. Lukas-Bruderschaft«, S. 10, Note 7, diese Hypothese als bestimmte Thatsache hingestellt. Da ich wusste, dass im Stadtarchive die Akten über den Bau des Rathhauses liegen, namentlich auch, laut Protokoll über die Theilung des Staatsarchivs, solche »über Auszierung der Zimmer mit den löblicher Orthen der Eidgenossenschaft Ehren-Wappen«, so hielt ich diese Angabe für durchaus haltbar und folgerte, da auch die Scheibe mit dem Wappen des Bischofs von Basel das gleiche Monogramm aufweist, und da alle andern Standesscheiben, mit Ausnahme derjenigen von Bern, als deren Verfertiger Hans Jakob Hüpschi urkundlich genannt wird, den gleichen Styl aufweisen: es seien diese Standesscheiben wohl von *Jost Margkgraff* verfertigt worden. (»Die Glasgemälde im Rathhause zu Luzern«, S. 14.) Zwar hatten vorher schon zwei Kenner dieses Kunstzweiges, die Herren Dr. *Hermann Meyer-Zeller* (»Zur Glasgemäldeausstellung im Künstlergut in Zürich.« »N. Z.-Ztg.«, 1877, Nro. 254) und Dr. *Rudolf Rahn* in Zürich, diese Standesscheiben als zürcherische Arbeiten bezeichnet. Herr Professor Rahn insbesondere hatte in seinem für die Kunstgesellschaft in Luzern ausgearbeiteten Memorial über diese Standesscheiben aus dem Style, vielen Eigenthümlichkeiten der Formgebung, besonders aber aus der Wahl und Technik der Farben geschlossen, die mit J. M. bezeichneten Standesscheiben seien Arbeiten des Zürchers *Josias Murer* (1564—1631); alle Standesscheiben aber, mit Ausnahme derjenigen von Bern, »dürften als Werk aus einem und demselben Atelier zu betrachten sein«. (»Die Glasgemälde im Rathhause zu Luzern«, S. 15—18).

Endlich gelang es mir, die Akten über den Rathhausbau in die Hände zu bekommen, die über den Verfertiger der Glasgemälde die beste Auskunft gaben. Diese enthalten freilich nur Ein auf die Glasgemälde bezügliches Aktenstück, allein aus demselben ergibt es sich ganz unbestreitbar, dass der Autor der meisten Standesscheiben niemand anders ist, als der berühmte *Christoph Murer* von Zürich; die beiden mit I. M. bezeichneten Scheiben von Basel und Appenzell dagegen sind offenbar nach dem von Christoph Murer gezeichneten Carton von dessen Bruder *Jos Murer* ausgeführt worden. Es ergibt sich aus diesem Documente zugleich, dass Christoph Murer wirklich exekutirender Glasmaler und nicht blos Cartonzeichner gewesen ist, wie man in neuerer Zeit vermuthete.

Dieses lange absichtlich verheimlichte Aktenstück lautet:

»Verding der Wappen in die gross Raathstuben Ao. 1606.

»Verding der Orten Wappen in die grösser Raathstuben gegen M. Cristoffel Murer dem glassmaler von Zürich.

»Es ist Ime versprochen worden von jedem der 11 Orten wappen zu zallen 10 Kronen, und soll Er hiemit die Visierungen one vernere bezallung M. g. H. in Ir Cantzly überantworten und zustellen.

»Wenn Er die Wappen württ allhaar liffern, söllent M. g. H. denselbigen kosten von dem allhaartragen sampt syner zeerung allhaar und widerheim ze hus ouch zallen und abvertigen, sampt einem eerlichen trinkgelt der arbeit gemääs.

»Zügen Herr Landvogt Ratzenhoffer und Herr Buwmeister Feer.«

Wir bemerken noch, dass laut Seckelamtsbuch, Fol. 7 b, schon 1607 225 fl. 24 ß. für die Standesscheiben bezahlt wurden; dass aber der Bischof von Basel und der Stand Appenzell erst 1615 ihr Betreffniss für diese Fenster entrichteten (Ibidem, Fol. 74).

Dr. Th. v. LIEBENAU.

28.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

I. Canton Aargau.

(Fortsetzung.)

Wettingen. Aus der ältesten Bauperiode dürfte die Hauptanlage I der *Klosterkirche* zu datiren sein; sie ist ohne Zweifel der 1256 geweihte Bau. *Hauptmaasse* revidirt 1879 (vgl. S. 12) A 48,92, B 10,37, C 7,80, D 32,70, E 18,84, F 9,66. Länge des Querschiffes 28,32. Tiefe desselben 5,24. Tiefe der Chorkapellen 5,41. *Grundriss:* »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 175 und »Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich«, Bd. XVIII, Heft 2. Die Anlage besteht aus einem in Haupt- und Seitenschiffen ursprünglich flach gedeckten Langhause und dem Querschiffe, dessen schmale Flügel östlich gegen die geradlinig neben der halben Tiefe des viereckigen Chores abschliessenden Kapellenpaare geöffnet sind. Letztere sind mit spitzbogigen Tonnengewölben bedeckt, deren Scheitelhöhe m. 4,33 beträgt. Acht Stützenpaare, viereckige Pfeiler von m. 4,28 Höhe trennen die Schiffe; sie sind durch ungegliederte Spitzbögen verbunden, über denen sich die kahle Hochwand erhebt. Die Basen bestehen aus einer steilen Schräge auf doppelter Plinthe. Von den ursprünglichen Kämpfergesimsen sind nur noch zwei an der südlichen Stützenreihe über dem Lettner erhalten. Sie zeigen die umgekehrte Form einer attischen Basis mit hohen Wulsten, straffer Kehle und leichtem Ablauf. Fenster und Thüren sind, wie die gesammte decorative Ausstattung, barock. Aehnliche Gliederungen finden sich an den Eingängen der Chorkapellen; die Basen, die wieder auf doppelten Plinthen ruhen, sind hier aus zwei durch ein mittleres Plättchen getrennten Wulsten, die Gesimse aus Deckplatte, Wulst und straffer Hohlkehle zusammengesetzt. Die Querschiff Flügel sind mit modernen Gipsdielen, Vierung und Chor mit drei kurzen Kreuzgewölben bedeckt. Barocke Malereien verdecken die Schlusssteine, die Rippen zeigen das einfache spätgothische Kehlprofil, sie scheinen unterhalb der Schildbögen auf Consolen angehoben zu haben. Vermuthlich sind diese Gewölbe nach dem Brande von 1517 an Stelle einer früheren Holzdiele eingespannt worden (vgl. *Nüscheler*, S. 623). Andere spätgothische Constructionen sind 2) das grosse spitzbogige Fenster in der Schlusswand des Chores, das noch bei Merian mit seinem dreitheiligen Pfosten- und Maasswerk abgebildet ist; 3) der *Lettner*, der zwischen dem sechsten und siebenten Pfeilerpaare das Schiff von dem Mönchschore trennt. *Lübke* (»Mittheilungen«, S. 6) ist geneigt, denselben vor dem XVI. Jahrhundert zu datiren. Das Wappen im mittleren Schlussstein, das 1879 von den späteren unter Abt Kälin angebrachten Stuccaturen befreit worden ist, zeigt, dass der Bau unter Petrus II. (1594—1633) erstellt worden ist. Er besteht aus fünf Kreuzgewölben, drei spitzbogigen in der Mitte, die äussersten sind der weiteren Spannung wegen im Rundbogen geführt. Die Rippen zeigen dasselbe Profil wie diejenigen des Chorgewölbes, sie werden theils von schmucklosen prismatischen Consölen, theils von Halbpfeilern getragen, deren Deckgesimse eine ähnliche Gliederung zeigen wie diejenigen in den Chorkapellen. Die Schlusssteine theils

mit Wappen — Petrus' II., Rapperswil — theils mit Rosen, die Thürgewände und die Balustrade über dem Lettner mit Hochrenaissance-Motiven geschmückt. 4) Eine schmale Treppe führt von der West- und Nordseite des nördlichen Querflügels zu der über den beiden Chorkapellen befindlichen *alten oder oberen Sakristei* empor, die ebenfalls zwischen den Jahren 1594—1633 erbaut worden ist. Durch einen mittleren Rundpfeiler mit schlichtem Gesimse ist dieselbe in vier von Nord nach Süden langgestreckte Joche getheilt. Die wiederum einfach gekehlten Rippen, mit denen die Kreuzgewölbe unterzogen sind, laufen sich in den Ecken tod, an den Wänden werden sie von schmucklosen prismatischen Consolen getragen. Die Schlusssteine zeigen die Wappen Abt Petrus II., von Wettingen, Cisterz und Rapperswil. — *Grabsteine* von Aebten in den Chorkapellen mit einfach eingravirter Zeichnung: 1) mit uraltem Pedum ohne Inschrift und Datum; 2) des Abtes Andreas Wenge ohne Inschrift mit dem Datum 1510 und einem spätgothischen Pedum; 3) Johannes VI. Schnewlin, ohne Inschrift, 1539 mit Pedum und kleinem Wappenschild; 4) an der Südseite des Hauptschiffes der *Sarkophag König Albrechts* (werthlose Abbildung bei Müller, »Merkwürdige Ueberbleibsel von Alterthümern an verschiedenen Orten der Eydtgnosschaft«, III. Theil, Zürich 1775). Vermuthlich ist diese Tumba schon im XIII. Jahrhundert verfertigt worden, da seit 1247 verschiedene Glieder des Hauses Habsburg in Wettingen bestattet worden sind. Der m. 2,78 lange, 1,17 breite und, einschliesslich der Füsse und Deckplatte, 1,35 hohe Steinsarg ist an der Fronte und der einen Langwand durch Spitzbögen gegliedert, zwischen denen sich dort ein Kreis mit dem Kreuze befindet. Auf der glatten, dem südlichen Seitenschiff zugekehrten Langseite hat eine Hand des XVI. oder XVII. Jahrhunderts die liegende Figur des geharnischten Königs Albrecht gemalt. Die Deckplatte schmückt in flachem Relief ein Kreuz und der darauf liegende Habsburger Schild. Der obere Theil des Kreuzes und die Kreise, in welche die Schenkel münden, sind mit romanischem Blattwerk geschmückt. Das Kreuzmittel ist mit einem Quadrate besetzt, in welchem ein Kreis das Agnus Dei umschliesst. Auf dem Altare rechts vor dem Lettner ein *silbernes Crucifix*, XIV. — XV. Jahrhundert.

II. *Klosteranlage*. Abbildungen derselben: Merian, »Topogr. Helv.« etc. (reproducirt »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 176), Archiv Wettingen 1694. In Mappe III der Ziegler'schen Prospectsammlung auf der Stadtbibliothek Zürich, No. 3816: Das Kloster unter Abt Benedict Staub, 1670 — 1672; No. 3813 unter Basilius Rüti, 1694—1703; No. 3820 unter Petrus III., Kälin, 1745—1762. — Weitere Abbildungen: auf zwei kleinen, unter Abt Franciskus Baumgartner (1703 — 21) gemalten Rundscheiben (Grisails), ehemals im Quergange des östlichen Hofes, jetzt beim Directorium des Seminars; in den Deckenmalereien der Dreifaltigkeitskapelle hinter dem nördlichen Querflügel; bei Hess, »Badenfahrt«, S. 475. An der Südseite der Kirche, hinter dem Querschiff beginnend und mit seinem Nordflügel bis an's Westende des Langhauses sich erstreckend, liegt der *Kreuzgang*, ein Quadrat von ca. m. 30 Seitenlänge in den Fensterfronten. Die m. 3,75 breiten Gänge sind mit schmucklosen Holzdielen in Form eines abgestumpften Giebelbaldaches bedeckt. Der älteste Theil ist der Nordflügel, vermuthlich ein Rest der 1294 geweihten Klosteranlage. Die Fensterfronte besteht aus 13 rundbogigen Arcaden, die an der Innenseite von schlanken, m. 1,62 hohen Säulchen getragen werden. Diese Stützen ruhen auf einer m. 0,52 hohen Sockelbank, ihre Basen bestehen aus zwei plattgedrückten Wulsten ohne Hohlkehle; die Knäufe sind schmucklose Kelchkapitäl, die Bögen blos an der Kante ausgekehlt und mit einer dünnen Fensterwand geschlossen, in der sich, m. 0,50 über dem Sockel anhebend, je vier schmale Spitzbögen öffnen. Pfosten und Bögen zeigen ein einfaches Schrägprofil. Die letzteren sind bald mit, bald ohne Nasen, zuweilen auch kleeblattförmig gebildet. Dasselbe einfache Schrägprofil zeigen die schwerfälligen Maasswerke, deren Formen: Drei-, Vier- und Fünf-Pässe, auch schon sphärische Dreiecke, von Fenster zu Fenster wechseln. Eine ebenfalls rundbogige Einfassung zeigt das anstossende Fenster im Westflügel, doch fehlt hier die Säule und die Füllung besteht aus spätgothischen Combinationen auf kielförmigen Theilbögen. In den Maasswerken des Nordflügels sind noch eine Reihe von *Glasgemälden* aus dem XIII. und XIV. Jahrhundert erhalten. Ersteie sind beschrieben von Lübke in den »Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft« mit Abbildungen auf Taf. I. Aus dem XIV. Jahrhundert datiren wir die mehrfach erhaltenen kleinen Maasswerkfüllungen, die gelb auf Schwarz verschiedene, theils stilisirte, theils realistische Blattornamente und Thiere (Löwe, Steinbock) darstellen. Aus dem XV. Jahrhundert stammt eine kleine, grau in Grau mit Silbergelb gemalte Scheibe, den hl. Bernhard darstellend, der von dem vom Kreuz sich herunterneigenden Heiland umarmt wird. Gegenüber ein knieender Abt mit dem Spruchbande: Dñe. miserere. mei; darunter die Wappen von Citeaux und des Wettinger Abtes Rudolf Wülflinger (1434—35). Die meisten übrigen Scheiben dieses Flügels datiren von 1517 ab. Dieser Cyklus von Glasgemälden aus den ersten Decennien des XVI. Jahrhunderts setzt sich auch in dem Westcorridore fort. Ueberreste aus der älteren Bauperiode befinden sich auch in dem östlichen Flügel des Kreuzganges: eine Thüre, beiderseits von drei Fenstern begleitet, welche sich gegen den rückwärts anstossenden ehemaligen Capitelsaal öffneten. Thüre und Fenster sind spitzbogig, die letzteren durch Pfeiler verschiedener Form getrennt, schmale Stützen mit einfach abgeschrägten Basen und Kämpfern

und quadratische Pfeiler mit ausgekanteten Ecken, in denen eine Dreiviertels-Säule oben und unten mit einem Würfelkapitäl abschliesst. Die Fensterfronten dieses und der drei übrigen Flügel datiren aus spätgothischer Zeit. Die des östlichen Corridores zeigen etwas schwerfälligere Verhältnisse, derbere Profile und einfache Maasswerke: Kreise bald leer, bald mit Nasen gefüllt und sphärische Drei- und Vierecke, wogegen in dem Süd- und Westflügel neben kräftigeren Profilierungen kielförmig geschweifte Theilbögen, in den Maasswerken sphärische Formen mit mannichfaltigen Füllungen und einige schon an Fischblasen erinnernde Motive vorkommen. *Glasgemälde*: Im Ostflügel Cyklus von Standesscheiben von 1579, von einem unbekannten Meister (sein Monogramm S. M. auf dem Schwerte St. Pauls, sechstes Fenster von Süd; des hl. Alexander, siebentes Fenster von Nord; auf der Zegerscheibe S T M auf dem Schwert des hl. Michael und 3 (Zug?) auf der Scheide). — Im Südflügel geringe Klosterscheiben aus dem XVII. Jahrhundert. Auf die Mitte desselben Flügels stösst im rechten Winkel das ehemalige *Sommerrefectorium*, ein langer, flachgedeckter Saal, durch drei in der Mitte aufgestellte Holzpfeiler in zwei Schiffe getheilt. An den Wänden Spuren von späteren grau in Grau ausgeführten Malereien. Die Spitzbogenfenster an den Langseiten und der südlichen Schmalfronte zeigen die frühgothischen Formen des XIII. Jahrhunderts.

An die Mitte des östlichen Flügels schliesst sich der *Capitelsaal* gegen den Kreuzgang mit der oben beschriebenen Fenstergruppe, rückwärts nach dem äussern Hofe zu mit einer (später ausgebrochenen) Thüre und zwei schmalen romanischen Rundbogenfenstern geöffnet. Beschreibung des früheren Zustandes bei Hess, »Badenfahrt« S. 501. Die jetzt zerstörten *Grabsteine*, welche den Boden bedeckten, mangelhaft abgebildet bei Müller, VII. Thl., vergl. auch Nüscheler, 627. Der Grabstein des Grafen Rudolf von Rapperswil war noch 1860 mit abgemeisseltem Schild, aber der wohl erhaltenen zweizeiligen Majuskelschrift **RYDOLFS COMES | DE RAPREHTSWILE** im Parlatorium vor der zum vorderen Hofe führenden Thüre zu sehen.

Durch ein schmales, flachgedecktes Vorgemach, südlich neben dem Capitelsaale, gelangt man vom Kreuzgange in das ehemalige *Parlatorium* im Erdgeschoße des von West nach Osten langgestreckten Flügels, welcher die Nordseite des vorderen Hofes begrenzt. Die Umfassungsmauern sind aussen in zwei Etagen von gothischen Strebepfeilern begleitet, dürften aber dennoch, wofür die Reste eines romanischen Gesimses an der Südseite und die von schwerfälligen Säulen mit Würfelkapitäl und steilen Basen flankirte Thüre an der östlichen Schmalseite sprechen, der ältesten Bauzeit angehören. Unhaltbar scheint uns dagegen die Ansicht Lübkes, der (a. a. O. S. 8) auch die Säulenbasen im Inneren als romanische Ueberreste betrachtet. Die Säulen, deren vier das Erdgeschoß in zwei Schiffe trennen, ruhen auf kubischen Postamenten mit Eckklötzchen, eine Hohlkehle und ein Wulst vermitteln den Uebergang zu den mit Akanthuskapitälern bekrönten Säulen. Die Kreuzgewölbe sind mit einfach gekehlten Rippen unterzogen, die an den Wänden von consolatig vorspringenden, bemalten Engelsköpfen getragen werden. An den Kappen Spuren ehemaliger Bemalung: grüne, rothe, blaue und gelbe Ranken. In einem Schlussstein das Wappen des Abtes Petrus Schmied (1594—1633). Die Anlage und das Gewölbesystem der oberen Etage, der ehemaligen *Bibliothek*, entsprechen genau denjenigen des Erdgeschoßes; in den Schlusssteinen das Wappen des Abtes Schmied, die Rose von Rapperswil und der habsburgische Löwe. — Die östliche Fortsetzung, dem unteren Durchgange entsprechend, bildet die tonnengewölbte Schatz- und Archivkammer. Ein (später erstellter?) Durchgang, der vom vorderen Hofe auf den vor dem Chore gelegenen Platz führt, trennt das Parlatorium von der die östliche Fortsetzung dieses Flügels bildenden *Marienkappelle*. Der einschiffige Bau ist mit drei rundbogigen Kreuzgewölben bedeckt, die von lesenartigen, mit Ecksäulen begleiteten Wandpfeilern getragen werden. Lübke, S. 9 (119) will daher in diesem Bau eine romanische Anlage erkennen. Die jetzige Ausstattung mit einem pompösen schwarzen Marmoraltare, tüchtigen, etwas barocken Stuccaturen und einer einfachen, aber edlen Bestuhlung, datirt von 1682. An der Westseite der bei Müller, Thl. VII, abgebildete *Grabstein* des Ritters und Freien Johannes von Tengen 1381, daneben der *Sarkophag* der beiden Grafen Hartmann von Kyburg, † 1263 und 1264 (Nüscheler, 629, mangelhafte Abbildung bei Müller a. a. O.), eine steinerne Tumba, m. 2,80 lang, 1,35 breit und, einschliesslich Füsse und Deckel, 1,16 hoch. Die freie Langseite ist mit rundbogigen Pfeilerstellungen, der Deckel in ebenfalls flachem Relief mit einem Kreuze, dessen Mittel das Agnus Dei umschliesst, und dem darauf liegenden kyburgischen Wappenschilde geschmückt. Ueber dem Sarkophage war an der Wand nach Hess (»Badenfahrt«, S. 495) die Inschrift zu lesen: in hoc Tumulo quiescunt Hartmanni duo, senior et junior, Gottfredus et Henricus, incliti Comites de Kyburg, Benefactores Maris Stellæ. In dem südlich neben der Marienkappelle gelegenen Gange steht ein grosser, mit spätgothischen Blattornamenten, Maasswerken und mit seiner ursprünglichen Bemalung geschmückter *Holztrog*. Zwei Rundmedaillons an den Enden der Fronte enthalten jedes einen Wappenschild, der eine zwei aufrechte Mondsicheln auf Weiss, der andere auf gelbem Feld einen schwarzen Wolf (vermuthlich das Wappen des Abtes Rudolf Wülflinger, 1434—45). In dem rechtwinklig anstossenden Gange, der die Ostseite des vorderen Hofes begrenzt, befanden sich bis unlängst eine Anzahl kleiner, runder *Glasgemälde*.

Ueber der Marienkapelle liegen: 1) der *Sommersaal der Aebte* mit Renaissancegetäfer und einem Ofen mit tüchtigen blauen Malereien. Zwei Thüren an der Ost- und Südseite sind mit Giebeln bekrönt, in denen zwei Engel stehen. Ueber der östlichen Thüre das Wappen des Abtes Petrus Schmied mit dem Datum 1607, über der westlichen das Wappen des Klosters. Die Decke zeigt ein einfaches, schönes Holzgetäfer. 2) Im Osten die *Abtskapelle*. Die Wände sind mit Stuccaturen geschmückt, deren Stil dem Gipsschmucke des Kreuzganges entspricht. Einfache Diele mit quadratischen Feldern. An der Wand das Wappen des Abtes Schmied. Ueber der Thüre ein eleganter Renaissancefries mit aufgesetzten Holzornamenten. Der Boden mit quadratischen Fliesen belegt, die eine zierliche Musterung mit bunten (violett, gelb und grün) Veilchen zeigen.

Von der gothischen, ehemals nordwestlich neben der Kirche gelegenen »*Kapelle vor dem Thor*«, auch St. Stephanskapelle genannt (Archiv, S. 60, Nüscheler, S. 623), ist noch ein Theil der Nordwand mit den vermauerten Spitzbogenfenstern erhalten.

R.

Windisch. *Kirche.* Hauptmaasse (S. 12): A m. 33,59, B 6,70, C 6 m., D 25,89, E 11,33. Das kahle, einschiffige Langhaus ist mit einer modernen Gipsdiele bedeckt und hat einfach geschmiegte Spitzbogenfenster ohne Maasswerke. Ein beiderseits einfach gefaster Spitzbogen trennt dasselbe von dem drei Stufen höher gelegenen Chores, dessen Ostwand geradlinig abschliesst. Das spitzbogige Kreuzgewölbe mit einfach gekehlten Rippen unterzogen, die auf kurzen Säulnstumpfen mit Spitzconsolen absetzen. Der Schlussstein ist mit gut stilisirten Blattornamenten geschmückt, die eine Maske umschliessen. Die Spitzbogenfenster sind mit modernen hölzernen Maasswerken versehen. Das Aeussere des Chores ist an den östlichen Ecken von schräg vortretenden Streben begleitet. An der Südseite des Schiffes neben der Thüre die *altchristliche Inschrift*: In onore S. C. I. Martini epi Ursinos Ebescubus it. Detibaldus, † Linculfus fecit.

R. 1875.

Wohlen. 1) *Pfarrkirche*, ehemals St. Stephan. Um 1669 theilweise umgebaut. 1803 — 6 bis auf den spätgothischen Thurm vollständig erneuert und dem hl. Leonhard geweiht (Mittheilung des Hrn. P. *Martin Kiem* in Sarnen nach Pfarrlade Wohlen und Archiv Muri-Gries). 2) *Kapelle S. Anna*, 1514 unter Abt Laurenz v. Heidegg von Muri umgebaut (P. *Martin Kiem*) und jetzt ganz modernisirt.

N.

Würenlos. Ueber der Hauptthüre die *Jahrzahl 15. 7* (1517?), da die Kirche den 17. Mai 1519 eingeweiht wurde, laut Jahrzeitbuch. Neben der Sakristeithüre *gothisches Sakramentshäuschen*. 9. April 1520: »Item es ist zu wüssen, das vnser Erwürdiger meyster Her marx brunner von glaris, dozermal vnser lippriester ze würenlos hatt lassen buwen vnd malen in sin Eignen kosten das sacramenthüssli zu lob gott dem almechtigen, Sinem zarten Fronlichnam vnd ze trost siner sel vnd siner basen, kathrina fröwlerin sel. die im tod im jar als man zaltt M Vhundert vnd XVIII jar verscheiden ist by im ze würenlos. Dassi zu einer gedechtnis hand wir kilchgnossen von w. heissen schriben in vnser jarzitbuch, vnd ist semlichs beschen jm jar als man zaltt M. Vhundert vnd im XX jar vff suntag vor dem meyttag.« Anniv. Würenlos.

N. 1870.

Zofingen. 1) *Pfarrkirche*, ehemals zu dem weltlichen Chorherrenstift S. Moritz gehörig. *J. J. Frickart*, »Chronik der Stadt Zofingen.« Zofingen 1811—12, Bd. I, S. 39—43. II, S. 99—102. *C. Brunner*, »Das alte Zofingen und sein Chorherrenstift«, Festschrift der aargauischen historischen Gesellschaft bei der 18. Jahresfeier. Aarau, H. R. Sauerländer, 1877. 1201 wird zum ersten Male des wahrscheinlich zu Ende des XII. Jahrhunderts gegründeten Stifts gedacht (Brunner, S. 4). 1314 Erlass von Statuten für Verbesserung der Kirche und Neubau eines Chores (a. a. O. S. 17). 1317 bestimmen Propst und Capitel gewisse Einkünfte für den Bau der verfallenen Kirche, welche Summen jeweilig dem Sänger Johannes von Büttikon, ihrem Baumeister (Magistro dicti operis seu fabricæ) übergeben werden sollen (*E. Kopp*, »Geschichte der eidgenössischen Bünde«, IV. 2, S. 255. »Solithurner Wochenblatt«, 1830, S. 628. Vgl. auch die Urkunden des Chorherrn Nicolaus v. Malters, dd. 18. Juni und 11. November 1317 bei *Brunner*, S. 16 und 42). 1335, Montag nach Mathys: Agnes von Ifenthal, Hrn. Johans sel. vor Kilchen, Ritters Wittwe — vergabet an S. Niklaus Altar in der *Gruft* der Kirche Zofingen (Urkunde im Staatsarchiv Aarau, Mittheilung des sel. Herrn Chorherrn Dr. *A. Lütolf*). 1396 Brand, der die ganze Stadt bis auf ein Haus zerstörte (*Brunner*, S. 22). 1463, 4. April, Bettelbrief: D. e. peticio ad ecclesiam parochialem in Zovingen ruinosam ad annum. (N. nach erzbischöflichem Archiv Freiburg i. Br.) 1480 wird in Bern beschlossen, »durch *Hans Abegk* die *Glasfenster* in der Kilchen und in der Propsty von Zofingen zu machen; dann M HH. dem Propst das zugesagt und gönnen haben« (»Berner Rathsmannal«, Festschrift zur Eröffnung des Kunstmuseums in Bern 1879, S. 31). 1497 *Orgelbau*-Vertrag mit dem Organisten Meister Lienhart von Bern. *Brunner*, S. 56. 1513 Einleitungen zur Restauration der Kirche von Grund auf, da dieselbe wegen Bau-fälligkeit von den Chorherren kaum mehr gefahrlos betreten werden kann, und Erlass des Bischofs von Constan-

betr. Steuersammler und Indulgenzen; a. a. O. 1514 erklären Propst und Capitel die Absicht, einen vollständigen Neubau der Kirche sammt des Chores zu unternehmen; a. a. O. S. 57. 1514. 21. Sept. Accord des Stiftes mit *Meister Steffan Rutschman*; a. a. O. S. 58. 1515, 10. Mai, Ablass des päpstlichen Nuntius und Bischofs Ennius Phylonardus Verulanus, dd. Zürich; a. a. O. 57. 1517 beinahe völliger Umbau der Kirche, der in drei Jahren vollendet wurde; a. a. O. 29. 1520, 9. Januar, erklärt der päpstliche Generalvicar von Constanx, Melchior, episcopus Astalonensis, dass er im Chor der S. Moritzkirche zwei Altäre und Tags darauf vier Altäre neu geweiht habe; a. a. O. 58. 1646 begann man den Thurm der alten Kirche, der den Brand von 1396 überdauert hatte, abzubrechen (*Frickart*, I, 41). 1649 der neue Thurm durch den Werkmeister *Antoni Thierstein* vollendet (a. a. O. 41 u. f.). 1707 ward die Kirche auf Begehren der umliegenden Gemeinden erweitert (a. a. O. 40). 1731—32 Erneuerung des Gipsgewölbes im Schiff, vier kleinere Fenster durch zwei grössere ersetzt und statt der vier bisherigen Bögen zwei grosse erstellt; a. a. O. Spätgothische Kirche mit dreischiffigem Langhaus und einem langgestreckten, dreiseitig geschlossenen Chore. Hauptmaasse bei *Rahn*, »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 507, No. 3. Der fünf Stufen über dem Langhaus gelegene Chor besteht aus zwei Jochen, die beide mit reichen Sterngewölben bedeckt sind. In dem östlichen Joche ruhen die doppelt gekehlten Rippen auf schlanken Diensten; letztere sind mit geschweiften Gesimsen abgedeckt, unter denen spitze Consölen aus den Kehlen der Dienste vorkragen. Die polychromen Schlusssteine zeigen das Agnus Dei, umgeben von den Emblemen der Evangelisten, dem Bilde S. Moritz' und dem Reichsadler. Die hohen und weiten Spitzbogenfenster sind dreitheilig und mit weichlichen, etwas nüchternen Fischblasenmaasswerken gefüllt, zwischen denen die Ecken des Polygons von Strebepfeilern mit geschweiften Abdachungen begleitet sind. Derbere, aus dem Achteck gebildete Dienste mit verschränkten Gesimsen tragen das Gewölbe des westlichen Joches, das in seiner ganzen Länge von zwei schmalen Anbauten begleitet ist. Ueber der Chortreppe eine steinerne Brüstung mit Fischblasenmaasswerken. Das Langhaus, wo Haupt- und Seitenschiffe mit flachen Gipsdielen bedeckt sind, ist in der östlichen Hälfte durch den Umbau von 1731 entstellt. Man hat hier jede der beiden Stützenreihen durch einen Rundbogen ersetzt, die von den Vorlagen neben dem Chor und den in fast quadratischen Abständen von denselben entfernten Kreuzpfeilern getragen werden. Auch in der westlichen Hälfte des Schiffes ist das alte System nur an der Nordseite erhalten. Drei achteckige Pfeiler mit einfach aufgeschragten Postamenten von gleicher Grundform sind in Abständen von m. 3,08 durch spitzbogige Archivolten verbunden, die mit demselben Profile unmittelbar aus den Stützen herauswachsen. Die gegenüber befindliche Stützenreihe ist erneuert. Hier sind es nur zwei viereckige, an den Kanten abgefasste Pfeiler mit modernen Gesimsen, welche ungegliederte Rundbögen tragen. Ueber der Thüre am westlichen Ende steht das Datum 1602. Die gedrückten Spitzbogenfenster haben keine Maasswerke. Der Hochbau des Mittelschiffes ist kahl, an der Nordseite von einem einzigen modernen Flachbogenfenster, an der Südseite mit gedrückten Spitzbogenfenstern ohne Maasswerke durchbrochen. Das nördliche Seitenschiff ist in seiner ganzen Länge gegen eine Folge von Kapellen geöffnet, die abwechselnd quadratisch und länglich rechteckig mit kunstreichen Stern- und Netzgewölben bedeckt sind. In den beiden östlichen Kapellen setzen die Rippen auf Consolen ab, in den westlich folgenden wachsen sie unmittelbar aus schlanken Ecksäulen empor. Die dreitheiligen Fenster haben reiche Fischblasenmaasswerke. Vor der Mitte der Westfronte erhebt sich der 1649 erbaute Thurm, dessen Erdgeschoss, von wuchtigen Streben begleitet, ursprünglich auf drei Seiten mit Spitzbögen geöffnet war. Ueber der westlichen Arcade das Standeswappen von Bern mit dem Reichsschild und dem Datum 1649. Das Mauerwerk ist bis zum zweiten Stocke als Rustica behandelt und etagenweise auf jeder Seite mit einem Spitzbogenfenster geöffnet, von denen jedoch nur die obersten mit Maasswerken gefüllt sind. Ein zopfiger Aufsatz krönt das Ganze. Am Ende des Hauptschiffes gothische *Chorstühle*. Eine hohe Kehle, welche die Bekrönung bildet, ist mit Flachschnitzereien, Vögeln und Traubenranken geschmückt, die Seitenwandungen sind als gothische Maasswerkfenster behandelt. Die Rückwände mit kielbogigen Architekturen gegliedert, die Misericordien mit gut individualisirten Köpfen geschmückt. In einer westlichen Kapelle des N.-Seitenschiffes der *Grabstein* des 1592 † Peter von Wallier, ziemlich reine, aber nüchterne Renaissancearbeit. Ueber die *Glasgemälde* im mittleren Chorfenster cf. »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 699. Andere Glasgemälde in den nördlichen Fenstern, halb gothisch, halb Renaissance: 1) Wappen von Göldlin mit der Madonna; 2) S. Michael mit dem Wappen von Hertenstein; 3) S. Mauritius mit Wappen von Luternau; 4) S. Michael mit Wappen des Stiftes Beromünster; 5) SS. Bernhard und Urban (?) mit dem Wappen von S. Urban.

R. 1872 u. 1875.

2) *Dominikanerkloster*. 1286. Den Brüdern wird erlaubt, einen Chor zu bauen durch die Ringmauer auf den Graben und in den Graben. (Brunner, a. a. O. S. 43.) Annales Colmarienses Majores bei *Pertz*, Mon. Scr. XVII, p. 215 ad ann. 1287. Capella lignea fratrum Predicatorum in Zofingia a canonicis, ut plurimi retulerunt... (Fortsetzung fehlt). Kloster und Kirche sind nicht mehr vorhanden.

Reste von Backsteinbauten cf. »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 394: Vollständige Rundbogenthüren aus Relief-Backsteinen finden sich: 1) Eine im Erdgeschoss des Herrn Brannenmeisters *Zur-linden* gehörigen Hauses. 2) Eine im Keller der alten Stiftskustorei, später Kornhaus, jetzt Fabrikgebäude des Herrn Hans Adam *Senn*, woselbst auch an den Mauern eine grosse Auswahl jetzt übertünchter Backsteine vorhanden sein soll. 3) Im sogen. S. Urbanhof, der alten Schaffnerei des Klosters S. Urban. Diese Thüre im Erdgeschoße ist besonders gut erhalten. 4) Ein vollständiger Thürbogen im Kellerhalse des Gasthofs zum Raben. 5) Zwei vollständige Backsteinthürpfosten im Kellerhalse des »Sennenhofs«. Ausser diesen namhaftesten Fragmenten finden sich in vielen alten Gebäuden einzelne Backsteine eingemauert. Leider ist erst vor einigen Jahren ein gekuppeltes Rundbogenfenster mit Mittelpfeiler, das bei einem Umbau aufgedeckt wurde, durch die Unvorsichtigkeit der Werkleute zerstört worden. Die auf den Zofinger Backsteinen vorkommenden Ornamente sind sämtlich in den *Hemman'schen* Publikationen gezeichnet. Ausgesprochen gothische Formen habe ich keine gefunden. Besonders häufig kommen von bildlichen Darstellungen der Wolf in der Schule und der Basilisk vor. (Mittheilung des Herrn Prof. *Ed. Leupold* in Aarau.) Einer Mittheilung des Herrn Secretär *Siegfried* am Gewerbemuseum Zürich entnehmen wir ferner, dass zahlreiche Relief-Backsteine in einem jetzt zugemauerten unterirdischen Gange sich befinden, der von der Pfarrkirche zum alten Spital führte; ebenso sollen mehrere Wagenladungen solchen Materiales zum Bau der neuen Friedhofkapelle verwendet worden sein.

Zurzach. 1) *S. Verena*. 881 Benedictinerkloster, 1279 in ein weltliches Chorherrenstift verwandelt. *J. Huber*, »Geschichte des Stifts Zurzach.« Klingnau 1869. *Nischeler*, »Gotteshäuser« III, p. 616. 917—26 Erwähnung von *Glasfenstern* in der Kirche. Mirac. *S. Verenae* bei *Pertz*, Mon. Scr. IV, 457 ff. 1294 ging die alte 987 durch eine Ueberschwemmung beschädigte und 988 restaurirte Klosterkirche nebst den dazu gehörigen Bauten bei einem grossen Brand zu Grunde. Huber 13. 1317. Bischof Gerhard von Constanz erwirkt bei den in Avignon versammelten Prälaten eine Ablassbulle für die noch nicht wieder aufgebaute Kirche, l. c. 17. 1340 Bestätigung obiger Indulgenz für Diejenigen, welche zur Wiederaufbauung und zur Beschaffung der Kirchenzierden beitragen; l. c. 21. 1340 Schenkung des Conrad von Clingenber, Bischof von Freisingen, »an den Buwe zu ainem guten gewelb über den kor und an ain kanzel«; l. c. 22. 1346. Fr. Hainricus ordin. præmonstrat. et archiep. anaver-censis weihl Namens des Bischofs Ulrich von Constanz drei Tragaltäre; l. c. 27 n. 2. 1347, 23. Herbstm.: Berchtoldus ord. Cisterciensis, Weihbischof des Bischofs Ulrich von Constanz, weihl in Gegenwart der Königin Agnes den von Grund auf neu erbauten vorderen Theil des Chors sammt der Krypta und die ganze Stiftskirche sammt Friedhof und fünf Altären; l. c. 25. 1468. Das Stift lässt durch den Maurermeister *Rudolf von Baden* die acht »Pfyner« an der Münsterkirche bis auf »den Kapfsymen« abheben und sie wieder aus Lienheimer Steinen neu aufführen; l. c. 45 n. 1 (bezieht sich wohl auf die Streben am Chor). 1471. Die Stiftskirche durch Brand beschädigt und 1474, 24. Nov., neu geweiht; a. a. O. 45. Inventar der *Reliquiensätze* durch den Stiftsdekan von Rast; a. a. O. Seit 1563 Wiederherstellung der während der Bildersturmes ausgeräumten Kirche, Maler *Urs von Aegery* von Baden übernimmt laut Accord von 1565 für den Betrag von 272 Gl. eine umfassende Reparatur des Inneren; l. c. S. 106 u. n. 2. 1626. Umfassende Bauverbesserungen an der Kirche, Erstellung der steinernen Wendeltreppe in den Münsterthurm, 26 Oelgemälde an den Wänden der Kirche, Scenen aus dem Leben der hl. Verena und S. Johannes von Nepomuk von dem Zuger Maler *Letter* ausgeführt; a. a. O. 124 n. 2. 1733 bauliche Reparaturen, S. 153. 1734. Die *Chorstühle* durch die Tischler *Glöck* und *Glanz* von Waldshut erstellt; 1734, 28. und 29. März, Weihe der wiederhergestellten Kirche. S. 156 n. 1.

Von der nach dem Brande von 1294 erbauten Kirche (»Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 504. »Kathol. Schweizerblätter.« Luzern 1865, No. 5, S. 69) bestehen der östliche Theil des Chores, die Krypta und der über dem Chorpolygon errichtete Thurm. Die *Hauptmaasse* der Kirche: »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 505, n. 1. Den Zugang zu der *Krypta* bildet ein m. 7,35 langer, 2 m. breiter Gang mit rundbogigem Tonnengewölbe, zu welchem unter der Mitte des Chorbogens zwei Treppen hinunterführen. Von diesem Gange betritt man die erste Abtheilung der Chorgruft, aus einem mittleren spitzbogigen m. 2,95 hohen Rippengewölbe zwischen zwei gedrückt spitzbogigen Tonnengewölben bestehend, die östlich von zwei unförmlichen Pfeilermassen getragen werden. Der östliche Theil der Krypta ist ebenfalls dreischiffig, von gleicher Höhe, aber breiter. Er besteht aus sechs quadratischen Jochen, deren spitzbogige Kreuzgewölbe von vier in der Mitte aufgestellten, m. 1,15 hohen Rundpfeilern getragen werden. Den Abschluss in derselben Breite bildet ein Halbpolygon mit einem ganzen und zwei halben Kreuzgewölben. Die Gesamtlänge der Krypta ohne den tonnengewölbten Zugang beträgt m. 9,75, die Totalbreite des östlichen Theiles 7,42. Die einfach gekehlten Rippen wachsen unmittelbar aus den Rundpfeilern heraus, mit denen schlankere Halbsäulen an den Umfassungsmauern correspondiren. Die Schlusssteine sind theils mit Blattkränzen, einige mit Masken verziert, die Fenster modern. Unter dem mittleren Gewölbe steht das *Cenotaphium der hl. Verena*, ein Sarkophag, dessen Deckel mit der liegenden Relieffigur der Heiligen

geschmückt ist (XIV.—XV. Jahrhundert). Ueber die Sitte, die »Brauttschäpperli« auf diesem Sarkophage zu opfern, cf. *Fricke*, »Gesch. von Baden«, S. 407. Der *Chor*, ein eleganter Bau des XIV. Jahrhunderts, liegt m. 2,70 über dem Schiffe, von welchem beiderseits eine gewundene Treppe emporführt. Der westliche Theil in einer Länge von m. 4,60 ist mit einer modernen Gipsdiele bedeckt. Ein Spitzbogen, von einem Wulste unterfangen, der in beträchtlicher Höhe mit consolatig endenden Dreiviertelsäulen absetzt, trennt diesen westlichen Theil von der etwas höher gelegenen Osthälfte. Die letztere ist mit einem Kreuzgewölbe bedeckt, dem sich das Fächergewölbe des aus fünf Seiten des Achtecks gebildeten Halbpolygons anschliesst. Die Wanddienste bestehen aus einer Halbsäule zwischen zwei polygonen Gliedern, sie sind mit attischen Basen und schmucklosen Kelchkapitälern versehen, die Rippen mit zwei Kehlen gegliedert, die auf einem birnförmigen Wulste mit vorgesetztem Plättchen zusammenreffen. Die Schlusssteine sind mit eleganten Blattornamenten und Masken verziert. In der Höhe von m. 1,95 bezeichnet ein Wasserschlager das Auflager der hohen und weiten Spitzbogenfenster, deren Maasswerke die reichen spielenden Formen des XIV. Jahrhunderts zeigen. An der Nordseite des Polygons sind die steinernen *Pontificalsitze* ausgespart, drei spitzbogig gewölbte Nischen mit zierlichen Spitzgiebeln auf leichten Pfosten bekrönt, die ihre ursprüngliche Bemalung roth, weiss, grün und gelb erhalten haben. Ueber dem Halbpolygon, dessen Aeusseres von einfach terrassirten Streben begleitet ist, erhebt sich als zweites Geschoss die ebenfalls dreiseitig geschlossene und mit spitzbogigen Maasswerkfenstern versehene Glockenstube. Das *Langhaus*, dessen flachgedeckte Schiffe von fünf Pfeilerpaaren getrennt werden, ist ganz modernisirt. Die Stützen, welche durch rundbogige Archivolten verbunden sind, sind viereckige Pfeiler mit abgefasten Ecken und modernen Gesimsen. Das Aeusseres ist schmucklos.

R. 1870 u. 1875.

2) *Pfarrkirche U. L. Frauen*. *Nüscheler* III, 595. *Huber* a. a. O. Der Legende zufolge soll schon die hl. Verena 323 eine der Mutter Gottes geweihte Kirche vorgefunden haben. *Huber* 5. 1229 wird eines Leutpriesters gedacht. *Nüscheler* 595. 1471 Brand. 1474 Weihe; l. c. 45. 1517. Das bischöfliche Ordinat Constanx bewilligt einen Neubau, worauf zwischen dem Stiftscapitel und den Kirchgenossen die Vereinbarung getroffen wurde: »das die underthanen die Kilchen und Kor mit Daffeln und ander zierte mit einander söllend in der Kilchen costen aufbauen, damit der Kor und Kilch einander gleichförmig erschiene.« 1518 wird die Kirche, welcher der Rath von Zürich in demselben Jahre ein *Fenster* schenkt, dem Gottesdienste übergeben. *Huber* 60 u. f. Der südlich neben der Stiftskirche gelegene Bau ist in der Anlage gothisch, aber in der Barockzeit ganz modernisirt worden. Er besteht aus einem einschiffigen Langhaus und einem sieben Stufen höher gelegenen, dreiseitig geschlossenen Chore. Chor und Schiff sind mit flachen Gipsdielen bedeckt und mit einfach geschrägten Spitzbogenfenstern versehen, welche der Maasswerke entbehren. Unter dem Chore befindet sich eine zweischiffige Krypta, das Beinhaus, mit ebenfalls dreiseitigem Abschluss im Osten. Zwei viereckige an den Kanten abgeschrägte Pfeiler ohne Basen mit trapezförmigen Aufsätzen theilen die Schiffe; letztere sind mit flachen Tonnen bedeckt, in welche von den Pfeilern her dreieckige Kappen einschneiden.

R. 1875.

Miscellen.

In dem Sammelbände XVIII, 220, der Stadtbibliothek Zürich befindet sich die folgende Verkaufsanzeige:

»*Avertissement*. Hochgeachte, Wohledle, nach Stands-Gebühr geehrte Liebhabere Helvetischen und Eidnössischen Merkwürdigkeiten! Es ist zur Genüge bekannt, und aus teutsch- und latinischen Authoribus erwiesen, dass Zürich eine uralte, Welt-berühmte Stadt, ja eine Mutter vieler gelehrten, und hochverständigen Männern jederzeit gewesen, und noch seye, erhellet, gläublich aus sonderbarer Providenz des Allerhöchsten, dass immerhin eine vortrefflich- wohl vorsichtig- und Hochweise Obrigkeit durch ihre sehr klug- einsichtig- und ausnehmende Regierung bester Policy im höchsten Glanz aller Ruhmwürdigkeit floriret, zu welcher glückseligen Regierung, wie auch einer ganzen Hochloblichen Stadt und Republik von dem innersten meines Herzens alle himmlische Benedeiungen, höchstes Wohlergehen von Gott anwünsche. Warumen ich mit dieserem Blat denen Tit. Herrn Liebhabere helvetischen Merkwürdigkeiten zum Vorschein komme, habe ich durch solches Hochdenenselben bekannt machen wollen: dass ich von zarter Jugend auf eine angebohrne Lieb und Affect getragen Helvetische oder Eydnössische Manuscripten, alte Gelder, und andere Antiquitäten zusamlen, und darmit zu handeln Vorgenommen, und diese hier nachbenannte Sachen besitze; weilen ich also theils wegen eigenthümmlichem Landgut, theils wegen heranrückendem Alter, und theils wegen der Entlegenheit nicht mehr solchen Sachen obliegen kann, so hab ich reiflichst entschlossen, dieses alles sammenthaft an Liebhabere zu verkaufen, wie folget:

Erstlich. Seynd vorhanden bey 1900 Stuck gross und kleine, neu und alte, kayserliche, königliche, churfürstliche, bischöfliche, gräfliche, herrliche, edle, burgerliche und auch vieler Städten, Flecken, Klöstern, Dörfern und Herrschaften sauber in Holz geschnittenen Wappen, Monumenten und Inscriptiones &c. welche meistens die wahre Originalia seynd, und von Joann Rudolph Stumpf zu seiner grossen Schweitzer Chronic zum Drucken gebraucht worden. *Zweitens.* Ueber 200 Stücklein zu obermeldten Wappen gehörige sauber in Holz geschnittenen Helm Zierden. *Drittens.* Fünf in Bogens grösse sauber in Holz geschnittenen Landkarten worinnen die Schriften gegossen, vorstellende das alt und neue Helvetia, oder Eidgnossschaft, Germania, Gallia, und Spania, seynd die wahre Originalia, wie solche bey Stumpfio zu sehen. *Viertens.* Acht in halb Bogens grossen sauber in Holz geschnittenen auch mit eingegossenen Schriften gezierte Land-Karten, als Wißispurg, Thur- und Aerger, Wallis, Pünten, Rauraci &c., seynd Originalia Stumpfii. *Fünffens.* 12 sauber in Holz geschnittenen in 4to grossen Königen, gläublich aus Frankreich, die nicht bey Stumpfio, sondern zu einer andern Chronic dienen mag. *Sechstens.* Seynd gegen 600 Bögen in zerschiedenem Format zusammengezehlten Eydnössische Manuscripte, die hin und her gesammelt worden, vorhanden. *Siebendens.* Eine Kupferplatten auf beyden Seithen gestochener, in einem Median-Bogens Grösse, worauf die Anno 1656 erreignete Belagerung der Stadt Rapperschwyl, 2. Bögen aneynander gesetzt mit 40. Abdrück. *Achtens.* Zerschiedene alte heydnische und helvetische Münzen 30. Stücker, samt einem Steinli mit 2. griechischen Wörtern, die theils zu Windisch, theils in Basel Augst, und Rapperschwyl gefunden worden. — Dieseres obernamsete sämtliche stumpfische sehr köstliche Werk, wie auch alles, was hier vornen verzeichnet, wird samenthaft nächsten Preises um 300. Fl., und ein gut Trinkgeld entlassen, und kann solche Waar von Stund an, weil dieses alles schon in allhiesiger Hochlobl. Stadt Zürich liget, bezogen werden, wann jemand einer, oder mehrere Liebhaber verlangt mit meiner Wenigkeit daraus zu reden, so werden die Herrn ersucht mich schriftlich oder mündlich zu berichten, so ich bey Tit. Herrn Freyhauptmann Steinfels an der Schiff-Lände zu erfragen, und wurde mir sehr geliebt seyn je ehuder je lieber die Bericht zu vernehmen, indeme ich gezwungen wird wegen vieler zu Haus und Feld obligender Arbeit baldstens fort und heimzukehren. — Ferner wird à parte auch zum Verkauf angetragen, die sehr gute, und annoch wohl conditionirte gygerische Landkarten über das ganze Zürich-Gebiet, die in 6 Kupferplatten bestehet, und noch einige 100. Exemplaria, die gut seyn müssen, davon können gedruckt werden. Der nächste Preis dieser bekannten Landkarten ist für 100 Fl., und ein Trinkgeld, Züricher Stadt Währung entschlagen.

Dienstw. Diener *Beat. Jacob Ant. Hiltensperger*
von Zug und St. Gallisch. Berg.«

Beat Jacob Hiltensperger, der in der zweiten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts lebte, stammte aus Zug, wo mehrere Angehörige seiner Familie den Xylographen- und Typographenberuf vertraten. Er wohnte in dem Dorfe Berg bei St. Gallen und wurde St. Gallischer Gotteshausmann. Als Formschneider ist er u. A. der Verfertiger einer Wappentafel der Aebte von St. Gallen und eines humoristischen Neujahrswunsches dd. 1769 an die Honoratioren der Stadt St. Gallen mit den Wappen der Stadt, von Bürgermeister und Räthen, Zünften und Geschlechtern (vgl. über die Hiltensperger eine Abhandlung von *B. Staub* über die Buchdruckerkunst: Beilage des Jahres-Berichtes der kantonalen Industrieschule und des städtischen Gymnasiums in Zug für das Schuljahr 1869—70.)

Den Fischfang der Bewohner Europa's in vorgeschichtlicher Zeit haben wir uns im Wesentlichen so vorzustellen, wie derselbe bei den heutigen Naturvölkern betrieben wird. Reichliche Anhaltspunkte zur Beurtheilung der alten Fischerei bietet uns eine Reihe von Gegenständen in der Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft zu Zürich. Nicht schwer ist es, an der Hand dieser Kultur-Ueberreste sich ein Bild der alten Pfahlbautischer und ihrer Wohnstätten zu konstruiren. Die Harpunen und Angeln aus Hirschhorn und Knochen, die alten Netzschwimmer aus Rinde, die Fischangeln aus Bronze ganz gleich den heutigen, ja die Fischnetze mit engen und weiten Maschen, sie liegen alle hier im Grunde des Sees von Robenhausen, zwischen den noch erhaltenen Pfählen, welche die Hütten der Fischer trugen. Alles fügt sich vor unserem geistigen Auge zusammen, die unscheinbaren schmutzigen Knochen und Scherben, die Netzreste und Angeln, vor uns steht der Pfahlbau mit seinen Hütten aus Stangen und Flechtwerk, die Fugen sind mit Bergmoos gestopft, das Ganze mit Lehm überzogen, das Dach mit Rohr oder Rinde gedeckt. Das Pfahldorf im Schweizersee mag wohl jenem der Goajiros im Maracaibo-See Venezuela's oder dem der Päonier im See Prasias geglichen haben, von dem Vater Herodot im fünften Buche erzählt: »Mitten im See stehen zusammengefügte Gerüste auf hohen Pfählen und dahin führt vom Lande nur eine einzige Brücke. Und die Pfähle, auf denen die Gerüste ruhen, richteten in alten Zeiten die Bewohner insgemein auf; nachdem aber machten sie ein Gesetz und nun machen

sie es also: Für jede Frau, die einer heirathet, holt er drei Pfähle aus dem Gebirge, das da Orbelos heisst, und rammt sie ein; es nimmt sich aber ein Jeder viele Weiber. Sie wohnen aber daselbst auf folgende Art: Es hat ein Jeder auf dem Gerüste eine Hütte, darin er lebt, und eine Fallthüre durch das Gerüst, die da hinuntergeht in den See. Die kleinsten Kinder binden sie an einem Fuss an mit einem Seil, aus Furcht, dass sie hinunterrollen. Ihren Pferden und ihrem Lastvieh reichen sie Fische zum Futter. Davon ist eine so grosse Menge, dass wenn einer die Fallthüre aufmacht und einen leeren Korb an einem Strick hinunterlässt in den See und zieht ihn nach kurzer Zeit wieder herauf, so ist er ganz voll Fische.«

(R. Andrie: »Daheim«, No. 33, 1880, p. 520 ff.)

Kleinere Nachrichten.

Die von der »N. Z.-Ztg.« No. 132, I. Bl., dem »Appenzeller Tagbl.« entnommene Nachricht von Glasgemälden im Rathhause zu Herisau beruht laut Information auf einer Verwechslung mit den 1877 oder 1878 wieder zum Vorschein gekommenen Scheiben auf der Rathsstube von Trogen. Vgl. »Anzeiger« 1878, No. 1, S. 820. Nichtsdestoweniger freuen wir uns über diese Nachricht, indem zu hoffen steht, dass auf die hiedurch neuerdings gebotene Anregung hin endlich eine stilvolle Restauration der so lange vernachlässigten Kunstwerke beschlossen werde.

Appenzell I.-R. Die Kirchengenossenschaft Wangs im St. Galler Oberlande schenkte dem antiquarischen Museum in Appenzell einen Flügelaltar des nunmehr zum Abbruche bestimmten »Wangser Kirchlein«. Die Bilder sind Werke des Appenzeller Malers Girtanner, der mit ähnlichen Malereien den jetzt ebenfalls im Museum befindlichen Altar der S. Martinskapelle beim Armenhause in Appenzell geschmückt hat. (»Allg. Schw.-Ztg.« No. 82.) Der Wangser Altar ist ein Triptychon. Der Schrein zeigt die Madonna zwischen Jacobus Major und Johannes Ev. Darunter steht die Inschrift: Jacobus Girtanner Appenzellensis pinx. 1595. Auf Flügel links ist inwendig S. Ciprianus Mertirer, rechts Kathrina von Alexandrien gemalt. Geschlossen zeigen die beiden Flügel den englischen Gruss. Die Bilder sind derbe Werke eines ländlichen Meisters.

Red.

Basel. In der ausserordentlichen Sitzung des Grossen Raths vom 5. April beantragte die Regierung betreffend die äussere *Restauration des Münsters*, der Grosse Rath möge sich mit der Durchführung derselben, wie solche in Verbindung mit dem Münsterbauverein vorzunehmen wäre, grundsätzlich einverstanden erklären und zu diesem Zwecke auf 8—10 Jahre einen jährlichen Beitrag von Fr. 15,000—20,000 bewilligen. Die HH. Oberbaurath Schmidt in Wien und Haase in Hannover haben bereits von dem Projekte Einsicht genommen und sich im Allgemeinen mit demselben einverstanden erklärt. Der Antrag wird ohne Discussion genehmigt. (»Allg. Schw.-Ztg.« No. 81). — Am 29. April wurde die erweiterte und neu aufgestellte *mittelalterliche Sammlung*, bevor sie dem Publikum zugänglich gemacht werden sollte, den Behörden, sowie einem Kreise von Gönnern und Freunden geöffnet. Bekanntlich ist nunmehr der ehemalige Betsaal zu den Localitäten der Sammlung geschlagen, hat das Zimmer aus dem Bärenfelderhof seine Aufstellung gefunden und ist neuerdings eine Bereicherung durch den Ankauf der Quiquerez'schen Sammlung erfolgt.

Bern. Dem »Journal de Genève« wird aus *Tivann* geschrieben, dass daselbst in der Nähe des Dorfes Arbeiter 0,6 m. unter dem Boden ein sehr gut erhaltenes, ca. 10 m. langes und 0,6 m. breites Canot aus der Pfahlbauzeit auffanden. Herr Dr. Gross hat dasselbe für das Museum in Neuenstadt erworben. (»Allg. Schw.-Ztg.« No. 89.)

Graubünden. *Chur.* Am 29. April wurde bei Aufgrabungen für die Hydrantenleitung unweit des Postgebäudes eine Tafel von weissem Marmor gefunden, deren untere Hälfte eine erhabene Einrahmung zeigt; die zerstörte obere Hälfte enthält eine Relieffigur, neben welcher ein Wappen gestanden zu haben scheint. Bei demselben Anlasse wurden gegenüber dem städtischen Krankenhause die Fundamente einer ca. 30 m. langen geradlinigen Mauer entdeckt; dieselbe scheint von zwei Seitenmauern flankirt zu sein, welche sich unter der italienischen Strasse hinziehen. In unmittelbarer Nähe dieser Mauer fand ich selbst fünf Bruchstücke römischer Leistenziegel, das Fragment eines grossen bauchigen Gefässes, rundlich, von ca. 0,30 m. Durchmesser, sowie mehrere kleinere Bruchstücke eines oder mehrerer Thongefässe, darunter ein Henkelstück. Mehreres vielleicht später. *Chr. K.* — Die in No. 1 des »Anzeigers« S. 9 gebrachte Anregung hat bereits die erfreuliche Wirkung

zur Folge gehabt, dass die Behörden in *Davos* bemüht sind, für würdige Instandsetzung des dortigen *Rathhauses* Sorge zu tragen. Der Ofen ist wieder hergestellt, das Gefäße soll reparirt werden; endlich ist die zweckmässige Aufstellung der übrigen noch im Rathhause befindlichen Alterthümer in Aussicht genommen. (*Allg. Schw.-Ztg.* No. 58.)

Neuenburg. Am 20. April hielt die *Cantonale geschichtsforschende Gesellschaft* unter dem Präsidium Al. Daguets ihre Jahresversammlung in Neuenburg. Es wurde über die neuesten Ausgrabungen in der Thièle und im Schlosse Rochefort referirt, auch erhielten die Mitglieder zwei Druckschriften: Reuters »*Fragments d'architecture neuchâteloise*« und die »*Biographie Agassiz's*«, von Louis Favre. Ferner legte Herr Oberst v. Mandrot vierzehn Kärtchen vor, welche eine genaue Uebersicht der Neuenburger Pfahlbauten darbieten. (*Neue Alpenpost*, No. 18).

St. Gallen. Herr Prof. Dr. Gust. Scherrer, der im Jahre 1874 das von den Gelehrten so sehnlich erwartete »*Verzeichniss der Handschriften der St. Gallischen Stiftsbibliothek*« herausgegeben, veröffentlichte soeben den »*Catalog der Incunabeln (Wiegendrucke) der Stiftsbibliothek von St. Gallen*«. Dieses Werk liefert, wie wir der »*St. Gall.-Ztg.*« entnehmen, viele und mannigfaltige Daten zur Wiegengeschichte des Buchdrucks, speciell der ersten Buchdrucker, Druckjahre und Druckorte. Mit Liebe und Sorgfalt beschrieb der gelehrte Verfasser bei den catalogisirten typographischen Werken die Holzschnittverzierungen und Holztafelldrucke. Die meisten dieser Holzsnitte sind höchst interessant; sie enthalten Initialen und Signete, Bilder, Landkarten, Wappen, Stammbäume, geometrische und astronomische Figuren, Randornamente etc. Mehrere darunter blieben bisher unbekannt, erscheinen aber nicht ohne Bedeutung für die Geschichte der Xylographie, welche in den letzten Jahrzehnten unseres Jahrhunderts neuerdings einen so herrlichen Aufschwung genommen hat. Bezüglich des Jahres, bis zu welchem ein Druckwerk als Wiegendruck anzusehen sei, hat Herr Dr. Scherrer das Jahr 1520 angenommen. Nach ihm ist die von Georg aus Trapezunt gefertigte lateinische Uebersetzung der Homilien des Johannes Chrysostomus die älteste Incunabel der Stiftsbibliothek (Anno 1465 bis 1466). Unter den Incunabeln findet sich auch der berühmte, selten gewordene *Malleus Maleficorum* (Ketzerhammer) der Kölner Dominikaner (Anno Deitatis 1494), von welchem Werke die »*Vadiana*« seit Kurzem nun auch ein Exemplar besitzt. Die Herausgabe beider Werke wurde ermöglicht durch die Munificenz des katholischen Administrationsrathes. Wie wir dem genannten Blatte ferner entnehmen, ist auch die Anfertigung des Cataloges der übrigen Druckwerke der Stiftsbibliothek auf bestem Wege und es dürfte mit der Zeit selbst die schon in den Vierziger Jahren beschlossene Drucklegung und Herausgabe des Repertoriums der Urkunden des St. Gallischen Stiftsarchivs endlich das Licht der Welt erblicken. (*Allg. Schw.-Ztg.* No. 66).

Waadt. Ueber die bei *Chamblandes* zwischen Lausanne und Cully gemachten Gräberfunde vgl. das Referat von Herrn Morel-Fatio, pag. 45 u. f. — Der Grosse Rath bewilligte für die *Restauration der Kathedrale von Lausanne* für das Jahr 1879 einen Nachtragskredit von Fr. 48,122 und Fr. 13,000 für die Wiederherstellung der Porche des apôtres. (*Tagbl. der Stadt Zürich*, No. 120.)

Wallis. Nach einer gef. Mittheilung des Herrn *R. Ritz* in Sitten wurden am 19. Februar in Châtroz am linken Ufer der Morge bei Couthey in einer Tiefe von 4½ Fuss sieben prähistorische Gräber gefunden. Sie waren mit Steinplatten ausgefüllt und mit einem Steine bedeckt. Ausser Schädeln und Knochen wurden zwei runde Töpfe, der eine von Topfstein, der andere von Glimmerschiefer, zu Tage gefördert, leider zerschlagen, so dass nur die Böden dieser Gefässe für das Museum von Sitten gerettet werden konnten. Auf den Gräbern lag ein erratischer Block. — In Sitten, rue du Rhône, wurde kürzlich beim Ausgraben eines Fundamentes, 12 Fuss tief, ein aus Glimmerschiefer gearbeitetes Gefäss gefunden. Dasselbe ist ziemlich roh und sehr beschädigt. (Siehe Taf. VII, Fig. 1.) *Raph. Ritz.*

Zürich. In unserem Lande findet man fast überall die Spuren uralter menschlicher Ansiedelungen. Wenn wir den Beweis noch nicht haben, dass die Höhlenbewohner auch im Centrum der Schweiz wohnten, so ist doch noch alle Hoffnung vorhanden, dass die langgestreckte Kette des Jura noch manche Wohnstätte dieser uraltesten Landesbevölkerung aufweisen werde. Zur Zeit der Pfahlbauten waren ja unsere meisten Seen mit einem ganzen Kranz von Ansiedelungen umgeben. Die zahlreichen Funde von Bronze, die man in Torfmooren, Gräbern etc. findet (siehe Dr. Ferd. Keller, »*Archäologische Karte der Ostschweiz*«), die Grabhügel und althelvetischen Zufluchtsörter beweisen, dass auch fast zu gleicher Zeit mit den Pfahlbauten das feste Land bewohnt war. Der Auszug der alten Helvetier nach Gallien ist historisch und wir wissen ja, dass viele Städte und Dörfer vorher verbrannt wurden. Die Römer kamen als Sieger in unser Land, sie legten feste Plätze, Kastelle etc. an. Aber auch die Stunde der Römer schlug, die Alemannen kamen in unser Land. Da hat mancher Wohlhabende, ängstlich um seinen Besitz, seinen Schatz verborgen, um ihn vor Raub zu sichern. So erklären sich die grössern und kleinern

Funde von römischem Gelde und Schmuckgegenständen, welche man gelegentlich bei Erdarbeiten etc. entdeckt. Ein sehr interessanter Fund ist auch letzter Tage auf der Höhe der Allmankette, 840 Meter hoch, von Herrn Brandenberger in Adentsweil-Bärentsweil gemacht worden. *Ungefähr 24 Pfund römische Kupfermünzen wurden gefunden.* Der Schatz lag zwischen zwei Steinen lose mit Erde bedeckt und wurde beim Sprengen der Blöcke gefunden. Das Geld war je nach der Grösse in fünf bis sechs Rollen verpackt worden und lag wahrscheinlich in einem Kistchen, das aber der Länge der Zeit erlegen ist. Die Münzen sind im Ganzen noch wohl erhalten. Die geschützte Lage hinderte ihre weitere Zerstörung durch Oxidierung. Der Fundort ist auf der topographischen Karte mit »Palten« bezeichnet und war wol immer mit Wald bedeckt. Die Münzen tragen die Bildnisse der römischen Kaiser aus dem I.—III. Jahrhundert unserer Zeitrechnung; so mag auch dieser Schatz bei dem Einfall der Alemannen verborgen worden sein. In der Nähe des Pfäffikersees waren verschiedene römische Niederlassungen; Bürglen, Irgenhausen (Kastell) und Kempten sind Beweise hierfür gewesen. Offenbar war auch die Allmankette schon bewohnt, sonst hätte kein Römer, genau 1000 Fuss über dem Spiegel des Pfäffikersees, seinen Schatz (ein grosses Kapital nach damaligem Geldwerthe) dort im Walde verborgen. In Adentsweil wurden s. Z. auch alemannische Gräber gefunden. Es liegt wol noch Vieles verborgen und harret eines glücklichen Finders!

Ich berichtete Ihnen s. Z. über Gräber in der Kiesgrube bei Robenhausen. Es wurden im Ganzen bis jetzt zwölf Gräber aufgefunden. Die Untersuchungen derselben, sowol von antiquarischer als anatomischer Seite (in Beziehung auf die Schädel etc.) ergaben das Resultat, dass dieselben sehr alten Datums sind. Es ist nur schade, dass solchen Fünden von Seite vieler Arbeiter keine Aufmerksamkeit geschenkt wird und dass sie oft nur ein glücklicher Zufall vor der Zerstörung sichert. Wenn aber selbst Gebildete der Kulturentwicklung des Menschengeschlechts kein Interesse abgewinnen können, so ist der einfache Arbeiter in dieser Beziehung mehr als entschuldigt. (»N. Z.-Ztg.« No. 122, 1. Mai.)

Bekanntlich hat vor einiger Zeit die Kirchgemeinde St. Peter in Zürich die Umschmelzung ihres bisherigen Geläutes beschlossen. In Folge dieses Beschlusses ist einer der alten Glocken, die besonderer Berücksichtigung werth ist, das Schicksal der Einschmelzung nahe gestanden, was im Interesse der historischen Erinnerungen, die sich an dieses ehrwürdige Zeichen der Vergangenheit knüpfen, gewiss allgemein bedauert worden wäre. Die Schlagglocke trägt nämlich in gothischen Buchstaben eine Inschrift, die uns Kunde von dem Jahr ihres Gusses (Anno 1294) gibt. So viel wir wissen, hat die hiesige antiquarische Gesellschaft die Initiative zum Zwecke der Erhaltung eines der ältesten derartigen Monumente, die noch vorhanden sind, ergriffen und den löbl. Stadtrath um die geeigneten Schritte in dieser Angelegenheit ersucht. Der Letztere hat denn auch in verdankenswerthester Weise beschlossen, für den Fall dass die Erhaltung der Glocke ermöglicht werde, die Hälfte der Ankaufssumme (der Metallwerth der ungefähr 18 bis 20 Zentner schweren Glocke beträgt nahezu 2000 Fr.) beizutragen. Die andere Hälfte wird oder ist bereits durch freiwillige Beiträge gedeckt, so dass es also möglich ist, die Glocke, anders als es bisher geschehen konnte, einem weiteren Kreise zugänglich zu machen. Von den zur Umschmelzung ihren Standorten bereits enthobenen Glocken trägt eine derselben die Jahreszahl 1421; eine andere sehr alte, ja vielleicht älteste, hat gar keine Jahrzahl; die vierte und fünfte sind gegen Ende des letzten und Anfangs dieses Jahrhunderts gegossen worden. Im Thurme bleibt einzig die sogenannte Allarmglocke. (»N. Z.-Ztg.« No. 155, 2.)

Zug. Museum. Im Jahre 1873 fasste die Section Zug des Historischen Vereins der V Orte in Folge einer früheren Anregung des Herrn Pfarrhelfer *Wikart* den Beschluss, eine Sammlung anzulegen von »Gegenständen, welche in Bezug auf die Geschichte Zug's von Werth und Interesse seien«. Zweck derselben war, Zugerische Alterthümer sowohl vor Vernachlässigung als auch vor Verschacherung zu schützen und sie vereint dem Publikum zugänglich zu machen.

Die Beschaffung eines geeigneten Lokales war die nächste Aufgabe und ein solches bot sich in Zug, wie es schöner nicht gewünscht werden konnte, in der sogenannten Gemeindestube auf dem Staat-Rathhause — mit ihren spätgothischen Schnitzereien an sich schon ein mittelalterliches Juwel.

Von den Behörden wurde die Benutzung derselben zu diesem Zwecke zuvorkommendst gestattet, aber nunmehr erkannte man erst den verwahrlosten Zustand des ganzen Raumes und besonders der Schnitzarbeiten, des reichen, mit Vögeln und allerlei Gethier belebten Rankenwerkes, welches über den Fenstern die Wände bedeckt und an den Balken der Decke sich hinzieht.

Zuerst musste also für Instandsetzung des Saales gesorgt werden; Behörden und Privaten standen werththätig zusammen, um die nöthigen Mittel aufzubringen und auf Prof. Rahn's Empfehlung wurde *Julius Lehmann*, der Verfertiger des berühmten Strassburger Münster-Modells, mit der Restauration betraut. Bei etwas spärlich fliessender Geldquelle ging die Arbeit nur langsam vorwärts; erst Anfangs 1878 konnte das Werk als vollendet angesehen und zur Sammlung der Antiquitäten geschritten werden.

Keine ganz leichte Aufgabe: Ohne Fonds, wohl aber mit einer beträchtlichen Schuldenlast, war man auf die Generosität der Besitzer angewiesen, ihre Alterthümer dem Museum schenk- oder leihweise anzuvertrauen. Der Erfolg beweist, dass man, hierauf bauend, seine Rechnung *nicht* ohne den Wirth gemacht.

Die Besitzer von Antiquitäten wurden um Ueberlassung derselben durch Einladungen in den Zeitungen angegangen und um diesen Nachdruck zu verleihen, zog im Winter 1878/79 der unermüdliche Anreger und Vollbringer des Unternehmens, Herr Pfarrhelfer Wikart, terminirend von Haus zu Haus und brachte, Dank dem patriotischen Sinne der Besitzer, von diesen Streifzügen so reiche Beute mit, dass Pfingsten 1879 die Sammlung dem Publikum geöffnet werden konnte.

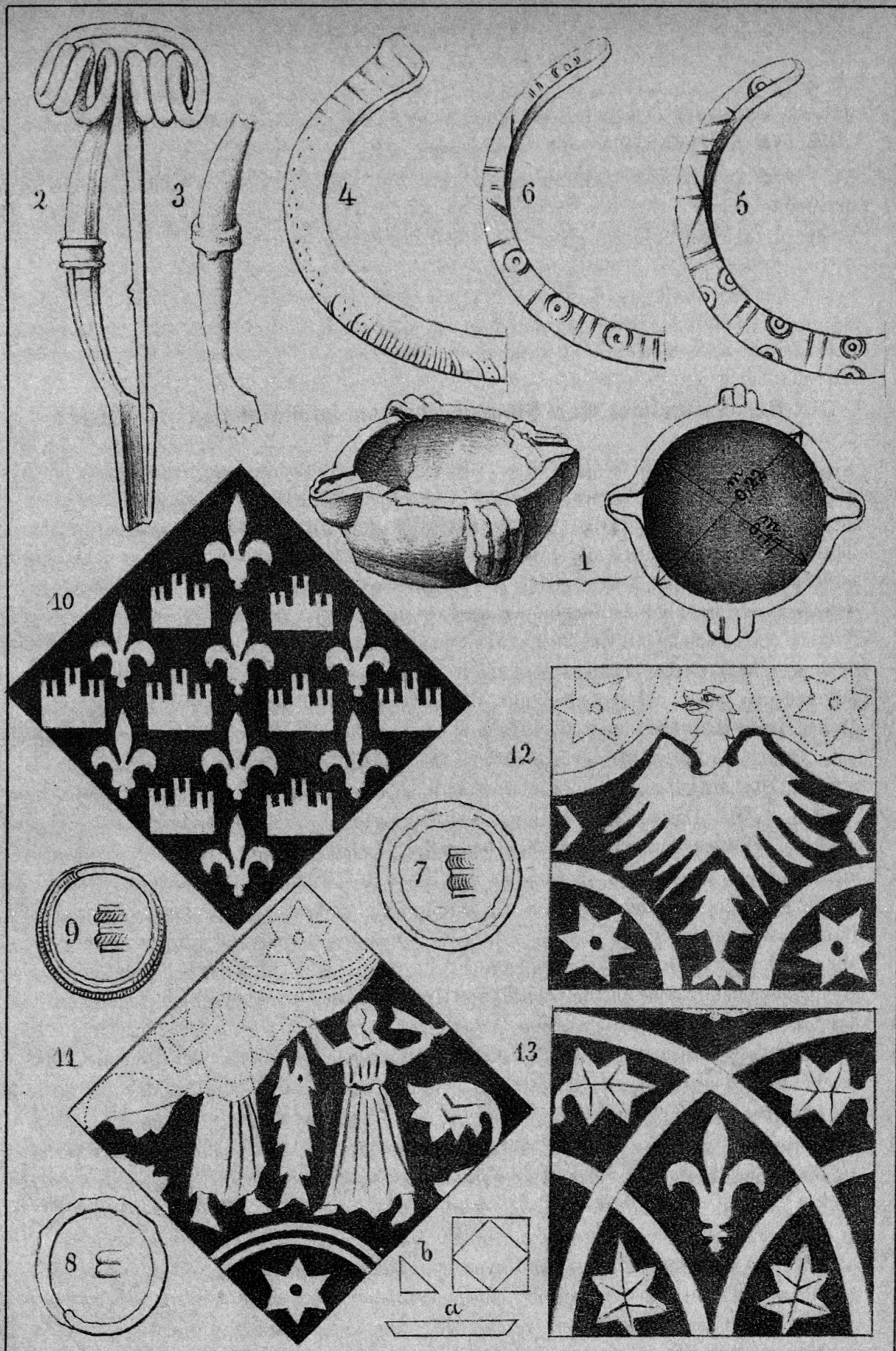
Kantonale, städtische und geistliche Behörden und Private haben in edelm Wetteifer ihre Schätze zur Verfügung gestellt; leider gestattet uns der Raum nicht, näher auf die Objecte einzugehen. Gut vertreten ist die Goldschmiedekunst; eine werthvolle Sammlung von Glasgemälden wird demnächst durch die Serie eines zweiten Besitzers vergrössert, die Xylographie ist durch eine Anzahl von Stöcken vertreten und die zahlreichen Familienportraits sind als Trachtenbilder auch für Fremde von Interesse.

Eine ausführlichere Besprechung des jungen Museums und seines Inhaltes gibt ein diesen Zeilen zu Grunde liegendes Schriftchen von *A. Weber*, das in der Sammlung zum Verkaufe ausliegt. *H. v. M.*

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend.¹⁾

- Anzeiger für schweizerische Geschichte.* XI. Jahrgang, Nr. 1, 1880. Dr. Th. v. Liebenau, Conrad von Mure Clipearius Teutonicorum. Dr. J. Strickler. Zur Geschichte der Burgunder Kriegsbeute. Nr. 2. Notizen über das Reliefbild Nr. 240 des Kataloges in der mittelalterlichen Sammlung im Basler Münster, von M. Estermann, Leutpriester.
- Bollettino storico della Svizzera italiana.* Nr. 5. A. Nüscher, le iscrizioni delle campane nel cantone Ticino. Interno alla leggenda di S. Ambrozio (Uebersetzung des Artikels Nr. 7 im »Anzeiger« von 1880). Antichità preziosa (Erwerb eines Schwertes aus dem Tessin für das Museo civico in Mailand).
- Die bildenden Künste in der Schweiz* im Jahre 1879. Kunstchronik von Dr. B. v. Tscharnier-von Bürrier, Präsident des Berner Kantonal-Kunstvereins. Bern, in Commission bei J. Dalp, 1880.
- Deutsche Rundschau.* 6. Heft, März 1880. S. 476. Die Solothurner Madonna.
- Der Formenschatz.* Lfg. V. Peter Flötner, Intarsienornamente. Jost Amman oder Tobias Stimmer? Ein Juristen-collegium, Holzschnitt aus Julii Alexandrini opera. Francof. 1590. Lfg. VII. Tobias Stimmer, Bildniss des Grafen Otto Heinrich von Schwarzenberg, Holzschnitt.
- Musée neuchâtelois.* Mars. Porte ou portière du salon de la maison de Meuron, Rue des moulins à Neuchâtel. Avec Pl.
- Neue Alpenpost.* Bd. XI. Nr. 15. J. J. Binder, Alte Schweizerische Denkmünzen. Nr. 11—23. Rabe und Krähe in Mythologie und Volksglauben.
- Neue Zürcher Zeitung.* Fahrten und Werke eines Bündner Malers (Hans Arduser's) im XVI. und XVII. Jahrhundert. Von J. R. Rahn. Nr. 99, 100, 101, 105, I. Bl. Hans Holbein's Madonna von Solothurn. Von Sal. Vögelin. Nr. 73, 75, 76, 77, I. Bl.
- Sonntagsblatt des Bund.* Nr. 22. Die Petronellenglocke in Grindelwald, von Prof. Hermann Hagen.
- Tobias Stimmer's Strassburger Freischiessen vom Jahr 1576.* Nach dem Original-Holzschnitt der kaiserl. Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg in Lichtdruck-Facsimile mit erklärendem Text herausgegeben von Dr. August Schrickler. Holzschnitt in 4 Blatt Folio und Text. Strassburg, Karl J. Trübner.
- Vischer-Merian, K.* Herman Sevogel von Basel und sein Geschlecht. Basel, Benno Schwabe. 1880.

¹⁾ Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weiteren Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen.



ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 4.

ZÜRICH.

Oktobre 1880.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. — Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direkt bei der Verlagsbuchhandlung von **J. Herzog in Zürich.**

Inhalt. 29. Le canot lacustre de Vingreis (Lac de Bienne), par le Dr. V. Gross. S. 69. — 30. Ein Gräberfund in Castaneda (Taf. VIII und IX), von C. Kind. S. 70. — 31. Brief an Herrn Dr. Ferdinand Keller, Präsident der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, von L. Grangier. S. 71. — 32. Ein Rapperswiler Grabstein in Wurmsbach, von Prof. G. v. Wyss. S. 73. — 33. Façadenmalerei in der Schweiz, von Prof. S. Vögelin (Fortsetzung). S. 75. — 34. Zur Geschichte des Backsteinbaues in der Schweiz (Funde in Grossdietwil), von Dr. Th. von Liebenau. S. 80. — 35. Die St. Michaelspfennige der Stift Bero-Münster, von M. Estermann, Leutpriester. S. 83. — 36. Glasmaler und Glasmalerei im Dienste der Stift Bero-Münster, von M. Estermann, Leutpriester. S. 83. — 37. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler. II. Kanton Appenzell (Fortsetzung), von Prof. J. R. Rahn. S. 85. — Miscellen. S. 87. — Kleinere Nachrichten. S. 87. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend. S. 92.

29.

Le canot lacustre de Vingreis (Lac de Bienne).

Au commencement du mois d'Avril de cette année des ouvriers occupés au bord du lac, non loin de la station de l'âge de la pierre de Vingreis, à retourner le terrain d'alluvion, rencontrèrent, à une profondeur de 80 cm. environ, un fragment de tronc d'arbre paraissant creusé artificiellement à l'intérieur. Ils me firent part de leur découverte et je constatai qu'il s'agissait d'un bateau remontant apparemment à l'époque des habitations lacustres.

Je pris aussitôt toutes les mesures nécessaires pour en assurer la conservation et j'en fis opérer le dégagement avec le plus de soins possibles. Après quelques jours de travail, ce canot parfaitement intact fut exhumé de la vase et transporté avec toutes les précautions nécessaires au Musée de Neuveville.

Ce canot, en bois de chêne, est construit un peu différemment de ceux qui ont été trouvés jusqu'ici. L'arrière, au lieu d'être arrondi, est de forme carrée ¹⁾ comme celui de nos bateaux modernes et l'avant est orné d'un prolongement qui a assez l'apparence d'un éperon (Pl. IX, Fig. 17).

Il mesure 9^m,55 de longueur. Sa largeur varie entre 73 et 90 cm. Il a 31 cm. de profondeur et sa hauteur totale, y compris le fond, est de 46 cm. Sur le rebord des deux parois latérales se trouvent ménagées, de distance en distance, de petites encoches arrondies, qui semblent avoir servi à loger les rames. Près de l'arrière on remarque sur l'une des parois latérales une brèche de 150 cm. de long sur 24 de large. Cette lacune, à en juger par sa forme régulière et par les bords coupés net, est ancienne

¹⁾ J'ai vu dernièrement au Musée civique de Turin, un canot de forme tout-à-fait identique, mais de dimensions moindres, retiré des terramares de la Lombardie.

et était probablement comblée à l'origine par une planchette disposée de manière à empêcher l'entrée de l'eau dans le bateau.

Afin de conserver au canot sa forme primitive et d'empêcher le travail, qui n'aurait pas manqué de se produire dans le bois par la dessiccation, on a eu soin, quelques jours après l'avoir sorti de l'eau, de l'imbibber sur toutes ses faces d'huile de lin bouillante à laquelle, plus tard, on ajouta un peu de colophane. Cette opération, pratiquée à plusieurs reprises, a jusqu'ici parfaitement réussi et peut être recommandée aux archéologues qui se trouveraient dans le cas de conserver des objets de bois trop volumineux pour être placés dans de la glycérine.

Neuveville en Août 1880.

Dr. V. GROSS.

30.

Ein Gräberfund in Castaneda.

(Taf. VIII und IX.)

Wir lassen hierüber zunächst den Originalbericht folgen:

La trovaglia fu fatta in un terreno piano, nel centro circa del commune di Castaneda, di una superficie di circa 10 hectare circondata dalla più parte da vecchie case costrutte dal 1500—1616 approssimativamente.

Gli oggetti giacevano nella terra sabbiosa rossiccia abbondante in tutta quella spiaggia, erano alla profondità di circa 1,20 metro — erano ricoperti con lastre sottili di sasso non lavorato, e sopra le lastre vi era terra nera non sabbiosa.

Furono trovati dei vasi in terra cotta ricoperti con una lastra, ma al muoverli andarono in frantumi: fu trovato anche un cranio umano ma appena consistente e forse per poca precauzione si è frantumato.

Vi era pure una spada, ma non aveva più nessuna consistenza, ed al muoverla andò anche questa in frantumi.

L'anno 1865 fu fatto un nuovo cimiterio in Castaneda, che è distante dal luogo, ove furon trovati gli oggetti in questione, circa 40 metri; ed in diversi luoghi furon trovati isolati quà e là alcuni oggetti come quelli di cui è questione, ma inosservatamente furono dispersi, non attribuendo loro nessun importanza.

Il terreno ove furon trovati gli oggetti appartiene a diversi proprietari; vi è delle piante fruttifere, che collo scavare si perderebbero, ed è difficile che i particolari tentino la sorte (sebbenchè di qualche probabilità) di scavare per altre trovaglie, maggiormente per riguardi alle spese e danni. —

Wie aus obigem Schreiben des Herrn Förster *Tognola* ersichtlich, handelt es sich um die nähern Verumständungen, unter denen vor circa zwei Jahren im Dorfe Castaneda, Kreis Calanca, zunächst dem Dorfe Grono ein etruskisches Grab aufgedeckt wurde, und um die nahe gelegte Wahrscheinlichkeit, dass noch weitere Aufdeckungen dort von Erfolg sein würden.

Die Historisch-Antiquarische Gesellschaft in Chur hat den Inhalt jenes Grabes, soweit derselbe noch erhältlich war, angekauft. Die Uebereinstimmung mit den bei Arbedo aufgedeckten Gräberutensilien in Bronze ist so gross, dass man hinsichtlich der einzelnen

Gegenstände geradezu auf jenen frühern Fund und dessen Meldung im »Anzeiger« verweisen darf. Namentlich sind auch in Castaneda die Bernsteinperlen (29 Stücke) sehr zahlreich vertreten gewesen und zwar von jener dunkeln Sorte, welche von Sicilien aus in den Handel gelangte. Einzelne derselben tragen noch einen bronzenen Ring (Fig. 14), dergleichen ausserdem noch acht vereinzelte Stücke vorkamen (Fig. 15, 16). Nicht weniger häufig fanden sich auch die Fibulæ (26 Stücke) vor, von denen jedoch nur wenige unbeschädigt in die hiesige Sammlung gelangten (Fig. 2, 6 und 7). Auffallend ist hiebei namentlich die grosse Anzahl fast gleich grosser Stücke dieses Schmuckgeräthes in Einem Grabe. Bemerkenswerth sind ausserdem: Ein Gurtschloss, ganz ähnlich dem in Molinazzo gefundenen (Fig. 5). Nur hat das Castaneder Stück noch einen Knopf. Fig. 8, in zwei Exemplaren vorhanden, war auch in Molinazzo zahlreich vertreten und mochte wohl ein Ohrgehänge sein. Fig. 9 ist ebenfalls in zwei Exemplaren vorhanden, und ausserdem noch in mehreren kleinen Fragmenten. Das angefügte Stück einer Kette entspricht wohl dem Kettenstücke Fig. 10, wenn man nicht vorzieht, dasselbe als Rest eines Hals schmuckes zu betrachten. Die auf demselben vorkommende Verzierung ☉ ist den Funden in Castaneda wie denen in Molinazzo eigenthümlich. Sie findet sich auch auf dem Stücke Figur 11 und auf zwei kleinen Platten mit einer Oese (Fig. 10); ferner auf dem Fragment einer Messerklinge, welche mit dieser Figur dicht besetzt ist. Nebst bereits erwähnten Stücken besitzen wir noch: einen Bronzering mit einer Bernsteinperle; einen dito mit 16 Bronzeringen angereiht (Fig. 13); eine dicke Kette, wahrscheinlich Gebiss mit Palmette; zwei dicke Ringe von circa 10 cm. Durchmesser; einen kleinen Tigel und zwei Scherben ohne Verzierungen, jedoch Drehscheibenarbeit.

Die bedeutendsten Stücke sind jedoch zwei kupferne Henkelgefässe, kleine Trag-eimer darstellend, von einem ungefähren Inhalt von drei Litern. Das eine ist wenig beschädigt, das andere jedoch nur in seiner obern Hälfte noch vorhanden. Ein ganz ähnliches Geräthe wurde vor einigen Jahren in Soglio aufgedeckt und befindet sich ebenfalls in hiesiger Sammlung. (S. »Anzeiger« 1876, Nro. 4, pag. 656.)

C. KIND.

31.

Brief an Herrn Dr. Ferdinand Keller,

Präsident der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich.

Fribourg, 21 Juin 1880.

Mon cher Monsieur,

Je m'empresse de vous donner connaissance d'une remarquable trouvaille faite dernièrement dans une forêt appelée *Prâlet* à un demi-kilomètre sud-ouest au-dessus du village fribourgeois de Châtonnaye, situé à mi-chemin de Romont à Payerne.

Un cultivateur de la localité voulant niveler une parcelle de terrain destinée à être replantée, dut enlever un amas considérable de pierres accumulées en cet endroit. Après un travail de 10—15 jours, il mit à découvert, au fond de cette proéminence — disons le mot, de ce tumulus — une quantité de morceaux de cuivre complètement oxydé, des lames de fer ayant jusqu'à plusieurs mètres de longueur, deux sortes de fibules en bronze, et enfin une longue et mince lame de l'or le plus pur, sans soudure aucune, roulée en forme de cercle ou de couronne et mesurant 0^m,75^{cm} de circonférence, sur

0^m,027^{mm} de largeur. Son poids est de 27 gr. et le dessin ci-joint, fig. 4, de largeur naturelle, vous donnera une idée des ornements repoussés dont l'objet est couvert dans tout son pourtour. (Pl. VIII, fig. 1.)

Les parcelles de cuivre, sans pouvoir être précisément rapprochées, paraissent être les débris d'un vase ayant eu plutôt la forme que représente la figure 1a que celle d'un vase cinéraire proprement dit.

Les lames de fer, qu'on serait tenté de regarder comme les cercles d'un bouclier, proviendraient plutôt des roues d'un chariot de guerre; tel est du moins l'avis de M. de Fellenberg à qui un échantillon en a été soumis.

Quant aux deux fibules, que je vous présente sous les fig. 2 et 3, la seconde seulement offre quelque intérêt, en ce que sa pointe, en forme de lame d'épée ou de poignard, se compose d'une lamelle de fer recouverte d'une très mince feuille de cuivre. La tête de cet objet, lequel a dû être un vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie, devait se composer d'une boule métallique creuse, dont il ne reste que la moitié inférieure; mais je puis me tromper.

Quant au cercle d'or, fig. 4, l'objet capital de la trouvaille que j'ai l'honneur de vous signaler, il est bien difficile, je crois, de se prononcer sur l'usage auquel il a dû servir. Je serais tenté de le regarder comme une ceinture de femme, si la présence des cercles de chariot ne me portait pas à le considérer plutôt comme le revêtement extérieure du casque de quelque grand chef guerrier. Du reste, quand le cercle d'or a été trouvé, les deux extrémités de la lame qui le compose se reliaient sans soudure.

L'emplacement du tumulus se trouve à la lisière d'une forêt, sur un plateau élevé, d'où l'on jouit d'une vue très étendue sur la belle vallée de la Broye, et à environ un kilomètre du lieu où d'autres tumuli ont été ouverts précédemment. Quant à la forme et aux dimensions de ce dernier, il est impossible de les décrire avec quelque exactitude, car il n'en existe plus rien: le nivellement en question ayant été fait dans un but d'utilité, et nullement en vue d'une exploration archéologique, aucune personne plus ou moins compétente n'avait été appelée à assister à l'opération. Cependant, à en juger par les explications qu'a fournies le propriétaire du terrain et par le tas de pierres qu'on en a extrait, le tumulus de Châtonnaye devait avoir environ 1^m,50^{cm} de hauteur sur un rayon de 4 - 5^m. Les pierres qui le composaient n'avaient point été recouvertes de terre; elles étaient uniquement revêtues de l'humus que les mousses accumulées depuis des siècles y avaient créé. Ces pierres sont de différente nature: cailloux roulés, quartiers de mica, de granit, etc. Il n'est pas possible non plus — toujours pour la même cause — de savoir si le vase cinéraire et les autres objets avaient été placés dans quelque cavité ménagée à cet effet.

Maintenant, à quelle époque ou période remonterait ce tumulus? En tous cas, il ne saurait être antérieur à l'époque où le fer est devenu d'un usage général en Helvétie, et serait ainsi postérieur à l'invasion romaine dans nos contrées; à en juger par les objets qu'il a fournis, il serait évidemment contemporain des sépultures de Guin explorées, il y a quelques années, par M. le baron de Bonstetten.

J'ajouterai qu'à mon grand contentement le Gouvernement de Fribourg vient de faire l'acquisition du précieux butin de Châtonnaye pour en enrichir notre Musée cantonal.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Votre tout dévoué

L. GRANGIER.

Ein Rapperswiler Grabstein in Wurmsbach.

In dem schmucklosen Capitelsaale des unweit Rapperswil gelegenen Klosters Wurmsbach befinden sich zwei Grabsteine. Beide sind in der Mitte des Fussbodens eingelassen. Der eine ist ohne Inschrift und blos mit einem aufrechten Pedum von alterthümlicher Form geschmückt, wogegen der zweite ebenfalls in Relief gearbeitete Grabstein (cf. Taf. IX, Fig. 18) die Schilde von Rapperswil und Wesperspül und darüber eine dreizeilige Inschrift weist. Die Sandsteinplatte ist 1,77 m. lang, 0,51 m. breit und mit handwerksmässiger Derbheit gearbeitet. Auch die Majuskeln der Inschrift sind unregelmässig und mit augenscheinlich geringer Uebung eingemeisselt, wozu noch kommt, dass gerade diese obere Parthie erheblich beschädigt und stellenweise vollkommen ausgetreten ist. Immerhin reichen die lesbaren Worte hin, um die Ansicht zu widerlegen, wonach dieser Grabstein für den eines Grafen Vincentius von Rapperswil zu gelten hatte ¹⁾. Ueber die Persönlichkeit der Bestatteten ist freilich bestimmter Aufschluss nicht zu geben. Herr Prof. Dr. *Georg von Wyss*, dem wir (Red.) unsere jüngsthin aufgenommene Zeichnung dieses Denkmals mittheilten, macht uns darüber einige Bemerkungen, die wir mit seiner Ermächtigung hier folgen lassen:

Mein verehrter Freund!

Ihre interessante Mittheilung betreffend die beiden Grabsteine im Kapitelsaale von Wurmsbach hat mich viel beschäftigt, und nachdem ich durch Ihre Zeichnung beider und deren gegenseitige Lage über die Bedeutung *des Ganzen* mir erst recht klar geworden, und gestern, bei einem Besuche im Staatsarchive Luzern, auch mit Herrn von Liebenau darüber gesprochen, habe ich Folgendes zum Gegenstande zu bemerken:

1) Die beiden Grabsteine sind offenbar diejenigen einer Aebtissin des Klosters und eines (wenn nicht Stifters, doch) vorzüglichen Wohlthäters desselben. Dass der erstere, obwohl seltsamer Weise ohne Inschrift (oder ist dieselbe nur zerstört?), auf die erste Aebtissin von Wurmsbach Bezug hat und dass diese eine Adelheid *von Wesperspül* war, dürfen wir der klösterlichen Ueberlieferung um so eher glauben, als auf dem zweiten Grabstein das Wappen dieser selben Familie erscheint und dadurch ein Zusammenhang unter den beiden, an ausgezeichnete Stelle so nahe beisammen liegenden Gräber, resp. den darin Bestatteten, bezeugt wird, wie schon dieses örtliche Zusammensein einen solchen andeuten wird. — Beide Persönlichkeiten haben natürlich *nach* 1259 hier ihre Ruhestätten gefunden; wohl mehrere Jahre später; denn die Aebtissin Adelheid kommt 1260 und wohl auch später noch vor. Sie starb an einem 26. Okt. (Neer. Wurmsb. bei Herrgott, Gen. Habsb. III, 850).

2) Wer war aber der neben ihr bestattete Wohlthäter des Klosters? Ein *Rudolf*, der an einem VI Kal. Maji (26. April) starb, und die Wappen von Rapperswil und von Wesperspül führte. — Ein *Graf* von Rapperswil war diess nicht; denn der erste, der diesen Titel führte, Graf Rudolf I., starb am 12. Juli 1262 mit Hinterlassung seiner Gemahlin, Mathild von Vatz, die nach seinem Tode erst (vielleicht vor 23. Febr. 1263) seinen einzigen männlichen Erben *Rudolf II.* gebar, der seinerseits am 15. Januar

¹⁾ Die Beschreibung, welche *Nüscheler*, »Gotteshäuser« III, S. 494, von dem Grabsteine nach Rothenfluh's Rapperswiler Chronik gibt, beruht augenscheinlich auf einer ungenauen Erinnerung des Berichterstatters.

1283 im jugendlichen Alter von 21 Jahren als Letzter seines Stammes (wahrscheinlich auch noch nicht vermählt) starb, und den seine einzige Schwester Elisabeth erbte. Und nicht nur die *Todestage* (12. Juli und 15. Januar) schliessen einen Bezug des Grabsteines in Wurmsbach, der auf den 26. April als Todestag des Bestatteten hinweist, aus; sondern auch (noch mehr) der Umstand, dass die *beiden* Grafen Rudolf in Wettingen — nicht in Wurmsbach — neben dem Stifter von Wettingen, Heinrich von Rapperswil, Bruder Graf Rudolfs I. — bestattet wurden, laut den Denkmalen und Nekrologien von Wettingen (Herrgott, Gen. Habsb. I, Abbildgn., und III, 839).

3) Müssen wir also von den beiden *Grafen* von Rapperswil absehen, so ist der Bestattete von Wurmsbach entweder unter ihren Vorgängern, oder unter Andern zu suchen, die das Wappen von Rapperswil führen konnten. An die Erstern ist nicht zu denken, da wir das Grab eines Wohlthäters von Wurmsbach vor uns haben. Denn gleich der Erste, den man nennen könnte, der Vater Graf Rudolfs I., der »Advocatus« Rudolf, starb schon zwischen 1192/1210, also 50 Jahre mindestens bevor Wurmsbach gestiftet wurde, und überdies auch nicht an einem 26. April, sondern an einem 26. November, wie Graf Rudolf I. im Jahr 1257 urkundlich bezeugte. (Herrgott, Gen. Habsb. III, 332). — Wer konnte aber noch sonst das Wappen von Rapperswil führen? Die Ministerialen des Grafenhauses, und von diesen führten es auch wirklich die »*Marschalke von Rapperswil*«, wie Ihnen die Abbildung aus dem Manessischen Codex, welche in den »Antiquar. Mittheilgn.« von Zürich die »Beschreibung und Geschichte der Burg Rapperswil« begleitet, zeigen wird. Unter diesen »Marschalken« gab es auch Rudolfe (wie schon das Beispiel des Grafenhauses vermuthen lässt); wenigstens einer wird einmal auch urkundlich genannt. Wir werden also hier in dem Bestatteten von Wurmsbach einen »*Marschalk Rudolf von Rapperswil*« vor uns haben, der eine *Wesperspül* — wohl eine Verwandte, Schwester? Nichte?) der ersten Aebtissin — zur Gemahlin hatte und am 26 April eines Jahres nach 1260 starb.

4) Diess möchte um so mehr wahrscheinlich sein, als *diese* Ehe, zwischen Standesgenossen zweier ritterlichen Ministerialenfamilien (die Wesperspül waren Ministerialen von Reichenau) völlig natürlich, die Vermählung eines Rapperswilers vom Stamme der alten Freien, resp. gräflichem Range, mit einer Wesperspül hingegen etwas sehr Ausnahmeweises, wo nicht Unzulässiges, gewesen wäre.

5) Endlich noch eine Betrachtung, die hiefür sprechen mag: Der Grafen von Rapperswil eigentliche, bedeutendste Stiftung und eben daher auch Begräbnissstätte war Wettingen. Ihren Ordensbrüdern von daselbst waren untergeordnet und gingen im Range nach die bescheidenern Cistercienserinnen von Wurmsbach. Ihr Stifter, Graf Rudolf I., räumt ihnen wohl (1259) eine gewesene Burg seines Eigens zur Stätte des Klosters ein, gibt auch Güter dazu, aber eine *besonders* ausgezeichnete Familienstiftung wurde das kleine Kloster für die Dynasten von R. nicht. — Dagegen werden zum Bau und Aufkommen des Klosters auch andere Personen in der Umgegend beigetragen, vielleicht viel beigetragen haben, und Frau Adelheid von Wesperspül, die vorher schon an der Spitze ihrer Frauen in St. Marienberg bei Kilchberg am Zürichsee gestanden hatte und von dort mit denselben zu Begründung eines förmlichen Ordenhauses von Citels nach Wurmsbach übersiedelte, wird bei Anverwandten vorzüglich Förderung gefunden haben. Unter diese gehörte eben die Gemahlin, geb. von Wesperspül, eines Donators Rudolf, Marschalk von Rapperswil. Dieser Rudolf hat wohl schon bei *Errichtung* des neuen

Klosters wesentlich mitgewirkt, und erhielt dann um sein selbst und seiner Gemahlin willen diesen Ehrenplatz für seine (und ihre?) Gruft neben derjenigen der Aebtissin.

So scheint mir die Bedeutung des Doppeldenkmals im Kapitelsaale von Wurmsbach am natürlichsten erklärbar; allerdings bedürfen wir zu voller Sicherheit noch schriftlicher Bezeugung, die uns — bis jetzt wenigstens — leider mangelt.

Lüzclau bei Weggis, Freitag 20. August 1880.

G. v. Wyss.

33.

Façadenmalerei in der Schweiz.

Von S. Vögelin.

Fortsetzung (s. »Anzeiger« 1880, Nr. 3, S. 50 u. ff.)

Basel.

Eine Fülle von Wandmalereien enthält sodann das **Rathhaus in Basel**. Ursprünglich aus verschiedenen Häusern bestehend, erhielt es seine gegenwärtige einheitliche Gestalt zu Anfang des XVI. Jahrhunderts. Schon 1504 wurde der Neubau beschlossen, und 1508—1511 der vordere Theil nach dem Markt zu gänzlich erneuert; der Umbau der hintern, an den Bergabhang angelehnten Theile und die Herstellung des Innern zogen sich noch um ca. 10 Jahre hinaus. Den 12. März 1521 konnte der Grosse Rath zum ersten Mal in dem neuen Rathhaussaale sitzen (Ochs, »Geschichte der Stadt und Landschaft Basel« V, p. 396) und schon den 15. Juni desselben Jahres ward der Vertrag mit Holbein über Ausmalung dieses Saales abgeschlossen (Dr. E. His, »Hans Holbein der Jüngere und seine Familie«, in Zahn's »Jahrbüchern für Kunstwissenschaft« III, p. 119; auch als Separatdruck erschienen).

Die Architektur ist durchaus in Gothischem Styl gehalten. Die *Façade* hat drei Stockwerke. Das Erdgeschoss nimmt zu drei Viertheilen eine mit kunstreichen Gewölben bedeckte Halle ein, welche den Zugang zum Hof und zu den Treppen gewährt. Drei weite Spitzbogen, von starken, nach unten etwas vortretenden Pfeilern flankirt, reichen bis zu der Fensterbank des zweiten Stockwerkes hinauf, welche als durchlaufendes Gesims über die ganze Façade hin geführt ist. Den Rest des Erdgeschosses nimmt ein Gemach ein, das sich in einer Thüre und einem dreitheiligen Fenster nach der Strasse zu öffnet. Hier ist ein mehrere Fuss hoher Zwischenraum von der Thüre und dem Fenster bis zu der erwähnten Gesimsbank. Das zweite Stockwerk nehmen acht Gruppen von je drei Fenstern ein, deren mittleres, nach Art der Spätgothik, die beiden seitlichen um etwas überragt. Der Zwischenraum zwischen diesen Fenstergruppen ist ausserordentlich gering, die Façade erscheint in diesem Stockwerk in Eine fortlaufende Fensterreihe aufgelöst. Dagegen ist der Abschluss dieses Geschosses nach Oben architektonisch nicht markirt. Eine hohe ungegliederte Wand liegt zwischen demselben und dem dritten Stockwerk, welches letzteres sechs einzelne, weiter auseinanderstehende Kreuzstöcke hat. Zwischen zweien derselben ist ein kunstreiches Gothisches Uhrgehäuse angebracht. Den Abschluss des Ganzen bildet ein höchst wirksamer Zinnenkranz, dessen Stirnziegel Wappenschilder (die Wappen der dreizehn Stände und der verbündeten Orte) schmücken, ein buntglasirtes Ziegeldach und ein sehr elegantes Glockenthürmchen. — Der Hofraum zeigt auf drei Seiten glatte Flächen, an der vierten steigt die prächtige Gothische Freitreppe

empor, über welcher eine offene Gallerie zu den Gemächern des vordern und des hintern Flügels führt.

Es ist ohne Weiteres klar, dass eine so disponirte Architektur auf eine Ergänzung durch Malereien berechnet war. Und in der That begann die Ausmalung des Rathhauses schon im Jahr 1519. Das Ausgabenbuch des Rathes enthält nämlich zu diesem Jahr die Notiz: »Item 40 fl Hans Dygen dem moler, das alt Richthuss inwendig ze molen«; das Summenbüchlein erwähnt diese Arbeit mit den Worten: »Item 40 fl geben Meister Hans Dig vom gemäld uff dem Richthuss« (Dr. His a. a. O. p. 120). Und noch heute ist die ganze Façade und ein beträchtlicher Theil der Wände des Hofes mit Malereien bedeckt.

Façade. Unter den Fenstern des *obersten Stockwerkes* läuft über die ganze Breite der Façade hin eine 3 Fuss hohe Gothische Bogenstellung, die nur von dem Uhrgehäuse unterbrochen wird und eine *Gallerie* oder *Altane* von durchbrochener Steinmetzarbeit vorstellt. Darüber sind Figuren in überlebensgrossem Maassstab angebracht, so nämlich, dass das Geländer ihnen bis überhalb der Kniee reicht, die untern Theile aber durch das Maasswerk hindurch sichtbar werden. Es sind folgende Figuren: Zwischen dem ersten und dem zweiten Fenster rechts (vom Hause aus gerechnet, also in der dem Beschauer entgegengesetzten Richtung) sieht man jene bekannte, reich gekleidete Figur Holbeins aus der Reihenfolge seiner weiblichen Trachtenbilder mit wallendem Federhut, weit ausgeschnittenem Gewand und durchbrochenen Oberärmeln über den Hemdärmeln; die Rechte hebt den Rock empor, die Linke ist ausgestreckt.¹⁾ In Holbeins Zeichnung ist der Gestus der Linken die einfache elegante Handbewegung einer schreitenden Dame, hier ist die Hand zum Gruss ausgestreckt, denn hier ist die Figur in Beziehung gesetzt zu der Gruppe zwischen dem zweiten und dritten Fenster: einem Mann, der ebenfalls seine Hand (die rechte) dieser Dame entgegenhält, begleitet von einer Frau und einem Pagen mit Sperber. Zwischen dem dritten und vierten und wieder zwischen dem fünften und sechsten Fenster steht je ein Herold mit dem Basler-Wappen; den Raum zwischen dem vierten und fünften nimmt das Uhrengehäuse ein, und links vom sechsten und letzten Fenster stehen ein Mann, eine Frau und ein Kind, letzteres den Kopf über die Gallerie hinausstreckend. Alle diese Figuren tragen — mit Ausnahme der Holbeinischen — das Kostüm, wie es in der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts gebräuchlich war. Sie werden also, obwohl sie jetzt stark übermalt sind, aus dieser Zeit stammen; auch das Gothische Geländer der Altane, in seiner gegenwärtigen Gestalt eine moderne Malerei, ist ohne Zweifel eine Ueberarbeitung einer entsprechenden alten Gallerie. Nicht nur haben wir diese Gallerien mit Geländern, hinter und über denen man Figuren sieht, als eine von Holbein aufgebrachte Eigenthümlichkeit kennen gelernt — hier scheint auch das zwischen dem Maasswerk durchblickende Gewand der Holbeinischen Figur noch alt und ursprünglich zu sein; *überhaupt aber setzen alle diese Gestalten eine Gallerie voraus, auf der sie auf und ab spazieren; am greifbarsten das Kind zu äusserst links, das seinen Kopf über das Geländer streckt.*

¹⁾ Handzeichnung des Basler Museums Nr. 49. Woltmann Nr. 76. Phot. Braun Nr. 32. In alten Kopien schon frühe verbreitet. Eine solche war z. B. in Ambroise Firmin Didots Sammlung in Paris, von Woltmann unter Nr. 237 als Originalzeichnung aufgeführt. — Nach dem Bild am Rathhaus ist die Kupfertafel bei Hefener-Alteneck, Trachten des christlichen Mittelalters III, 49, mit genauer Angabe der Farben.

Im *zweiten Stockwerk*, wo die Fenstergruppen beinahe den ganzen Raum der Fassade ausfüllen, ist einzig zwischen der zweiten und dritten Fenstergruppe ein Gothischer Bogen angemalt, in welchem die Gerechtigkeit mit Panzer, Krone, erhobenem Schwert und Waage thront. Zu ihren Füßen liegen zwei Kronen.

Im *Erdgeschoss* sieht man in den Zwickeln über den drei Eingangspforten je zwei Viktorien, die, auf die Bogen gelehnt, sich gegen einander kehren und einen Kranz über das im Bogenscheitel angebrachte Basler-Wappen halten. Es sind hübsche akademische Figuren aus der zweiten Hälfte des sechszehnten Jahrhunderts, alle von vorn gesehen und in gelbem Ton gehalten, als wären es Bronzebilder; doch sind sie nicht als Statuen, sondern als lebende Gestalten behandelt.

Besondere Aufmerksamkeit aber erfordert *der Streifen über dem Gemach rechts von den drei grossen Thorbogen*. Er zeigt uns einen *Triumphzug von Kindern*, die von rechts nach links zuschreiten, im Ganzen 20 Figuren, gelb in Gelb gemalt und nach Art eines Reliefs angeordnet. Dieselben sind zum Theil im Kostüm der Zeit Maximilians I., zum Theil in antiker Auffassung fast unbekleidet, zum Theil etwas steif, zum Theil von lebendigster freier Bewegung. Die Untenansicht bei diesen Figuren, namentlich bei den Kleinen ohne Harnisch, die den Triumphator auf dem Schilde tragen, geht auf Einflüsse Mantegnas zurück, und wir glauben wenigstens stellenweise Holbeins Zeichnung zu erkennen. Die Komposition erinnert auffallend an den Kinderkampf, den Holbein auf einem schmalen Mauerstreifen zwischen den Fenstern des zweiten und des dritten Stockwerkes des Hertensteinischen Hauses zu Luzern gemalt hat, soweit wir diesen aus den flüchtigen Skizzen auf der Luzerner Bürgerbibliothek und der darnach gefertigten Zeichnung von Landerer in der Kunstsammlung zu Basel (Photographie von Höfliger) kennen. Doch ist es bei dem gegenwärtigen Zustand der Malerei, die in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts eine Uebermalung erfahren haben dürfte, kaum möglich, den ursprünglichen Antheil Holbeins an derselben festzustellen.

In der *Eingangshalle* sieht man, je die ganze Wandfläche bedeckend, rechts *König Josaphat*, der im Lande Juda Richter bestellt und ihnen vorhält: »Sehet zu, was Ihr thuet, denn nicht für Menschen richtet Ihr, sondern für Gott, und er ist bei Euch im Gerichte. So sei nun die Furcht Jehovahs auf Euch, habet Acht, was Ihr thut; denn bei Jehovah, unserm Gott, ist kein Unrecht und kein Ansehen der Person und kein Geschenkenehmen,« 2. Chronik XIX, 5—7. Links sieht man *Herodes*, wie er von König Hyrkanus vor Gericht gerufen, mit starkem bewaffnetem Geleit vor diesem erscheint, nach der Erzählung bei Josephus, »Jüdische Alterthümer« XIV, 9 (nicht, wie die Unterschrift sagt, XIV, 17). Die Bilder stammen aus der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts und haben trotz späterer Erneuerung (1825 und 26) ihren ursprünglichen Charakter behalten.

Im *Hofe* wiederholt sich an der *Rückseite des vordern Flügels* im Allgemeinen die Disposition der Fassade mit Uhrgehäuse, Zinnenkranz etc. Bei den drei grossen Bogen der Halle sind auch hier die Zwickel mit je zwei einen Kranz haltenden *Viktorien* (in gelber Farbe) ausgefüllt. Aber hier sind diese Viktorien manigfaltiger in ihren Motiven als auf der Vorderseite; einige sind geradezu vom Rücken gesehen.

An der zum Theil fensterlosen Wand über der Halle ist eine *Scheinarchitektur* angemalt: grosse Fenster mit Kreuzstöcken; in den Scheiben spiegelt sich die hintere

Hofiaçade. In dieser Form ist diese Malerei modern; vielleicht aber lag ihr ein ähnliches älteres Motiv zu Grunde. — Unter der Uhr liest man die Inschrift: DEO DEDICATA ET VIRTUTI M. D. C. IX.

Die *hintere Façade des Hofes* hat keine Malerei als einen überlebensgrossen Pannerträger von Basel in (moderner) Gothischer Nische.

An der *Wand links* (vom Eintretenden) gewahrt man im zweiten Stockwerk in einer gemalten Bogenhalle *Moses* und *Aaron*, die Gesetztafeln haltend; die Malerei gehört dem XVII. Jahrhundert an und trat an die Stelle einer älteren, von welcher links noch ein Stück übrig geblieben ist: Ein Bauer im Profil und in hastiger Bewegung von links nach rechts schreitend. Mit der Rechten lüpfte er den Hut, auf welchem eine grosse Feder, mit der Linken hält er den über die Schulter gelegten Karst. Die Figur trägt das Kostüm der Holbeinischen Zeit, und in der höchst lebendigen, energischen Auffassung darf man wohl eine Holbeinische Zeichnung erkennen; die Ausführung aber — vgl. z. B. die Linke, die den Karst hält (oder halten sollte) — ist von schwächerer Hand. Dass wir hier nur ein Fragment einer aus mehreren Figuren bestehenden Gruppe vor uns haben, ist klar; auch sieht man noch genau, wie die Bordüre der Bogenhalle mit *Moses* und *Aaron* in das Bildfeld des Bauers hineingreift. Was für eine Geschichte oder Anekdote mag aber hier wohl vorgestellt gewesen sein?

An der *vierten Hofwand* (rechts vom Eintretenden) steigt, wie bemerkt, die grosse Freitreppe zum ersten Stockwerk empor und führt zunächst zu einer offenen Gallerie, welche den vordern und den hintern Flügel des Rathhauses verbindet. Die ganze Länge dieser Galleriewand nehmen zwei Vorstellungen ein, ein jüngstes Gericht und die Geschichte Daniels und der Susanna. Das *jüngste Gericht* trägt gegenwärtig und trug schon 1797 ¹⁾ das Datum 1510. Es kann indessen kein Zweifel sein, dass dieses Datum eine unrichtige Lesart giebt, da ja 1510 das Rathhaus noch lange nicht ausgebaut, vor Vollendung des Baues aber an eine Ausmalung nicht zu denken war. Man ist versucht, als die ursprüngliche Jahrzahl 1519 anzunehmen und das jüngste Gericht mit den dem Meister Hans Dyg in jenem Jahr bezahlten »Gemälden inwendig im Rathhaus« in Verbindung zu bringen. Das Bild selbst zeigt die bekannte mittelalterliche Anordnung dieser Szene, wobei auffällt, wie die Hölle vorzugsweise mit Mönchen, Nonnen, Chorherren, Kardinälen, ja selbst mit einem Papst besetzt ist, während unter den zur Seligkeit Eingehenden nur Ein Kleriker, ein Bischof, sich erkennen lässt. Es scheint dies auf eine der Reformation nahe liegende Zeit zu deuten. Allein das Bild ist dermaassen übermalt, dass man über die Einzelheiten kaum mehr etwas feststellen kann. Es wäre nicht ausgeschlossen, dass die Malerei im siebenzehnten Jahrhundert oder am Ende des sechszehnten nach irgend einem Kupferstich erneuert worden wäre.

Die auf ungemein langer Mauerfläche (selbst über eine Biegung der Mauer) gedehnte *Geschichte der Susanna und des weisen Urtheils Daniels* ist ein Werk im Geschmack der Italienischen Malerei am Ende des sechszehnten Jahrhunderts: Es ist ein Gedränge überflüssiger Personen, um einen möglichst grossen Raum zu füllen; daher

¹⁾ Ochs, »Geschichte der Stadt und Landschaft Basel«, Bd. V, p. 275. — Restaurationen der Rathhausmalereien fanden, laut Dr. E. His-Heusler, 1610, 1710, 1760 und 1825 statt. Rahn, »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, p. 720 Note.

Mangel an Uebersichtlichkeit der Komposition; dabei ungemein viel Pathos und ein Prunken mit herkulischen Gestalten. In Manchem erinnert diese Art an die beiden Vorstellungen in der Halle (Josaphat und Herodes). Ueber den zwei Thüren, die von dieser Gallerie nach dem vordern und dem hintern Flügel des Rathhauses führen, sind Medaillons mit heraustretenden, als Bronzen gedachten Köpfen angebracht, geringe Arbeiten; eine Inschrift, die sich auf diese sämtlichen Malereien über der Treppe beziehen wird, gibt die Jahrzahl M. D. C. IX.

Diese Bilder in der Eingangshalle und auf der Gallerie beruhen auf demselben Gedanken, der auch in den Malereien im Innern des Rathhauses seinen Ausdruck fand, und bilden, mit diesen zusammen genommen, einen umfassenden Zyklus allegorischer und historischer Veranschaulichungen der Regenten-Tugenden und -Pflichten. Im Grossrathssaale nämlich sah man von Holbein gemalt: Die Figuren der *Gerechtigkeit*, *Weisheit* und *Müßigkeit*, wohl auch des *Harpokrates* (als Repräsentanten der *Verschwiegenheit*), des *Anacharsis* (als des Vorbildes eines Weisen) und des Königs *Ezechias* (als Herstellers des wahren, vom Götzendienste gereinigten Kultus); ferner *Christus*, der oberste Gesetzgeber, und sein königlicher Ahnherr *David*. Von historischen Kompositionen: Der Tod des *Charondas* und die Blendung des *Zaleukus* als Beispiele unerbittlicher Handhabung der Gesetze, auch wenn sie die Gesetzgeber selbst treffen; *Curius Dentatus* als Vorbild unbestechlicher Vaterlandsliebe; Kaiser *Valerian* als warnendes Exempel des Glückwechsels, der den Höchstgestellten in tiefste Erniedrigung stürzen kann; *Samuel* und *Saul*, ein ernster Vorhalt an die weltliche Obrigkeit, sich dem Gebot Gottes zu fügen; endlich *Rehabeam*, eine eindringliche Warnung vor übermüthiger Missachtung der Stimme des Volkes. — Im *Vorsaal* sieht man noch jetzt zwei Allegorien: Die *Parteilichkeit*, in Folge deren die Gerechtigkeit sich bestechen lässt und die Gesetze mit Füßen tritt; und die *Verläumdung des Apelles*, eine schon aus dem Alterthum überlieferte, von der Kunst der Renaissance mit Vorliebe wiederholte Darstellung. Beide Bilder mögen dem Uebergang vom XVI. zum XVII. Jahrhundert angehören. — Dazu also die Fortsetzung dieses Zyklus auf der Gallerie und in der Eingangshalle: *Josaphat*, das Vorbild eines gottesfürchtigen Regenten; *Herodes*, der Rebell und Usurpator; *Daniel*, der von Gott erleuchtete Richter; endlich der Ausgleich aller menschlichen Ungerechtigkeit, der Urtheilspruch Gottes über die Grossen dieser Erde: *Das jüngste Gericht*.

Professor *G. Kinkel* hat in seiner Untersuchung über Rogier van der Weyden und seine Brüsseler Rathhausbilder (zuerst erschienen als Beilage zum Programm des Eidg. Polytechnikums für das Schuljahr 1867/68; wieder abgedruckt in seinem »Mosaik zur Kunstgeschichte« 1876) die historischen und allegorischen Bilder zusammengestellt, die in den Rathhäusern von den Niederlanden rheinaufwärts bis Eglisau ausgeführt wurden. Einen auch nur annähernden Reichthum solcher Vorstellungen weist kein Rathhaus der Rheinlande auf. Die Rathhäuser von Augsburg und Nürnberg können sich mit dem Basler an Menge, aber von ferne nicht an Bedeutsamkeit der Bilder messen; und das Basler Rathhaus ist zudem das einzige unter denselben, das *Façadenmalereien* hat, d. h. dessen Bilder nicht nur zu den im geschlossenen Raume versammelten Richtern, sondern zu allem Volke redeten.

Zur Geschichte des Backsteinbaues in der Schweiz.

Funde in Grossdietwyl.

Bei dem im Mai 1880 begonnenen Abbruche der Kirche in Grossdietwyl im luzernischen Amte Willisau kamen mehrere Antiquitäten zum Vorschein, die hier in Kürze besprochen werden sollen. Zu den wichtigsten Funden rechnen wir jene aus Hammanns Publikationen hinlänglich bekannten Backsteine mit den schönen Ornamenten, nicht sowol an und für sich, da solche auch anderwärts, und zwar in weit grösserer Zahl als hier gefunden worden sind, sondern zunächst desswegen, weil hier diese Backsteine noch in ihrer ursprünglichen Lage gefunden wurden, sodann auch desswegen, weil die Baugeschichte der Pfarrkirche von Grossdietwyl uns zeigt, wie lange die in der Nähe von St. Urban befindliche Ziegelhütte, aus welcher diese Steine herkommen, in Thätigkeit war. Diese in der Sacristei der Kirche befindlichen vier Backsteine, die seither mit den andern Fundstücken an das Museum in Luzern gelangten, bildeten die Einrahmung eines fensterartigen Sacramentshäuschens, unter welchem später, wohl bei dem 1665 bis 1670 vorgenommenen Neubaue der Kirche, vielleicht aber erst bei der Kirchenrestauration im Jahre 1760 zwei Wandschränke angebracht wurden. Neben diesen Schränken finden sich Spuren einer sehr alten Wandmalerei. Auf einem mit rothen Sternen besäeten Grunde erblicken wir Fragmente einer mit rothem Gewande und blauem Mantel bekleideten biblischen Figur. Von einer zweiten daneben stehenden Figur sind nur noch Arme und Beine sichtbar.

Von den vier Backsteinen nun bildete der eine, welcher eine Länge von 54 cm. hat, das Postament, zwei andere, mit einer Länge von 52 cm., die Seiteneinfassung und der vierte, ein Bogenstück, die obere Einfassung. Die beiden Seitenstücke zeigen auf der breiten Seite je drei Ornamente neben der Darstellung des »Wolfes in der Schule«, auf der schmälern Seite ebenfalls drei Ornamente (wie auf Tafel 26 bei Hammann: »Briques suisses.« Genève 1867, Tafel 26.) Auf dem Postamente erblicken wir auf der Schmalseite Ornamente, auf der Breitseite des Steines dagegen die Bilder der Meerkatze (Biber?), des Greifs, des Löwen (33, 34 und 32 bei Hammann) und des Elephanten. Das Bogenstück zeigt im Dreipasse Blattornamente, die bisher noch nirgends abgebildet worden sind. Alle vier Steine, die unter Balken verborgen waren, sind ausserordentlich gut erhalten.

Dem alten Jahrzeitbuche von Grossdietwyl entnehmen wir folgende Stellen, welche die Baugeschichte der Kirche illustriren. In den Jahren 1305 und 1306 erneuerte der im Jahre 1330 verstorbene Pfarrer Lütold von Luzern das Kirchenrecht, aus welchem sich ergibt, dass der Rector ecclesie die Unterhaltungspflicht des Chores hatte. Unter Lütold, von dem es heisst: *Ecclesie rector Lutoldus, fortis ut Hector, Hic turrim, muros reparavit lumina, libros*, wurden verschiedene Bauten ausgeführt. Wir lesen nämlich: *Sub annum domini MCCCXV incepta est turris ecclesie istius per Lutoldum decanum, eiusdem ecclesie rectorem, natum de Luceria.* — *Sub annum dñi MCCCXVII idem Lutoldus de Luceria pro remedio anime sue et parentum et benefactorum suorum composuit vetus et novum testamentum suis sub expensis.* — *Sub annum dñi MCCCXXII exterior paries ecclesie Tutwil decidit die circumcisionis, qui per eundem Lutoldum et suos benefactores funditus est eodem anno exstructus.* — 1334 brannte die Kirche sammt dem Glockenstuhle und 11 Häusern ab. Bald darnach begann der Neubau der Kirche und der Sacristei, in welcher dieses Sacramentshäuschen sich befand. Noch ist ein bis

zur Rosette vermauertes Fenster dieser alten Kirche, das zwischen Thurm und Chor sich befindet, sichtbar.

Allein der Abbruch der Kirche förderte noch ein weit älteres Baudenkmal zu Tage, nämlich eine in Tuffsteinen gebaute Krypta mit einem äusserst einfachen Tonnengewölbe. Diese Gruft, die durch eine in neuerer Zeit aufgeführte Mauer gegen das Langhaus abgeschlossen ist, bildet ein enges Gemach, welches vom Chor her zwei schmale Seiteneingänge und einen etwas breitem Haupteingang hatte. Alle drei Eingänge sind gegenwärtig vermauert. Die Höhe der Krypta beträgt 5' 8'', die Länge 20' 7'', die Breite 4' 6''; der breitere Haupteingang nach dem Chore misst 4' 8''; die Seiteneingänge vom Chor her sind 3' breit; die Einmündung vom Seitengange in die Krypta 2' 8''. Diese Krypta dürfte mindestens in's 11. Jahrhundert zurückreichen, wo die Herren von Altbüron lebten, die als Wohlthäter der Kirche genannt werden. Beim Abbruche der Kirche kamen noch weitere Backsteine zum Vorschein, namentlich solche mit den Wappen Thorberg und Eptingen, und ferner ein grosser Grabstein aus älterer Zeit, welcher in der untern Hälfte folgende Inschrift trägt:

† SCILICET HIC TV
MVLO ALBKER RE
QVIESCIT IN ISTO †

Die Form dieses Steines gleicht derjenigen der beiden nordischen Leichensteine, die im Katalog der Sammlung von Kopenhagen abgebildet sind.

Der Name Albker, Alber, Althker oder Albger kommt in Urkunden der Klöster St. Gallen und St. Blasien in den Jahren 764—1138 zuweilen vor (vgl. Wartmann: »Urk. v. St. Gallen«, I, 46, 179, 306, 310, 312. II, 113, 114, 250, 382, 373. Neugart, Cod. Dipl. Alem. I. u. II. Württemberg: »Urkundenbuch« II, 2. Huber: »Regesten der Propstei Wislikofen«, Nr. 1 und 2). Wer der in Grossdietwyl begrabene Albker war, wird schwerlich zu ermitteln sein; vielleicht jener »Albker«, der dem benachbarten Alberswyl den Namen gab, oder jener Laie, von dem ein im 10. Jahrhundert geschriebenes Necrologium von Einsiedlen zum 20. März bemerkt: »Altiker laicus occisus.« Codex Nr. 319, fol. 3, b.

Wenn wir nun, um auf das Sacramentshäuschen oder Fenster in Grossdietwyl zurückzukommen, die Fundstellen der Ziegel mit gleichen und ähnlichen Ornamenten in Betracht ziehen, so finden wir, dass diese nur da vorkommen, wo das Kloster St. Urban Rechte und Güter besass, nämlich in St. Urban, Altbüron, Grossdietwyl, Ebersecken, Zofingen, Winau, Hegendorf, Bonigen (eine Filiale der Pfarrkirche von Hegendorf, deren Collaturrecht dem Stift St. Urban gehörte), Langenthal, Solothurn, Arwangen und Wangen an der Aare. Die Geschichte der St. Urbanischen Besitzungen und die Darstellungen auf diesen Ziegeln tragen dazu bei, die Entstehungszeit dieser schönen Gebilde zu fixiren.

Die Darstellung des »Wolfes in der Schule« weist uns frühestens auf die Zeit von circa 1250 zurück, wo dieser Stoff zuerst behandelt wurde. Die Wappen von Kienberg, Balm, Arwangen, Kien, und die Schildform all' dieser Wappen spricht dafür, dass die Ziegel spätestens im Jahre 1360 entstanden sind, wo diese Geschlechter erloschen sind. Die Balm endeten mit dem 1308 geächteten Freiherrn Rudolf von Balm, dessen Burg Altbüron in der Pfingstwoche 1309 zerstört wurde. Die Arwangen starben 1350 aus.

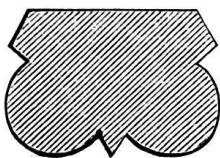
Aus der Geschichte des Klosters St. Urban und seiner Besitzungen gewinnen wir folgende Anhaltspunkte zur Bestimmung der Entstehungszeit unserer Ziegel. Nachdem Werner von Luternau um 1254 das Kloster St. Urban verbrannt hatte, begann 1255

der kostbare Neubau (vgl. die Urk. v. 4. April 1255: »Geschichtsfr.« V, 228), der mit der Klosterweihe im März 1259 seinen Abschluss erreichte. Zur gleichen Zeit (1255) erwarb St. Urban den Kirchensatz von Langenthal und 1274 den Kirchensatz in Winau. 1275 stifteten Rudolf von Balm und Jakob Fischbach das Kloster Ebersecken, das der Leitung des Abtes von St. Urban unterstellt wurde. Dort sind Ziegel mit den Wappen und verschiedenen Ornamenten im Fussboden des Chores und des Vorzeichens der 1707 renovierten Kirche eingemauert. 1336 erwarb das Kloster St. Urban den Kirchensatz von Hegendorf. In Solothurn, wo St. Urban seit 1252 verburgrechtet war, begannen die Erwerbungen von Grundbesitz 1319. In Zofingen besass St. Urban seit 1268 Güter, in Altbüren und Grossdietwyl seit 1194. Wir schliessen daraus, dass die Ziegel mit den schönen Ornamenten höchst wahrscheinlich im Zeitraume von 1255 bis 1336 von St. Urbans Ziegelhütten, die nach Sebastian Seemanns Chronik noch im 16. Jahrhundert in den Wäldern von St. Urban sich befanden, für diese Klostergüter geliefert wurden. Die Worte »Loup«, »Loyp« und »magister herroris«, die sich auf diesen Ziegeln finden, sprechen dafür, dass ein Romane bei der Arbeit thätig war. Nun gehörte das Kloster St. Urban dem Cisterzer-Orden an und unterhielt mit dem burgundischen Kloster Bellevalle so intime Beziehungen, dass man später (doch ohne Grund) St. Urban eine Filiale von Bellevalle nannte. Unter der ältesten Urkunde von St. Urban stehen einzelne französische Worte. In St. Urbans Bibliothek fanden sich zur Zeit altfranzösische Handschriften, so namentlich ein Exemplar vom »Chanson de Troye«. (Blätter davon habe ich 1871 vom Urbar des Wattamtes von 1579 abgelöst.) Es ist desshalb glaubwürdig, dass ein Franzose anlässlich des Klosterbaues im Jahre 1255 nach St. Urban berufen wurde, und dass die von diesem hier eingeführte Ziegelbrennerei später von Einheimischen fortgesetzt wurde. Wir machen darauf aufmerksam, dass nicht alle Zeichnungen dieser Ziegel gleich schön sind; die weniger schönen Stücke dürften einer spätern Zeit angehören.

Dr. Th. v. LIEBENAU.

Diesen Notizen fügen wir noch die folgenden, uns von Herrn *Professor Edward Leupold in Aarau* freundlich mitgetheilten Beobachtungen bei: »Die Ornamente der *Zofinger Backsteine* sind alle in den »Hammann'schen Publikationen« abgebildet. Besonders häufig sind der »Wolf in der Schule« und der Basilisk. Der Umstand, dass alle Basiliken-Backsteine einen convexen Querstrich zeigen, der das ganze Relief durchschneidet, dürfte von besonderem Interesse sein: Erstens geht daraus hervor, dass sämtliche bis jetzt gefundenen Steine mit dieser Darstellung (auch die in St. Urban zeigen den Strich) mit demselben Model erzeugt sind, und zweitens ergibt sich aus der Beschaffenheit dieser Spalte, dass die Druckform aus Holz bestanden haben muss. Damit dürfte die von Hammann in Bd. XII der »Memoires de l'institut Genevois« und im »Geschichtsfreund« Bd. XXVIII ausgesprochene Ansicht, dass die Model selbst aus Backstein bestanden hätten, widerlegt werden und ist auch der Beweis geleistet, dass die Basiliken-Backsteine sämtlich in *einer* Ziegelhütte und zwar vermuthlich in der Mutterhütte zu St. Urban gebrannt worden sind.

»Als ich kürzlich Herrn Direktor *Fetscherin* in St. Urban besuchte, sah ich unter seinen jüngsten Funden die Stücke eines *Pfeilerschaftes*, jedes $\frac{1}{2}$ Fuss hoch. Der allen gemeinsame Pfeilerdurchschnitt zeigt folgende Form. Ebenso findet sich dort eine vollständige Säulenbasis, einer attischen nicht unähnlich, mit hohem, vielgliedrigem Profil«.



Die St. Michaelspfennige der Stift Bero-Münster.

(Ein Beitrag zur Münzgeschichte.)

Die Stift Bero-Münster beschenkte ihre Gönner »zum gut Jar« und bei festlichen Anlässen mit dem sogenannten »Stauff«, bestehend in einem Brod und zwei Maassen Wein; alle Neujahr sandte die Stift dem Schultheissen und den Mitgliedern des Rathes dieses Geschenk. Am 4. September 1601 aber erkennt das Capitel: »In Ansächen, das man bishero wenig rhuombs gehan desswegen man die Brodt in die Stadt vnd andern eerenlütthen vergabet, das man fürohin pfennig schlachen ieden eins Guldins wärt, dan jeder so 1 brott vnd 2 moss Wyn worden, soll empfachen 1 pfennig.« — »Sol ein Stempel gemacht vnd demnach im Sigenthal gehalten werden, vff einer siten St. Michel vf der andern siten der Stift Wapen.« Im folgenden Jahre wurde dieser Beschluss nochmals bestätigt: »Dass man den kleinen Räthen allhie vff dem kilchgang gegenwärtig soll pfennig geben. Item in die Stadt zu schicken dem Rathsrichter vsszutheilen, jedem der cleinen Räthen, dem Stat- und Unterschryber sammt dem Grossweibel jedem ein pfennig.« Die Pfennige wurden an verschiedenen Orten geschlagen, z. B. 1619 in Zug durch Münzmeister Kaspar Wyssenbach, 1620 in Luzern durch Goldschmied Paul Stintz, 1623 in Zürich, 1626 und 1627 in Münster durch Goldschmied Franz Ludwig Amrein, 1628 wieder in Luzern durch Goldschmied Bernard Wägmann. Später schlug man auch Pfennige zu $\frac{1}{2}$ Gulden an Werth. Die Pfennige tragen folgende Umschriften:

»Collegium Beronense Suis Benevolis Donum Dedit.« und

»Bero Comes De Lenzburg Fundavit Ecclesiam Beronensem anno 720.«

Seit 1865 werden keine Michelspfennige mehr ausgetheilt; einige Prägstöcke, die aber nicht mehr brauchbar sind, befinden sich im Archiv.

M. ESTERMANN, Leutpriester.

Glasmaler und Glasmalerei im Dienste der Stift Bero-Münster.

Die Stift Bero-Münster verehrte allen jenen, die ihr »Zins und Zehnten« leisteten, »Schild und Fenster in die Neubäue«, das war Grundsatz; sie vergabte aber auch honoris causa in alle neuen Kirchen und Kapellen und in die Häuser der Vornehmen zu Stadt und Land Glasschilde mit dem Stiftswappen. Ueber diesen Gegenstand im Speziellen geben einzig die noch erhaltenen Handrödel der Stiftsbauherren Aufschluss; die Protokolle und die Generalrechnungen erwähnen Verschenkungen von Schilden, allein sie geben keine Namen. Spezielle Baurödel habe bishin aufgefunden von den Jahren 1567, 1568, 1572, 1578, 1591 und 1600—1607. Aus diesen Manualrödeln wollen wir einige Notizen zusammen stellen:

Der Stiftsbauherr Chorherr Melchior Entli baute 1565—67 den Pfarrhof in Neudorf. Auf Samstag vor Palmarum rechnet er mit Meister *Daniel Eggli* von Sursee »wegen 26 daselbs gemachten Fenster« ab. Nun zählt der Bauherr die Glasschilde in den verschiedenen Zimmern auf. Im obern Saal waren drei Kreuzfenster mit sechs Schilden: Im ersten Fenster waren die Schilde der Stift Bero-Münster und Werd, im zweiten jene

der Stift Solothurn und Luzern, im dritten jene des Klosters Muri und des Ordenshauses Hitzkirch, -- die Fenster der Stube schmückten die Wappen der Stiftspröbste Münster und Luzern, der Herren von Luzern und zwei kleinere Wappen (ohne nähere Angabe), jene der Nebenstube das Wappen der Amtleute und ein altes Hertensteinwappen, in der Stubenkammer erblickte man den Schild Ammann Herzogs und in der Speisekammer einen alten Münstererschild. Im Fenster des untern Ganges befand sich ein altes Göldlin-Wappen; sechzehn Glasschilder schmückten die Fenster des Pfarrhofes, über die Maler dieser Schilde enthält der Rodel keine Andeutung. Wann der Pfarrhof dieses vortrefflichen Schmuckes beraubt wurde, ist nicht bekannt.

Dem Rodel von 1567 entnehme ich folgende Notiz: »Item dem Meister *Daniel (Eggli)* Glaser von Sursee vf gheiss H. Custodis v v gän von dem pfenster, das min Herren dem Marxen Metzger geschenkt hand vff Catharinæ.«

»Item dem Meister *Füschlin* zu Brömgarten als er mir by einem knaben 2 halb-böigigi Waben bracht, gen iiii v vf Donstag nach Lætare.«

»Item ich han vf gheiss H. Probsts x v xvi β gän vm ein pfenster, das man dem buwmeister zu Luzern geschenkt het.«

Rodel 1572:

»Item ich han dem *Glasmoler von Aarow* vff Michaelis im Herbst gen um ein böigiges Wappen v v .«

»Item min Herren vom Capitel hand dem Vogt Gundolf von Reinach ein Schild und Pfenster geschenkt v v .«

»Item ich han vff geheiss minen Herren vom Capitel dem Hans Pfyffer zu Alteshofen gen 11 v und ein halbböigigen Wapen.«

»Item ich han vff der jungen fassnacht dem Glasmoler von Aarow um ein böigigen Wappen gen v v .«

»Item ich han dem Glasmoler von Zoffingen Meister *Peter* um Schild und Pfenster so mine Herren dem Wirth zu Ebersecken geschenkt, gen xv v 10 β .«

»Item ich han Herrn Heinrich Florurin (Fluri) von Solothurn vff der Bruderschaft vm das Fenster, das min Herren den Herren Ludigari Eichholzer geschenkt hand, gen xiii v vi β .«

»Item ich han dem Meister *Peter* Glasmoler in Zoffingen gen vi v .«

»Item dem Schultheiss *Füschli* von Brömgarten vi Gld. um Schild und Pfenster in das Schützenhus zu Brömgarten.«

»Ich han dem Meister *Daniel* Glaser von Sursee von sim Bruder Damian's Pfenster so min Herren vom Capitel gschenkt, gen vi v , Item das Wappen hat er zu Luzern lassen machen. kost v v .«

(Damian Eggli war Leutpriester zu Altishofen laut Quotidianbuch der Stift, Folio 28^e.) Hans Stoffer zu Hochdorf, Peter Spicher, Vli Fischer von Mosen, Brandolf Suter von Münster, Jakob Widmer von Ligschwil, Jakob Estermann von Niederwil, Chorherr Küng, erhalten laut Bruchstück von einem Rodel des Jahres 1578 Schild und Fenster (das Verzeichniss ist aber nicht fertig).

1591. In diesem Jahre verehrt die Stift nebst Schild und Fenster 20 v der Capelle zu St. Ulrich, Pfarrei Russwil, der Kirche zum hl. Kreuz (im Entlebuch) 40 v nebst Schild und Fenster. Bim *Glasmaler zu Zoffingen* werden für 42 v 7 böigig Schild bestellt.

1601 arbeiten die Glasmaler *Josef Kraft in Luzern* und Glasmaler Hans Schmid (Ort?) für die Stift.

1603. Item den 10. Aprellen dem *Glasmoler von Zug* von einem Dozend ganz bögiger vnd einem Dozend halb bögiger Schilt, ein ganz bögiger zu 4 Gld. und ein halb bögiger zu 2 Gld. 10 ß, thut 75 Gld. Den Knaben 2 Gld. zu Trinkgeld.

Item dem *Glasmoler von Luzern* vmb 6 halbbögig Schilt gän einer zu 7 Leuwen = 10 Gld. 20 ß.

1609. Item dem Glasmoler in Zug um 12 Schilt zu 2 Gld.

Soviel geht aus den Baurodeln hervor.

Von Glasmaler *Heinrich Tschupp* von Sursee 1625 sind die 18 Schilde in der *St. Stephanskirche zu Münster* (»Sehenswürdigkeiten v. B. M.« S. 98).

Von Glasmaler *J. Thuot* von Sursee sind die 18 Schilder der *Pfarrkirche zu Neudorf* 1677 und 1678 gebrannt, der Schild kam auf 11 Gld. 10 ß zu stehen. (Siehe »Heimatskunde Neudorf« S. 57.)

Zwei gute Schilde vom Jahre 1613, von der Familie Schufelbüel geschenkt, schmücken ein Fenster der Kapelle zu *Gormund*. Auch die *Mooskapelle zu Münster* und die *Pfarrkirche zu Rickenbach* weisen einige Schilde vom Jahre 1660 auf.

Auch der tüchtige Glasmaler *Hans Ulrich Fisch* von Zofingen, der 1622 einige Schilde für die Pfarrkirche zu Gundiswil malt, ist für die Stift thätig und zwar noch im Jahre 1640 nach dem Capitelsprotokoll. Die spätesten Schilde, welche die Stift vergabte, dürften jene im Chore der *Kapuziner-Kirche zu Sursee* sein, sie stammen aus dem Jahre 1701 oder 1704, wenn ich mich richtig erinnere, haben aber keinen grossen Werth mehr, die Farben sind abgebleicht.

In der Probstei hiess ehemals ein kleines Cabinet das »Vogelzimmer«, die Fenster waren zusammengesetzt aus kleinen gebrannten Scheiben, bunte Vögel darstellend. Herr Schultheiss J. Kopp muss nicht viel Sinn für Kunst und wenig Patriotismus für seinen Heimatsort besessen haben, sonst hätte er diese ganz alten, zierlichen Scheiben nicht um einiger Franken willen verschachert; es sind nur einige werthlosere Wappenscheibchen zurückgeblieben.

Wir schliessen unsere Notizen mit der Bemerkung, dass auch die Ruralcapitel »Schilde« vergabten; laut Capitelsprotokoll Hochdorf beschliessen die Capitularen Anno 1680, in die neuerbauten Kaplaneihäuser zu Sins und Hiltisrieden Schilde zu schenken; um das Bild des Capitelspatrons, des hl. Martin von Tour, reihten sich die Wappen sämtlicher Capitelsmitglieder; leider sind auch diese Schilde verschwunden; hingegen erhalten ist ein ähnlicher Schild des Capitels Hochdorf im Zeughause zu Zug und ist jetzt wahrscheinlich in die alte Rathstube versetzt. M. ESTERMANN, Leutpriester.

37.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

Von J. R. Rahn.

II. Canton Appenzell.

Appenzell. *Pfarrkirche S. Mauritius*. — 1061? Gründung einer Basilica durch Abt Nortpert von St. Gallen (*Nüscheler* II, 154). 1315 haben sich 25 Bauern zusammengethan, sind auf St. Gallen gegangen und haben beim Abte Heinrich II. angehalten, dass sie eine eigene Kirche erbauen dürfen. Der Abt hat es ihnen bewilligt und einen Baumeister verordnet. Montag nach Ostern wurde der Grundstein gelegt und der Bau bis

S. Gallentag beinahe vollendet, so dass man Messe lesen konnte (Mittheilung des Herrn Ständerath *J. B. E. Rusch* aus der Chronik des St. Gallischen Conventualen Wetter. Manuscr. in Appenzel¹⁾. 1560, 18. März, Kirche und Glocken durch Brand zerstört (vgl. »Appenzeller Volksfreund« 1880, No. 22). 1561 der Neubau wieder unter Dach gebracht. 1823–25 das Schiff in modernem Barockstil neugebaut. *Hauptmaasse* (cf. S. 12): A 44,28, B 10,35, C 9,29, D 32,75. Thurm und Chor dürften, zu Anfang des XVI. Jahrhunderts erbaut, die Katastrophe von 1560 überdauert haben. Der *Thurm* vor der Westseite des Schiffes ist mit Gesimsen gegliedert, welche die Form eines Wasserschlages haben und mit rundbogigen Fenstern, die unteren ohne Füllungen, die des obersten Stockes mit einsprossigen Maasswerken, versehen. Der Chor gehört unter den schweizerischen Bauten zu den schmuckvollsten aus spätgothischer Zeit. Eine halb unterirdisch angelegte *Krypta* bildet mit ihren m. 2,80 starken Umfassungsmauern eine terrassenartige Substruction. Kurze postamentähnliche Aufsätze über den Ecken schliessen sich mit prismatischen Verdachungen den Chorstreben an. Diese Letzteren sind mit spitzbogigen Durchgängen versehen, über denen ein Kaffgesimse die Basis der hohen dreitheiligen Chorfenster bezeichnet. Darüber steigen die Streben mit einmaligem Absatze auf schräger Verdachung bis zum Dachgesimse empor, wo sie mit einer Spitzfronte zwischen geschweiften Halbgiebeln bekrönt sind. Ein in der S.-Ecke zwischen Chor und Schiff befindliches Treppenthürmchen vermittelt den Aufgang zu dem Chorgewölbe und den Abstieg zur Krypta. Die Letztere ist gleich dem Chore zwei Joche lang und dreiseitig geschlossen, m. 10,13 lang, 8,90 breit und 5,95 hoch. Zwei achteckige Pfeiler auf kubischen Postamenten und einfach gekehlten Basen theilen den Raum in zwei gleich breite Schiffe. Sie sind mit spitzbogigen Kreuzgewölben, vier an der Zahl, und einem halben Sterngewölbe bedeckt, deren einfach gekelte Rippen unmittelbar aus den Stützen herauswachsen und an den Umfassungsmauern von theils einfach prismatischen, theils mit Fratzen geschmückten Consolen getragen werden. Zwei Spitzbogenfenster sind mit zweitheiligen Fischblasenmaasswerken gefüllt. Durch eine Pforte im Aufgang zu dem Treppenthürmchen war früher eine directe Verbindung zwischen Krypta und Kirche geöffnet. Der *Chor* ist ein in der Detailgliederung ungewöhnlich durchgeführter Bau von sehr eleganten Verhältnissen, m. 13,75 hoch und mit einem Netzgewölbe bedeckt. Ein Spitzbogen trennt ihn von dem drei Stufen tiefer gelegenen Schiffe. Ein Sockel mit kräftig ausladendem Kehlgesimse und ein Wasserschlag, der dem Kaffgesimse am Aeusseren entspricht, bilden die Horizontalgliederung des Inneren. Die Dienste sind bündelförmig aus vier gleich starken Halbsäulen zusammengesetzt, die an den Langseiten unvermittelt unter dem Kaffgesimse absetzen, im Polygone dagegen mit attischen Basen auf dem Sockel ruhen und dann in origineller Ueberleitung ihre Fortsetzung in die zweitheiligen, zierlich gearbeiteten Postamente finden. Die Rippen und Schildbögen, welche unmittelbar aus den Diensten herauswachsen, sind doppelt gekelt und mit einem gespaltenen Plättchen versehen, ihre Kreuzungen durch zierliche Verschränkungen der einzelnen Gliederungen bezeichnet und im Scheitel des Gewölbes mit drei Schlusssteinen besetzt. Der mittlere ist offen, die übrigen sind mit den Halbfiguren des Titularpatrones und des Evangelisten Johannes geschmückt. Die Fenster, die über dem Kaffgesimse beinahe die ganze Höhe und Breite der von den Diensten und Schildbögen begrenzten Wandfläche einnehmen, sind mit reichen, aber etwas nüchternen Fischblasenmaasswerken gefüllt.

R. 1874.

Landesarchiv. Landbuch mit gothischen Initialen.

Gais. *Kapelle S. Bonifacius am Stoss*, gleich nach der Schlacht vom 17. Juni 1405 zum Gedächtnisse an den über Herzog Friedrich von Oesterreich erfochtenen Sieg erbaut (*Nüscheler*, a. a. O. 152). Einfach gothisch.

Herisau. *Pfarrkirche S. Laurentius*. Einer Basilica in Herisouva wird schon 907 und 909 gedacht. (Wartmann, »Urkundenbuch der Abtei St. Gallen«, II, No. 750–51, No. 758 und 759.) Der älteste Bestandtheil ist der *Thurm*, der sich am NO.-Ende des Schiffes erhebt, ein schmuckloser, gedrungener Bau mit unten m. 1,70 starken Mauern von bruchrohen Sandsteinen, die mit dem Mörtel zu einem felsenharten Conglomerate verwachsen sind. Zur Bestimmung seines Alters sind keine Anhaltspunkte zu finden. *Titus Tobler*: »Der Römerthurm in Herisau« (»Herisauer Tagblatt« 1860, No. 75), ist geneigt, denselben aus der spätrömischen Epoche zu datiren, doch scheint die Annahme frühmittelalterlicher Entstehung näher zu liegen (vgl. die Ausführung *Eugster's*: »Die Gemeinde Herisau«, Herisau 1870, S. 66; nach »Mittheilungen« *Ferd. Kellers*). Der Hochbau mit den Schallfenstern ist modern; in dem darunter befindlichen Stockwerke sind noch die älteren, jetzt vermauerten Rundbogenfenster zu sehen. 1516 wurde der Neubau der jetzt bestehenden Kirche beschlossen. Der Banaccord mit *Meister Lorenz*, Steinmetz und Werkmeister zu Constanx, dd. 24. Juni 1516, abgedruckt im »Appenzeller Monatsblatt« 1827, S. 182. Ein Auszug bei *Eugster* a. a. O., S. 179. Am 4. Juli 1516 wurde der Grundstein gelegt und 1520 am 5. Herbstmonat die Einweihung vollzogen. Von den Feuersbrünsten am 1. April 1559 und 5. März 1606 scheint nur das Schiff betroffen worden zu sein. 1782 erfolgte eine durchgreifende Renovation, wobei das Schiff eine flachbogige Gypsdiele erhielt, das gleich dem Chorgewölbe von *Andreas Moosbrugger* aus dem

Bregenzerwald mit zierlichen Stuccaturen im Rococostile decorirt wurde (Eugster, S. 182). *Hauptmaasse* (S. 12): A 36,97, B 11,75, C 8,60, D 24,29, E 15,45. Das einschiffige Langhaus, das ursprünglich mit einer flachen Holzdecke bedeckt gewesen zu sein scheint, ist völlig kahl und mit ungetheilten Spitzbogenfenstern versehen, deren hölzerne Maasswerke moderne Zuthaten sind. Aussen sind die Langseiten durch wuchtige, schräg ansteigende Strebmassen verstärkt. Ueber dem rundbogigen, spätgothisch profilirten Westportale steht das Datum 1517 und darunter der von Eugster, S. 9, erwähnte Appenzeller Schild. Nördlich vor dem Thurme öffnet sich das Schiff mit einem weiten Rundbogen gegen das sog. Frauenchörchen, einer länglich rechteckigen Capelle. Sie ist mit einem Netzgewölbe überspannt, dessen doppelt gekahlte Rippen in den Ecken auslaufen. Ein einfach gekahlter Rundbogen trennt das Schiff von dem m. 12,20 hohen und dreiseitig geschlossenen Chore. Zwei complicirte Sterngewölbe, für welche der Baucontract drei Schlusssteine mit Figuren der hl. Anna, Maria und des hl. Laurentius vorgesehen hatte, bedecken den Raum. Die Bildung der Rippen, die in origineller Verschränkung unmittelbar aus den an den Wölbungen sich todt laufenden Diensten herauswachsen, ist dieselbe wie in dem Frauenchörchen, ebenso fehlen die Schildbögen. Die Dienste — einfache Dreiviertelssäulen in den westlichen Ecken und je zwei solche auf einer mittleren Kante zusammentreffende Gliederungen an den Langseiten — ruhen auf cylindrischen Sockeln, die theils rautenförmig, theils mit senkrechten Kehlungen geschmückt sind. Ueber der halbrunden, kielbögig unterfangenen Thurmporte steht das Datum 1518. Die hohen Spitzbogenfenster sind dreitheilig gegliedert und mit barocken Maasswerken ausgesetzt, die theils aus Fischblasen, theils nur aus gegenseitig sich durchschneidenden Stäben gebildet werden. Das Aeusserere ist kahl und mit einfach terrassirten Streben verstärkt, die mit geschweiften Verdachungen versehen sind.

R. 1874.

Stoss vide Gais.

Miscellen.

Ein verschwundenes Altargemälde von Hans Holbein. Die Pfarrkirche von Gundiswil, weil einst Filiale von Pfäffikon, war wie letztere der Stift Münster einverleibt; zur Zeit der Glaubenstrennung liess Probst Ulrich Martin den Altar und die Bilder zwischen dem 25. und 31. März 1528 nach Münster bringen. Darunter befand sich, wie Probst Ludwig Bircher (1611—1640) im »Liber vitæ« schreibt, eine »Tabula picta-opus Redemptionis humanæ arte Mr. H. Holbein«; diese Tafel wurde, sagt Bircher weiter, in der Stiftskirche aufbewahrt. Wir haben seit Langem alle Räume der Stiftskirche und der umliegenden Kapellen durchsucht und nach der gemeldeten Tafel geforscht, leider vergeblich; wann sie verschwunden und wohin sie gekommen, bleibt ein Räthsel. Eine unsichere Sage bezeichnet die hölzerne Altartafel des Beinhausaltars in Neudorf als die Gundiswiler-Tafel, allein der Altar in unserem Beinhaus ist der ehemalige, von Bircher 1633 errichtete hl. Kreuzaltar der Stiftskirche, und die Kreuzigungsgruppe ist, nach meinem Dafürhalten, eine Arbeit des Luzerners Wegmann.

M. Estermann, Leutpriester.

Kleinere Nachrichten.

Aargau. Anlässlich der am 20. Juni in Zofingen stattgehabten Jahresversammlung des Schweizerischen Kunstvereins hat sich unter dem Vorsitze des Herrn Theodor von Saussure ein Verein zur Erhaltung vaterländischer Kunstdenkmäler constituirt. In die Vorsteherschaft wurden gewählt: Präsident Th. de Saussure von Genf; Vice-Präsident Prof. Dr. J. R. Rahn von Zürich; Actuar Em. Bernoulli-Müller von Basel; Cassier W. Locher-Steiner in Winterthur. Mitglieder: Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau in Zürich; Stadtammann E. Tanner in Aarau; Carl Brun in Zürich; Architekt Maurice Wirz in Lausanne; Architekt Kunkler in St. Gallen. Betreffend die Stellung zu dem Schweizerischen Kunstvereine wurde beschlossen, es sei demselben der Jahresbericht zu erstatten und die Generalversammlung mit derjenigen des Kunstvereins abzuhalten, in Anbetracht der gemeinsamen Interessen aber, welche den neuen Verein mit der allgemeinen geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz verknüpfen, könne die Generalversammlung auch zur Jahressitzung der Letzteren einberufen werden. Programm und Statuten des Vereins, sowie eine Einladung zur Beitrittserklärung liegen dieser Nummer des »Anzeiger« bei. Wir ersuchen unsere verehrten Herren Mitarbeiter und Leser des »Anzeiger«, durch möglichst zahlreiche Anmeldungen die Zwecke des neugegründeten Vereins fördern zu helfen.

Appenzell. Letzter Tage wurde die Pfarrbibliothek in *Appenzell* geordnet. Man machte hiebei die Entdeckung, dass dieselbe ausser einer stattlichen Reihe Incunabeln auch zwei kostbare alte Handschriften besitzt: Ein ausgezeichnet erhaltenes Antiphonar auf Pergament und ein Legendenwerk von 1472, aus der Feder der Nürnberger Franziskanerin Endlin. (»N. Z.-Ztg.« No. 201, I. Bl.)

Basel. Den Herren Dr. J. G. Wackernagel und A. Lotz-Koch, welche Pläne für eine Restauration der *Allerheiligenkapelle* bei St. Theodor angelegt haben, wird von der Regierung gestattet, diese Projecte sowohl als diejenigen, welche das Baudepartement neuerdings zu demselben Zwecke hatte anfertigen lassen, in der Kapelle öffentlich auszustellen und die Sammlung von Beiträgen an die Restaurationskosten an Hand zu nehmen. (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 240). Ebendasselbst wird berichtet: »In der Nacht vom 25. auf 26. August wurde in Kleinbasel in der Gegend der Dufourbrücke um Mitternacht ein intensiver Krach vernommen. Laut »Schw. Grenzpost« glaubt man, es habe die Allerheiligenkapelle in die Luft gesprengt werden sollen.

Baselland. Muttenz. Wie dem »Landschäftler« geschrieben wird, soll eine Wiederherstellung der Muttener Kirchhofmauer mit ihren gezinnten Mauern und den beiden Thorthürmen in Aussicht genommen worden sein. An der Westwand der Kirche sind nun die »Gesch. der bild. Künste in der Schweiz«, S. 663, No. 2 erwähnten *Wandgemälde*, eine ausführliche Schilderung des jüngsten Gerichtes, vollständig abgedeckt worden. »Allg. Schweizer-Zeitung«, No. 203.

Bern. In *Bern* ist Anfangs August in seinem 61. Lebensjahre Herr alt Grossrath *Friedrich Bürki* gestorben. Ein jäher Tod hatte den eben erst von einer Erholungsreise Zurückgekehrten dahingerafft. Die Sammlung, welche Herr Bürki hinterlässt, zählt zu den bedeutendsten in der Schweiz. Besonders zahlreich — eine Auswahl des Schönsten und Besterhaltenen — sind in derselben die Werke schweizerischer Glasmalerei vertreten; seine Collection von Scheibenrissen steht einzig da; ebenso war Herr Bürki Besitzer der bilderreichen Hauschronik des Schultheissen Rudolfs von Erlach (vgl. »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 711), die er schon 1875 aus dem Schlosse Spietz erworben hatte, und vereinigte seine Sammlung eine exquisite Auswahl von Waffen aus allen Epochen des Mittelalters und der Renaissance. Leider war dem allezeit freigebigen und für die Erhaltung und Wiederherstellung heimischer Kunstwerke unermüdlich besorgten Mäcenen die Verwirklichung seines Lieblingsprojectes, die seit Jahren beabsichtigte Gründung eines vaterländisch-historischen Museums, nicht mehr vergönnt, und ergiebt sich ferner, dass eine testamentarische Verfügung über die Sammlung nicht getroffen worden war. — In der Kirche von *Hasle* bei Burgdorf sind einer gef. Mittheilung des Herrn Pfarrer A. Schnyder zufolge Anfangs August die Reste stark beschädigter Wandmalereien zum Vorschein gekommen. Berichte über Inhalt, Stil und Alter derselben stehen noch aus. — Dem städtischen Gymnasium in *Bern* wurde von Herrn *Berchtold v. Haller* eine Sammlung von Alterthümern aus der Pfahlbauzeit geschenkt. (»Allg. Schw.-Ztg.« No. 195.)

Graubünden. Für das *Rätische Museum in Chur* ist unlängst ein spätgothisches *Schnitzaltärchen* erworben worden. Dasselbe befand sich in der am nördlichen Eingange des Dorfes *Grono* im Misox gelegenen und der freiherrlichen Familie de Sacco zugehörigen *Kapelle S. Nicola*. Der viereckige Schrein ist oben mit eleganten Schnitzereien, Rundbögen und Laubwerk ausgesetzt, die sich goldig vom blauen Grunde abheben. Darunter sieht man die Statuette der Madonna mit dem Kinde zwischen SS. Nicolaus und Katharina. Die Flügel, die gleichfalls mit damascirtem Goldgrunde überzogen sind, zeigen jeder die Relieffigur eines mönchischen Heiligen, der eine mit einem ehemals geketteten Ungethüm ist wahrscheinlich S. Bernhard. Die Vorderseite der Predella ist ebenfalls in Relief mit Halbfiguren von Heiligen(?) geschmückt. (Ein Einsender im »Bündner Tagblatt« Nr. 163 will in diesen Gestalten Porträte von Stiftern, darunter — durch die Barette ausgezeichnet — zwei Pröbste von S. Vittore erkennen.) Die Rückseite ist mit einem Gemälde geschmückt, das auf schwarzem Grunde zwei Engel mit dem Schweisstuche Christi darstellt.

Die Kapelle, in der sich dieses Altärchen befand, ist die »Anzeiger« 1872, S. 397 genannte »*Kapelle bei der Burg Florentino*«, deren alte, von früheren Berichterstattern erwähnte Wandgemälde 1833 übertüncht worden sind. Eine darauf bezügliche Inschrift, die an der Westseite im Inneren gemalt ist, lautet: »Hoc sacellum Nicolao per comites de Sacco, olim hujus vallis Mesauleinæ dominos exstructum fuit et modo sumptibus ac pietate domini Antonii Mariæ de Sacco reffectum est ac dipictum anno MDCXV mense Augusti. Fratres autem Philippus et Antonius de Sacco avorum pictatem imitantes instaurarunt atque picturis decorarunt anno MDCCCXXXIII.« Diese letztere Angabe bezieht sich auf die im Inneren befindlichen Wandbilder der hl. Agatha und Lucia und die von der 1715 vorgenommenen Ausstattung auf die Schildereien am Aeusseren der Westseite, einen Herrn de Sacco im Costüme des vorigen Jahrhunderts darstellend, der knieend der zwischen SS. Nicolaus und Franciscus in Wolken

erscheinenden Madonna ein Herz überreicht. Darunter sind unter der Tünche die Spuren viel älterer Malereien sichtbar. Wir geben diese ausführlichen Notizen, weil im vorigen Jahre die Schleifung der Kapelle beabsichtigt war. Sie besteht aus einem einschiffigen Langhause (m. 6,65 : 4,60), das inwendig und aussen kahl und mit einer flachen Cassettendiele bedeckt ist. Der Ostseite schliesst sich eine annähernd gleich hohe, m. 4,04 weite Apsis an, deren Halbkuppel ohne Vermittelung eines Gesimses aus dem Halbrunde sich einwölbt. Die Fenster im Chor und Schiff sind modern flachbogig. Dem Letzteren schliesst sich im Westen mit offenem Dachgebälk auf schmucklosen Mauerpfosten eine malerische Vorhalle an. Ueber dem Westgiebel erhebt sich ein steinernes Glockenstühlchen.

Red.

Wie anderwärts, so hat auch im *Dom zu Chur* die weisse Tünche manches verschwinden gemacht, was von älteren Kunstleistungen auf unsere Zeit herabkam. Im rechten Seitenschiff, grösstentheils durch den Mittelaltar verdeckt, muss sich ein bedeutendes Wandgemälde, der älteren italienischen Schule angehörig, befinden. Begreiflicher Weise ist die Entfernung des Altars nicht leicht zu bewerkstelligen. Indessen ist eine Figur, für den Beschauer links vom Altar, hinter der abbröckelnden Tünche hervorgetreten, welche den Gegenstand und die künstlerische Bedeutung des Bildes wenigstens ahnen lässt. Die halblebensgrosse Figur, in Farben ausgeführt, stellt eine Mater dolorosa dar, oder zum Mindesten eine der galiläischen Frauen, die unter dem Kreuze standen. Nach der Grösse des Nimbus jedoch zu schliessen, dürfte es wirklich die Mater dolorosa selbst sein, und es wäre demnach hinter dem Altare ein im grossen Stile ausgeführtes Wandgemälde des Gekreuzigten zu vermuthen. Die Figur trägt Haupt und Hals in weissen Hüllen, so dass nur wenig des Antlitzes hervortritt; das Gewand ist schwarz. Aus den Augen quellen Thränen. Der Hintergrund ist tiefroth und mit gelben Blüten gemustert. Herr Gräter in Basel hat eine Durchzeichnung des Brustbildes angefertigt, welche zur Benutzung für den »Anzeiger« zur Verfügung gestellt werden kann.

R.

Neuenburg. Bei Auvernier ist eine neue Pfahlbaustation entdeckt worden. Die Funde stammen grösstentheils aus der Steinzeit und Bronze hat sich bis jetzt verhältnissmässig wenig gezeigt. Dagegen glaubt der Entdecker, auf die Ueberreste einer Giesserei gestossen zu sein, indem er bereits verschiedene Giessformen zu Tage gefördert hat. (»N. Z.-Z.« No. 251).

St. Gallen. Aus *Altstätten* schreibt uns Herr Reallehrer *R. Wehrli*: Den 21. Mai d. J. fand ein Arbeiter im Torfboden des Lauteracher Riedes im Vorarlberg einen halben Meter tief unter der Oberfläche die folgenden Gegenstände: Einen silbernen Armring, ca. 3 Millimeter stark, im Gewichte von 37 Gramm; einen silbernen Fingerring von annähernd gleicher Stärke; eine silberne Heftnadel mit fein gearbeitetem Plättchen von gleichem Metall; einen bronzenen Fingerring und 30 sehr gut erhaltene römische Silbermünzen im Metallwerthe von ca. Fr. 22. Sämmtliche Gegenstände sind für das Landesmuseum in Bregenz erworben worden. Ferner theilt uns derselbe Berichterstatter mit, dass im Jahre 1869 oder 1870 beim Bau einer zur Waisenanstalt Altstätten gehörigen Scheune in der Tiefe von 1 Meter zwei Steinbeile gefunden worden sind. Das eine ging verloren, das zweite noch vorhandene, aus Serpentin bestehend, misst 0,145 : 0,04, ist mit einem konischen Loche zur Aubringung des Stieles versehen und etwas abgebraucht. — In dem Cisterzienserinnenkloster *Magdenau* wurden bei der unlängst vorgenommenen Reparatur der Kirche unter dem Fussboden des Schiffes sieben lange Bohlen von Eichenholz gefunden. Sie sind theilweise auf beiden Seiten mit Reliefs geschmückt. Gothische Spitzgiebel mit schönen Maasswerken und Blattkrabben, deren Stil auf die Wende des XIV. und XV. Jahrhunderts deutet, bekrönten die Gestalten von Heiligen, deren leider nur eine, das überaus zierliche Figürchen einer heiligen Jungfrau, leidlich erhalten ist. Unter einem andern Spitzgiebel sieht man einen Christuskopf mit dem Kreuznimbus; dann wieder ein kreisrundes Medaillon mit sechs menschlichen Leibern, die in radialer Bewegung mit einem mittleren Kopfe zusammentreffen; endlich einen Wappenschild mit einem auf allen Vieren stehenden Widder. Beim Bau der gegenwärtigen Barockkirche wurden diese Schnitzereien, die etwa die Bekrönung der noch vorhandenen gothischen Chorstühle oder den Verschluss des Nonnenchores gebildet haben dürften, als Lagerhölzer für den Fussboden verwendet.

Solothurn. Am 26. Mai stiess man bei Canalisationsarbeiten an der Löwengasse, mitten im alten römischen Castell Solodurum, wo überall noch römische Mauern stehen, auf werthvolle römische Antiquitäten. Nebst zierlichen, mit Ornamenten versehenen irdenen Gefässen, die leider zerbrochen wurden, sind bis jetzt fünf grössere, aus gebranntem Thon verfertigte Amphoren ausgegraben worden. Dieselben befanden sich circa 1,5 Meter unter der Oberfläche. Zwei Fundstücke wurden leider von den Arbeitern zerbrochen, weitere zwei sind beschädigt und nur eines ist vollständig erhalten. Diese Gefässe sind alle von der gleichen Grösse, messen über 1 Meter in der Länge, circa 40 cm. Durchmesser in der Ausbauchung, sind am Halse mit zwei wenig ausgebauchten Henkeln (ansæ) versehen und haben unten eine etwa 15 cm. lange, zum Einsenken dienliche Zuspitzung.

Am Halse der ganz erhaltenen Amphore befindet sich eine mit dintenartiger Schwärze geschriebene, nicht mehr ganz leserliche Inschrift aus römischen Initialen und Ziffern bestehend. Wir wollen vor der Hand keine Conjecturen über deren Inhalt aufstellen. Doch scheint uns wahrscheinlich, dass dieselbe das Mass des Gefässes und nicht die darin aufbewahrte Flüssigkeit (Wein etc.) bezeichnet, was sonst allerdings bei den Römern üblich war. Es wird Sache der Archäologen sein, die Buchstaben zu deuten, sowie den Sinn zu eruiren. Oberhalb dieser Aufschrift, deren Buchstaben in einer Linie stehen und eng an einander gereiht sind, befinden sich ebenfalls in einer Linie circa 3 cm. von einander entfernt die Buchstaben S O L (Solodurum?), ebenso auf einem abgeschlagenen Halse einer der andern Amphoren. Die besprochenen prachtvollen Gefässe sind ein Fund, wie er in unserer Gegend selten gemacht wurde; derselbe liefert einen werthvollen Beitrag für unsere städtische archäologische Sammlung, wo er den Forschern zugänglich ist. Die bei den erwähnten Canalisationsarbeiten zu Tage geförderten Ausgrabungen bestätigen für die verschiedenen Theile der Stadt die vermutheten Grenzen des alten Castells, wie es in den zwei ersten Jahrhunderten nach Christi Geburt bestand. Ueber weitere Funde, die man zuversichtlich erwartet (eine weitere Amphora ist bereits in Sicht), werde ich später berichten. (»Allg. Schw.-Ztg.« No. 126.)

Unterwalden. In *Stansstad* hat die Restauration des alten »Schnitzthurmes« begonnen. Derselbe behält seine jetzige Erscheinung als Ruine bei, wird aber verankert, mit Cement ausgebessert und hinter den Zinnen mit einer Bedachung versehen, die als Aussichtsterrasse durch Leitern zugänglich gemacht werden soll.

Waadt. Der »Gazette de Lausanne« schreibt Herr Pfarrer *Golliez* aus *Assens* am 19. Mai über die dort gemachten *Gräberfunde*:

»Je crois devoir faire connaitre, par votre journal, à ceux qui s'intéressent à nos antiquités nationales, a découverte qui vient d'être faite d'*anciennes tombes* sur le territoire d'*Assens*, à l'entrée du village, sur une côte qui domine le chemin de la gare.

»Ces tombes, qui se suivent les unes les autres, sont creusées dans la molasse formant le sous-sol, à trois pieds de profondeur. Elles ont environ deux mètres de longueur sur 80 centimètres de large. A la tête de chacune se trouvait dressée une pierre plate, mais non taillée et sans trace d'inscription. On en a retrouvé sept à huit se suivant régulièrement; mais il paraît que ce n'est qu'une partie d'un ancien cimetière, qui doit se prolonger du côté du village, dans le terrain voisin. Il y a lieu de croire que, si l'on fouillait ce terrain, on trouverait la suite du cimetière. Dans les tombes on a trouvé, d'abord, des ossements, disposés dans leur ordre naturel, horizontalement, et non pas verticalement comme dans celles de Chamblandes. Ils sont devenus tendres au toucher et se menuisent facilement. Quelques-uns ont été recueillis par moi et paraissent être des débris de fémur, de tibia et de clavicules. On n'a pas retrouvé de crânes. Dans une tombe, on a trouvé les os de deux personnes, l'une grande et l'autre petite, probablement de la mère et de son enfant.

»En fait d'objets, on a trouvé quelques pièces de métal semblant être de fer rouillé, avec ciselures et même des clous d'argent, et avoir été soit des agrafes de ceinturon, soit des fragments de glaives. On a trouvé aussi un vase évasé, de la capacité d'un demi-litre, de couleur noire à l'extérieur, mais révélant, par une petite brèche faite par l'outil qui l'a déterré, une matière jaunâtre. Il est difficile de dire exactement s'il est de pierre ou de terre cuite. On y voit tracés, à l'extérieur, des losanges se suivant régulièrement, et qui paraissent plutôt gravés au poinçon que moulés. Il est rayé également à l'intérieur. On ne peut savoir ce que ce vase a dû contenir, l'ouvrier qui l'a découvert l'ayant renversé sans attention. Il n'y avait aucun objet métallique, mais qui sait, peut-être des graines, comme on en a trouvé ailleurs dans des tombes. Les travaux de fouille ou de nivellement de terrain sont maintenant terminés et les tombes sont recouvertes, mais il y a tout lieu de croire que, si l'on fouillait plus loin, on en trouverait encore.

»D'après les objets trouvés, on peut juger que nous ne sommes pas ici en face d'antiquités romaines, ni de celles, plus anciennes encore, antérieures à l'âge du métal, que l'on a découvertes récemment à Chamblandes. Ce sont plutôt, comme on en a trouvé il y a un certain temps à Bel-Air, près Cheseaux, *des tombeaux et des débris de Burgondes*, à l'époque de leur entrée dans notre pays, c'est-à-dire au milieu du V^e siècle de notre ère.

»Comme on sait que les Burgondes, adonnés au soin des troupeaux, ainsi qu'à la chasse et au travail du fer et du bois plutôt qu'à l'agriculture, laissèrent volontiers aux anciens habitants, qui les avaient appelés pour repeupler leur pays dévasté par les Allémanes, les plaines cultivables, et occupèrent de préférence les plateaux et les monts, couverts de pâturages et de forêts, les tombes découvertes à Assens ainsi qu'à Cheseaux qui en est près, dénotent que le plateau du Jorat fut un lieu principal d'établissement pour les Burgondes à l'époque de leur entrée dans notre canton. — Ces découvertes assigneraient donc à ces villages une origine plus ancienne qu'on ne

le suppose, d'après les plus vieilles chartes connues. Il y a lieu de croire aussi que, dans bien d'autres villages et sur d'autres plateaux, on pourrait faire — et l'on fera sans doute avec le temps — d'autres trouvailles semblables.»

Ueber den kürzlich berichteten Fund von Goldmünzen in *La Tour-de-Peilz* bringt das »Journal de Genève« folgende interessante Details: Der nordöstliche Theil der Stadt La Tour wird auf eine gewisse Strecke von einer alten Schlossmauer eingeschlossen, an welche mehrere Häuser angebaut sind, in der Weise, dass die Mauer die eine Façade bildet und dass sie an verschiedenen Stellen durchbrochen wurde, um Fenster anzubringen. Vor Kurzem begann nun der Eigenthümer eines solchen Hauses, seinen Theil der Schlossmauer zu demoliren, um ihn durch ein modernes Bauwerk zu ersetzen. Bei dieser Gelegenheit traf ungefähr 5 m. vom Boden entfernt ein glücklicher Hieb mit dem Pickel auf eine Mauernische, aus welcher mit klingendem Geräusch eine Menge glänzender Goldstücke hervorrollten. Alles lief herbei, um sie schnell zu sich zu nehmen. Glücklicher Weise kam aber der Hausbesitzer rechtzeitig zur Stelle, und dieser liess mehr als eine Tasche leeren, in welche die Münzen ihren Weg schon gefunden hatten. Heute ist derselbe im Besitz von etwa 50 Goldstücken, welche das »Journal de Genève« folgendermassen beschreibt: 1. 30 identische Stücke, je 3,5 gr. schwer, mit der Avers-Inschrift: »† Karolus Dei gracia francorum rex«, der Revers trägt die Worte: »† Chr. vincit, Chr. regnat. Chr. imperat.« Wahrscheinlich ist dies Carl IV., 1321, oder Carl V., 1364. — 2. Einige Stücke von der gleichen Form tragen auf dem Avers die Inschrift: »Ludovicus Dei Gra; Franc; rex.« Die Legende auf dem Revers ist die gleiche, wie bei den vorigen Stücken. Dieselben wurden wahrscheinlich unter Ludwig X., 1314, geprägt. — 3. Zwei Stücke mit der Inschrift: »Phs. Dei gra: Dux Burg. Com. Fland.« und mit einem heraldischen Löwen; (Philipp von Frankreich, Herzog von Burgund und Graf von Flandern, 1363), auf dem Revers mit den Worten: »Sit nomen Domini benedictum Amen«, und einem viertheiligen Wappenschild. Diese beiden Stücke wiegen je 4 gr. — 4. Ein savoyisches Goldstück: »Ludovicus D: Sabaudia Prin. †.« Auf dem Revers: »Deus: In: adiutorium meum.« Das savoyische Kreuz ist mit reichen Zierrathen umgeben. Diese Münze wurde unter Ludwig, Herzog von Savoyen (1440), geprägt, welcher — Irrthum vorbehalten — der zweite Herzog des Savoyerlandes war. — 5. Eine Münze der Grafschaft Holland mit der schwer leserlichen Inschrift: » Dux: Com. Holand.«, und einem Ritter; auf dem Revers: »Chr. vincit etc.« und einem Kreuz. — 6. Ein kleines Goldstück, umschrieben: »Ludov. C. P. R. Dux. Bavar.« Ein Wappenschild ist durch die Linien eines Kreuzes in vier Theile getrennt (Ludwig, Pfalzgraf am Rhein, Herzog von Bayern, 1290); auf der Rückseite: »† Moneta nova aurea Ba:« und drei Wappenschilder im Dreieck. — 7. Ein Stück von »Albertus Romnorum (ohne a) Rex«; auf dem Revers: »Moneta no: Francfur: †« und mit einem St. Johannes, welcher ein Lamm trägt, 1308. — Der bekannte Numismatiker Hr. Prof. O. Wirtz hat sämtliche Goldstücke, die merkwürdig gut erhalten sind, dechiffirt und classificirt. Da das modernste derselben aus der Zeit Ludwigs von Savoyen stammt, welcher den herzoglichen Stuhl 1440 bestieg, so wird man zur Annahme geführt, dass dieselben in der Festungsmauer von La Tour versteckt wurden vor 1476, als die Berner vom Oberlande aus in's Waadtland einbrachen und viele Schlösser, darunter auch das von La Tour-de-Peilz, zerstörten. Demnach müssen sie die Umfassungsmauer intact gelassen haben; dies beweist die Entdeckung des kleinen Schatzes, unter welchem sich kein einziges bernisches Goldstück befindet. (»Allg. Schweizer-Ztg.«, No. 203.)

In *Panex* (Bezirk Aigle) fanden Arbeiter bei der Fundamentirung eines Gebäudes ein menschliches Skelett und neben demselben eine aus Bronze verfertigte Lanze (»Allg. Schw.-Ztg.« Nr. 209).

Das Baudépartement von Waadt lässt in der Krypta der Kathedrale zu *Lausanne* Nachgrabungen anstellen und ist bereits das Grab des Bischofs Roger des Toskaners (resignirte 1212 und starb am 5. März 1220) aufgefunden worden. Trotz des Staubes von mehr denn sechs Jahrhunderten waren Gestalt und Kleider noch deutlich erkennbar. Der Bischofsstab ist gut erhalten; dem Bischofsring fehlt der Stein. Gleichzeitig wurde auch das Grab Otto's von Grandson geöffnet, in demselben fanden sich drei Skelette vor. Das Grab ist übrigens, meldet das »Feuille d'Avis«, schon früher einmal geöffnet, aber nicht beschrieben worden. (»N. Z.-Z.« No. 265, 1.)

Zürich. *Wetzikon*, 13. Juni. (Korresp.) Letzter Tage wurden in Kempten zur Gewinnung von Bausteinen an der von Herrn Dr. Ferdinand Keller in seiner Abhandlung über römische Niederlassungen bezeichneten Stelle (»Mittheilungen«, Bd. XV, Heft 3, Pag. 98 (60) Nachgrabungen vorgenommen. Die Arbeiter stiessen auf eine Menge zerbrochener Ziegel; ebenso fanden sich Scherben grösserer und kleinerer Gefässe, Nägel, Eisenstücke etc. Einen Meter unter der Oberfläche fand sich noch der unversehrte Pflasterboden vor. Kempten war früher offenbar eine grössere römische Niederlassung, indem man an verschiedenen Punkten die Zeugen derselben findet und zu der Fruchtbarkeit des Kemptnerfeldes haben die alten Römer schon den Grund gelegt. Die Hauptstelle der Niederlassung heisst noch jetzt in der »Mure«, von gefundenem Gemäuer herrührend. Ein bedeutender befestigter Punkt war seiner Zeit in unserer Nähe das römische Kastell in Irgenhausen, dessen Mauern theilweise

noch als Einfassung eines Rebberges dienen. (N. Z.-Z. Nr. 167, 1.) — Im östlichen Theile der Ortschaft *Truttikon* (bei Andelfingen, Kt. Zürich), wo schon im Jahre 1849 bei Anlegung eines Weinberges römische Dachziegel zum Vorschein kamen, sind neulich einige römische Münzen gefunden worden (1 Antoninus Pius in Bronze und 1 Trebonianus, leicht versilbert).

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur die Schweiz betreffend.¹⁾

- Allgemeine Schweizer-Zeitung.* No. 173. Die Barfüsserkirche in Basel.
- Alpenpost, neue.* Bd. XII, No. 1. Rabe und Krähe in Mythologie und Volksglauben. (Schluss.)
- Bollettino storico della Svizzera italiana.* No. 7. A. Nüscheler, Le iscrizioni delle campane nel cantone Ticino. — Miracoli della Madonna nel 1490 (nella chiesa delle Grazie fuori di Bellinzona). Riconciliazione della chiesa e cimitero di S. Antonio in Locarno. 1500, 24 novembre.
- Catalog für die antiquarische Abtheilung des Museum in Basel* (mit Ausschluss der Pfahlbauten- und ethnographischen Alterthümer). Von J. J. Bernoulli. Basel, Fritz Wassermann, 1880.
- Dreifuss, Hermann.* Die Münzen und Medaillen der Schweiz. Herausgegeben zur hundertjährigen Jubelfeier des schweizerischen Münz- und Medaillen-Cabinets von G. E. v. Haller sel. 1. Heft. Mit Abbildungen. Zürich, C. Schmidt.
- Echo des Alpes.* No. 2. Richter, Ed. Les Sarrasins dans la vallée de Saas.
- Filion, B.* Pour qui fut peint le portrait d'Erasmus par H. Holbein, du musée du Louvre. Extrait de la »Gazette des beaux arts«. Avril 1880.
- Der Formenschatz.* Heft VIII, No. 93—96. Arabesken von *Christoph Schweizer* (?) aus dem Werke »Imperatorum Romanorum effigies«. Zürich, Gessner 1552. — Heft IX, No. 105. *Peter Flötner*, Vier Medaillons, mit arabischen Ornamenten. No. 107. *Jost Ammann*, Das Signet des Jacob Sabon aus dessen Wappenbuch (1588).
- Führer durch die mittelalterliche Sammlung in Basel.* (Von M. Heyne.) Basel, Felix Schneider.
- Der Geschichtsfreund.* Mittheilungen des Historischen Vereins der fünf Orte Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. XXXV. Band. Einsiedeln, Benziger 1880. S. 1. Die Telskapelle am Vierwaldstättersee und ihre Wandgemälde, von J. R. Rahn. — S. 183. Christoph Brandenburg und Michael Müller, zwei zugerische Glasmaler des XVII. Jahrhunderts, von Hans von Meiss. — S. 283. Zur älteren Kunstgeschichte Luzerns, von J. Schneller, dazu Taf. II. — Taf. I. zu S. 141. Glasgemälde mit dem Wappen des Schultheissen Lux Ritter aus dem Kreuzgang von Muri, jetzt im Rathhause in Aarau.
- Intelligenzblatt der Stadt Bern.* No. 186. Venner Brügler.
- Musée neuchâtelois.* Août. A. Daguet, Avenicum, ses ruines et son histoire.
- Neue Zürcher Zeitung.* No. 208—210, I. Blatt. J. Amiet, Hans Holbeins Madonna von Solothurn. Eine urkundliche Replik.
- Dr. A. Nüscheler-Usteri.* Die Glocken, ihre Inschriften und Giesser im Canton Appenzell. Trogen, Druck von Bächinger & Kübler, 1880.
- Repertorium für Kunstwissenschaft.* Redigirt von Dr. Hubert Janitschek und Dr. A. Woltmann. Stuttgart, W. Spemann; Wien, Gerold & Co. Band III, 4. Heft, S. 387. J. R. Rahn, Beiträge zur Geschichte der oberitalienischen Plastik.
- Schürmann, A.* Historische Notizen über den Mühlenplatz in Luzern. Separatabdruck aus dem »Eidgenossen«. Luzern, Gebr. Bader.
- Solothurner Anzeiger.* No. 87, 88 u. f. Nach Meltingen, Gilgenberg und Oberkirch. Ein kunsthistorischer Ausflug von J. Amiet.
- Tageblatt für den Kanton Schaffhausen.* No. 161—62, 164—66, 168—171. Ein Gang durch die Vordergasse (der Stadt Schaffhausen) um das Jahr 1729. Vortrag von Herrn Reallehrer H. Bäschlin, gehalten im Historisch-antiquarischen Verein zu Schaffhausen.

¹⁾ Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weiteren Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen.

Nachtrag

zu Nro. 4 des »Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde«, 1880.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

III. Canton Basel-Stadt und -Land.

Basel.

A. Kirchen.

Münster. Zu der »Anzeiger« 1872, No. 1, pag. 326 und 1875, No. 3, pag. 630 aufgeführten *Literatur* ist nachzutragen: »Die Münsterfabrik zu Basel«. Mone's »Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters« 1834, III. Jahrg., S. 206 u. f., 319 u. f., 377 ff. »Die Deckengemälde in der Krypta des Münsters zu Basel«, von A. Bernoulli, mit 7 Tafeln in Ton- und Farbendruck von A. Gräter. Basel 1878 (»Mittheilungen der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft zu Basel«, neue Folge I). Th. v. Liebenau, »Zur Basler Chronik des Nikolaus Gerung, genannt Blauenstein«. »Anzeiger für schweizerische Geschichte« 1879, No. 4 und 5. Achilles Burckhardt, »Zur Baugeschichte des Basler Münsters.« »Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde« 1879, No. 3. (E. La Roche), »Wie man vor 400 Jahren unser Münster reparirt hat«. »Christl. Volksbote« aus Basel, No. 51, Dez. 1879. K. Stehlin, »Notizen zur Baugeschichte des Basler Münsters«, »Anz. f. schweiz. Alterthumskunde« 1880, No. 2.

Wir notiren, ohne Vollständigkeit der Angaben und die Zuverlässigkeit sämmtlicher hiebei benutzter Quellen zu verbürgen, die uns für die *spätere Baugeschichte* des Münsters bekannt gewordenen Daten:

1274 Bischof Heinrich von Neuenburg in der von ihm gestifteten Capelle des N.-Seitenschiffes bestattet: Obiit Anno 1274 Idus Septembris; eius imago lapidea hodie in ecclesia Basiliensi iuxta vetus campanile erecta cernitur. v. Liebenau 184. Qui sepultus est in capella Sancte Marie prope vetus campanile quam ipse construxit et dotavit. (»Necrologium von Basel«, Beitr. zur vaterl. Geschichte, herausgegeben von der Histor. Gesellschaft in Basel, VII, 36. Der Ausbau der Capelle verzögerte sich indessen bis 1323, als Conrad von Gössken, Propst zu Werth und Zofingen, denselben vollendete. Fechter, »Das Münster zu Basel«, herausgegeben unter Mitwirkung der Antiquarischen Gesellschaft zu Basel, 1850, S. 44. — Ueber das Grabmal der 1281 † Königin Gertrud Anna: v. Liebenau, 185. Peter von Aspelt lässt 1301 in seiner Diöcese sammeln ad reedificationem ecclesiae nostrae. Aus welchen Ursachen — schrieb Dr. Fechter, dem wir diese Mittheilung verdankten — ist unbekannt. Nach Königshofen wurde Strassburg 1290 von einem starken Erdbeben heimgesucht. Ob damals auch Basel litt? Jene Nachricht wird bestätigt durch den Umstand, dass 1314 die Fabrik wieder Commissarien aussandte, um für den Bau zu sammeln. (»Mittheilungen« desselben, 1873.) Nach 1306 Stiftung der Capelle des Erzbischofs von Mainz am N. Seitenschiffe — in pariete Ecclesiae — durch denselben Prälaten. Fechter, 45. — 1308 verordnet der sterbende Bürgermeister Peter Schaler, dass die nach ihm genannte Kapelle am N. Seitenschiff gebaut werden solle »in latere eccl. nostrae Bas. inter novam Capellam nuperrime constructam per Rev. Petrum, nunc Archiepiscopum Mogunt. et ascensum, quo ascenditur ad Altare S. Oswaldi in superiore existens testudine.« Fechter, 45. — 1325 stirbt Bischof Gerhard von Wipplingen cuius imago in ecclesia Bas. iuxta vetus campanile est erecta, et ibidem sepultus. v. Liebenau, 186. — Nach 1326 Stiftung der Capelle der Mönche. Fechter, 44. — 1346 am Katharinentag Erdbeben, in Folge dessen einzelne Theile des Münsters einstürzten. »Basel im XIV. J.«, 9. Sarasin in den »Beitr. zur vaterl. Gesch.« I, 22. Hoc annorum tempestate, videlicet 1346 corruit pallatium retro ecclesiam Bas. v. Liebenau, 186. — 1347 Bau eines neuen Kreuzganges. »Basel im XIV. J.«, 14. (1353 und 1360 in novo ambitu. Fechter, 47 und nn. S. 37.) 1347 Bau der S. Fridolins- oder Schulherrencapelle (östlichste Capelle des S. Seitenschiffes). Petrus de Bebelnheim Scolasticus construxit capellam novam. Fechter, 45. — 1350 wird berichtet, dass »das Werk auf Burg« zusammenstürze. 1352 das Schiff (Aula) in besseren Stand gesetzt. »Basel im XIV. J.«, 10. Fechter, 42. — 1356 am Lucastag (18. Oct.) das Münster durch Erdbeben zerstört. Urkunden über den Schaden, Ablassbriefe und Sendschreiben zur Aufforderung von Spenden. Fechter, 42. »Basel im XIV. J.«, 224. Die Leitung des Wiederaufbaues führte der Caplan Heinrich Völm in »canonico eiusdem nostre ecclesie, tunc Magistro fabrice existente, providamque diligentiam cum studio operoso eiusdem restorationi fideliter adhibente«. v. Liebenau, 186. Fechter, 18. 1357 Johannes von Gmünde, Werkmeister. Fechter, 19, 43. — Die Namen der übrigen seit 1356 am Münster beschäftigten Bau- und Werkmeister und ein Verzeichniss von Arbeitern und ihren Löhnen a. a. O., 42 und 43. »Die Münsterfabrik zu Basel.« Mone, »Anzeiger« 1834, S. 206 u. f., 319 u. f., 377 u. f. Eine Aufzählung der mannigfaltigen Spenden gibt La Roche im »Christlichen Volksboten«. 1362 der Kreuzgang

durch Abtretung von Theilen des bischöflichen Gartens gegen den Rhein erweitert. »Basel im XIV. J.«, 14. Fechter, 37. »Beschreibung der Münsterkirche«, 22. Es war dies der Raum vor dem Ostflügel des grossen Kreuzganges, jetzt ein flachgedeckter Flur, der mit rundbogigen Arcaden gegen die vorwärts und rückwärts liegenden Kreuzgänge geöffnet ist. — 1363, 25. Juni, Weihe der Kathedrale durch Bischof Johannes Senn von Münsingen. Trouillat, »Monuments«, IV, 200. v. Liebenau, 186. Der am 9. Februar 1529 unter dem Hochaltar wiedergefundene Weihebrief. v. Liebenau, 186. — 1381 Errichtung des Lettners. *Falkeisen*, »Beschreibung der Münsters-Kirche zu Basel«. Basel 1788, S. 40. »Basel im XIV. J.«, 10. Fechter, 21. — 1385 ein grosses Crucifix auf dem Lettner errichtet. Fechter, 21. — 1399 Ausgaben für den Ausbau des alten (nördlichen Georgs-) Thurms, a. a. O., 43. — 1400 neue Abtretung von bischöflichen Gärten zur Erweiterung des Kreuzganges gegen den Rhein. »Beschreibung der Münsterkirche« (1842), S. 22. »Basel im XIV. J.«, 14. Fechter, 37. — Ende XIV. bis Anfang XV. Jahrhunderts Ausbau des Georgsturms. Werkmeister seit 1400 *Cunrat von Lindau*. »Basel im XIV. J.«, 11 und n. 1. Werkmeister seit 1414 ein *Magister de Argentina*. Fechter, 21, 43. — 1429 Datum am Ostflügel des grossen Kreuzganges zwischen dem S. äussersten Dienste und dem Fenster. — 1437 Erstellung eines Sacramentshäuschens nach dem Risse des Meisters *Caspar von Bern*. Fechter, 33. 1450 Ablass für den Bau. Fechter, 31. — 1451—58 Bischof Arnoldus de Rotberg. *Durus etiam fuit in correctionibus. Nundinas ante Ecclesiam majorem, quæ fiebant in festis Nativitatis Mariæ et Dedicationis prohibuit . . . Structuram Curie Episcopalis* (Bischofshof, »Beschreibung der Münsterkirche«, 1842, S. 21), *per Felicem P. inceptam magnifice consummavit*. (*Chronica Episc. Basil. des Nicolaus Gerung dictus Blawenstein ed. Bruckner. Scriptores rerum Basiliensium minores. Vol. I, Basileæ 1752, p. 347*). — 1458—78 Bischof Johann v. Venningen: *Item eo tempore prædictus P. Pius concessit . . . omnibus . . . et manus adjutrices pro reparatione Ecclesiæ porrigentibus, Indulgentiam plenam*, a. a. O. p. 351. — 1465 Erstellung des Taufsteines. Fechter, 28. Sarasin, 28. — 1476 der Boden der Krypta erhöht. Fechter, 35. — 1486 die Kanzel erstellt. Die darauf befindliche Inschrift mit dem Datum bei Falkeisen, 45. Fechter, 25, 43. — 1472 der »neue« oder kleine Kreuzgang durch *Vincentius Lapicida* erbaut. »Basler Taschenbuch« 1856, 174. — 1474 Versetzung der Orgel. Die Flügel von *Hans Balduff* gemalt. Fechter, 26, 43. 1487—88 der Kreuzgang um den kleinen Kirchhof gewölbt. Falkeisen, 108. Fechter, 37. — 1484 *Hans Balduff* erhielt 60 Gulden für Bemalung des Taufsteindeckels. Fechter, 28. — 1487 sollen die reichen Maasswerkfenster des grossen Kreuzganges erstellt worden sein. »Beschreibung der Münsterkirche, 1842, S. 21. — 1488 Bischof Caspar ze Rhyne schreibt eine Sammlung von Beiträgen für die Wiederherstellung der durch Hagel beschädigten Baulichkeiten aus: *nuperque ut claret per tam validam et impetuosam grandinis tempestatem suis in tectis, fenestris aliisque, in turribus et muris tam immaniter diruta, diminuta et destituta noscatur*. Mone, »Anzeiger«, 1834, 324. — 1488 Beginn der Sammlung von Baugeldern für den Ausbau des S. Martinsturmes. Der Plan des Meisters *Hans von Nusdorf* wird genehmigt; das flache Dach nebst sechs Steinschichten, die zu dem neuen Plane nicht passten, abgetragen und 1489 der erste Stein zum Neubau gelegt. 1496 entscheiden Experten, zu denen auch *Ruman Vaesch*, damals Werkmeister in Thann, gehörte (*Analecta Urstisii Ms. 2 II, 14 der Universitäts-Bibliothek Basel, p. 93*), dass Nusdorfs Werk ohne Tadel sei. 1500, 23. Juli, wurde die Kreuzblume aufgesetzt. Falkeisen, 17 u. f. Sarasin, 30. Fechter, 22. — Ueber das Verhältniss des Martinsturms zu dem von S. Theobald in Thann: Achilles Burckhardt im »Anzeiger für schweiz. Alterthumskunde« 1879, S. 927. — 1490 wird dem Schreiner *Hans Brachser* der Flur zwischen den beiden Kreuzgängen und die darüber befindliche Bibliothek zum Vertäfeln verdingt. Falkeisen, 108. Auf dem Steinschaft, der die Decke des Flures trägt, will Lotz, »Kunsttopographie Deutschlands« II, 43, das jetzt nicht mehr erfindbare Datum 1490 gelesen haben. — 1502 *Corruit et palatium retro ecclesiam Bas.* die S. Erhardi. v. Liebenau, 218. — 1503 die Pfalz durch *Paul Vaesch* in ihrer jetzigen Gestalt errichtet. Fechter, 40. »Basel im XIV. Jahrh.«, 140. — 1529, 10. Februar, Bildersturm. — 1580 der Taufstein aus der Schalerencapelle in den Chor versetzt. Falkeisen, 72. — 1582 die Glasgemälde aus der Fröwlercapelle entfernt, l. c. 90. — 1586 der beim Lettner erhaltene S. Michaelsaltar abgetragen, l. c. 40. — 1637 die Holbeinischen Orgelflügel durch *J. Sixt. Ringlin* »erneuert«, l. c. 46. — 1701 die Todtenschilder mit den Wappen Bischof Johannes Senn, der Falkenstein, Offenburg, Hallwil, Mönchen, Rotberg, ze Rhin, Ramstein, von Gösen, Vitzthum, Reichenstein, Hochberg ec. aus dem Schiff entfernt. Falkeisen, 43. — 1786—87 das Münster »inwendig wieder gänzlich erneuert«, l. c. 42. Die Holbeinischen Orgelflügel auf der öffentlichen Bibliothek versorgt, 46, und Glasgemälde entfernt, l. c. 46, 74. 1853—56 Restauration unter Leitung Riggenbachs. Vor wenigen Jahren die Krypta zum Heizraum degradirt.

S. Alban. 1083 gegründetes Cluniacenser Kloster, nächst dem Domstifte das älteste Basels. An der Stelle, wo sich die dem Erlöser, der Jungfrau Maria und dem Bischof Albanus geweihte Kirche erhob, mochte schon früher eine Capelle bestanden haben. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 102. Von den an der Nordseite der Kirche

gelegenen Conventgebäuden ist der nördliche Flügel des romanischen Kreuzgangs stehen geblieben. »Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz«, S. 219. Abbildung desselben im »Neujahrsblatte«, herausgegeben von der »Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen«. Basel, 1851. 1356 am Lucastage wurden Kirche und Kloster durch das Erdbeben zerstört, cf. die Urkunde des Bischofs Johannes Senn von Münsingen, dd. 1362. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 227 u. f. 1417 legte ein in der Lampartergasse ausgebrochener Brand Kloster und Kirche in Flammen. »Neujahrsblatt«, S. 29. 1845 und 1846 wurden einzelne Capellen abgetragen und der westliche Theil des Langhauses um zwei (?) Joche gekürzt, a. a. O. Die *Kirche* (Hauptmaasse »Gesch. der bild. Künste in der Schweiz«, S. 480, Note 1) besteht gegenwärtig aus einem einschiffigen Langhause und einem etwas höheren, langgestreckten Chore mit dreiseitigem Abschlusse. Beide Theile sind mit spitzbogigen Kreuzgewölben bedeckt, deren einfach gekahlte Rippen in den beiden Jochen des Schiffes unterhalb der Schildbögen auf figurirten Consolen absetzen, im Chore dagegen von schlanken Dreiviertelssäulen getragen werden. Diese Letzteren sind mit reichen Blattkapitälern versehen und setzen etwa 12 Fuss über dem Boden auf spitzen Consolen ab. Die Schlusssteine sind mit Blumen verziert, die zweitheiligen Fenster mit sphärischen Dreiecken, Drei- und Vierpässen gefüllt. An der Südseite des Chores zierliche steinerne *Pontificalsitze*. Südlich war das Langhaus gegen eine Folge von Capellen geöffnet, deren vermauerte Spitzbögen — zwei und ein halber — am Aeusseren deutlich sichtbar sind. Daneben, zwischen Chor und Schiff, erhebt sich der schmucklose viereckige Thurm, an welchem die Minuskelinschrift: Anno domini 1435 in kalendas may VI (?) incepta fuit restauracio huius structuræ. R. 1873.

S. Clara in Klein-Basel. Jetzt katholische Kirche; ursprünglich Kloster der Fratres poenitentiae Jesu Christi, nach dessen 1278 erfolgter Aufhebung die Gebäulichkeiten den Clarissinnen übergeben wurden. 1280 verkauften Aebtissin und Convent von S. Clara behufs Erbauung ihres Klosters ein Haus in der Krämergasse. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 141. Die ursprüngliche Anlage der *Kirche* (Hauptmaasse »Gesch. der bild. Künste in der Schweiz«, S. 480, Note 2) scheint aus dem XIV. oder XV. Jahrhundert zu datiren, doch ist dieselbe durch die in den Fünfziger Jahren vorgenommenen Um- und Neubauten beträchtlich verändert. Schon im XVI. oder XVII. Jahrhundert hatte der alte Chor dem S. Claren-Bollwerke weichen müssen. Die Ansicht der Kirche mit der durch wuchtige Streben geschützten Ostfronte findet sich in dem grossen Stadtprospecte in Merian's »Topographia Helvetiæ«. Von da an hatte die Kirche, wie wir einer gef. Mittheilung des Herrn Ch. Lotz-Koch in Basel entnehmen, die Form eines dem Quadrate sich nähernden Rechteckes, vor dessen Ostseite der Orgellettner stand. Ihren gegenwärtigen Ausbau erhielt sie 1857—59 nach der damals vorgenommenen Schleifung des Clarenbollwerks. Die ursprüngliche, unregelmässige, mit Nebengebäuden verbundene Nordwand wurde erneuert, das Schiff verlängert und durch Herrn Amadeus Merian der gegenwärtige Chor erbaut. (Es ist hienach »Gesch. der bild. Künste in der Schweiz«, S. 491, zu berichtigen.) Das gegenwärtige Langhaus ist ein kahler und nüchterner Bau von sehr grossen Dimensionen. Haupt- und Seitenschiffe sind flachgedeckt, die Stützen, 2 × 8 Rundpfeiler, haben attische Basen auf kreisrunden Sockeln, die durch doppelte Aufkehlung mit kubischen Postamenten verbunden sind. Ansätze und Profile der Archivolten, die unmittelbar aus den Stützen herauswachsen, sind dieselben, wie in S. Peter. Darüber öffnet sich hart unter der Decke des Hauptschiffes eine Folge von kleinen Rundfenstern. Die zweitheiligen Spitzbogenfenster der Nebenschiffe deuten auf modernen Ursprung hin. R.

Dominikanerkirche. »Basler Neujahrsblatt«, 1855. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 124 u. f. L. A. Burckhardt und Ch. Riggerbach, »Die Dominikaner Klosterkirche in Basel«, mit acht lithogr. Tafeln und einem Holzschnitt, 1855 (»Mitth. d. Gesellsch. für vaterl. Geschichte in Basel«, VI). 1233 hatte sich ein Convent von Ordensbrüdern in der Vorstadt vor dem Thore »ze Crüze« niedergelassen, wo ihnen Bischof Heinrich von Thun einen Weingarten zum Platz für ihr Kloster geschenkt hatte. Der Bau mochte unverweilt begonnen haben, ging aber, obwohl der apostolische Legat Frater Hugo, Cardinal S. Sabinæ, 1251 zur Fortsetzung desselben mahnt (B. u. R. S. 1) und trotz der zahlreichen Ablässe (1335 der Bischöfe von Basel — »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 124 — und Constanx, 1337 Gregors IX., 1249 Innocenz IV., 1255 und 1259 Alexanders IV., B. u. R., S. 1) langsam von Statten. Wahrscheinlich hatte man sich für den Chordienst mit einem Nothbau begnügt und vorerst blos den Bau einer Laienkirche begonnen, der durch die 1258 erfolgte Catastrophe (combustum est monasterium Basiliense et magna pars civitatis in vigilia Sancti Martini. Annales Colmarienses minores bei Pertz, Mon. Scr. XVII, S. 191) verzögert und schliesslich 1264 vollendet wurde (B. u. R., S. 1). Diese Annahme wird bestätigt durch die Nachricht von der 1261 erfolgten Grundsteinlegung des Chores (1261 fundamentum chori nostri. »Ann. Colm.« a. a. O.) und einer 1269 vorgenommenen Weihe des Klosters (anno Domini 1269 dedicatum fuit monasterium. »Annales Basilienses« bei Pertz, XVII, S. 197. Vgl. auch B. u. R., S. 1 u. f.) 1273 Errichtung eines Thurmes (circa festum Sancti Dominici fratres Predicatores perfecerunt suum campanile. »Annales Basilienses« ad ann. 1273, ap. Pertz, XVII, S. 195). Zu den wenigen Bauten, die nach Fabri's Bericht (»Basel im XIV. Jahrh.«, S. 238) von dem Erdbeben am Lukastage 1356 verschont geblieben waren, gehörte der Chor der Predigerkirche,

Das Schiff dagegen scheint nicht Stand gehalten zu haben. Der Stil desselben lässt auf die Wende des XIV. und XV. Jahrhunderts rathen. 1423 wurde von dem Werkmeister der Parochialkirche von Ulm, *Johannes dictus Cuno* (vgl. über denselben *Pressel*, »Ulm und sein Münster«, Ulm 1877, S. 40—42, 48, 52) das elegante, steinerne Glockenthürmchen an der S. Seite des Chores erbaut (B. u. R., S. 5). 1487 Beschaffung einer neuen Orgel durch Hans Tugi von Basel (B. u. R., S. 8). 1502—04 Errichtung des Hoch- (Fron-) Altars. Meister *Joss* der Bildhauer erhielt 1000 fl. »um Machung des Corpus Christi sammt Zubehör am Fronaltar« und der Maler *Caspar Koch* von Basel in zwei Raten 213 und 244 fl., »um die Tafel auf dem Fronaltar zu malen, zu vergolden und zu fassen, sowie für das Fussbrett am Altar, welches er neu gemalt hatte, für zwei Heiligthums-kasten mit Rahmen und das Anstreichen des Chores« (a. a. O., S. 5). Andere Altäre S. 7. Beschaffung eines vergoldeten und emaillirten Evangeliarium bei dem Goldschmid *Mathis von Attenhusen* (S. 10). 1528, April, und 1529, Februar, Bildersturm (S. 15). 1614 wurde das Schiff dem Gottesdienst wieder eingeräumt, der Chor dagegen nachträglich in ein Salzmagazin verwandelt. Seit 1876 Restauration der ganzen Kirche, die am 23. Dezember 1877 den Altkatholiken übergeben wurde.

Hauptmaasse der Kirche nach B. u. R. bei Rahn, S. 480, Note 2. Der Chor ist ein strenger Bau im einfachsten frühgothischen Stile, drei Joche lang und fünfseitig geschlossen. Die beiden westlichen Joche sind mit spitzbogigen Pfeilerarcaden gegen zwei rechtwinkelige Capellen geöffnet, die östlich geradlinig abschliessen und die Verlängerung der westlich vorliegenden Abseiten bilden. Diese sämtlichen Räume sind mit einfachen Kreuzgewölben bedeckt, die in den Nebencapellen von Consolen getragen werden, im Chore dagegen auf schlanken Dreiviertels-säulen mit frühgothischen Basen und Kelchkapitälern ruhen. Im Polygone reichen die Dienste bis auf den Fussboden, in den beiden westlichen Jochen dagegen setzen sie consolatig auf den Pfeilergesimsen ab, die gleich den Sockeln aus einer Platte und Hohlkehle bestehen. Die hohen Fenster im Polygon und die der nächsten Joche haben eine ungewöhnlich steile Spitzbogenform; sie sind zweitheilig gegliedert und zeigen, wie diejenigen der Nebencapellen, dieselbe einfache Maasswerkform. Füllwerk und Sprossen entbehren des Rundstabes. Die Capitäle der Chordienste, sowie die Schlusssteine (in den Nebencapellen die vier Evangelistenembleme) haben ihre ursprüngliche Bemalung und Vergoldung bewahrt. Das Aeusserere des Chores ist einfach, aber wirksam gegliedert; ein Kaffgesimse an der Fensterbasis setzt sich um die Streben fort, die in originellen Absätzen bis zu zwei Dritttheilen der Fensterhöhe emporsteigen und dann über der mit knolligen Aufsätzen bekrönten Giebelfronte ihre Fortsetzung durch schlankere, schräg abgedachte Vorlagen finden. Dazwischen sind, wie an der Franciscanerkirche, über den Fenstern zwei kreisrunde, mit Dreipässen ausgesetzte Oeffnungen angebracht. An der S.-Seite des Chores lag die *Sacristei*, »ein viereckiges Gemach mit schönem Kreuzgewölbe, welches eine Säule mit zierlichem Capital trägt« (B. u. R., S. 9). Ein hoch übermauerter Spitzbogen trennt den Chor von dem *Schiff*. Von dem letzteren dürfte das östliche Joch der älteren Baupoeche angehören; dafür sprechen die ungegliederten Spitzbögen auf viereckigen Stützen, deren Gesimsprofile dieselben sind, wie die der Chorpfeiler, und die Rundfenster an den kahlen Hochwänden, deren Form den Oberlichtern in den westlichen Jochen des Chores entspricht. Ein Lettner mit fünf Kreuzgewölben, der vor diesem östlichen Pfeilerpaare die ganze Breite des Langhauses einnahm, trennte den Chor von der Laienkirche. Dahinter befand sich ein breiter, jedoch unbedeckter Quergang, der, wie in der Barfüsser-kirche, die Verbindung von Chor und Convent vermittelte. Der Rest des Langhauses wird durch vier Stützen-paare — Rundpfeiler ohne Capitäle auf achteckigen Postamenten — in drei Schiffe getheilt, die mit flachen Holzdielen bedeckt waren. Die spitzbogigen Archivoltten sind einfach profilirt und die kahlen Hochwände von niedrigen Spitzbogenfenstern durchbrochen, die runde Vierpässe und eine zweitheilige Gliederung zeigen. An den Pfeilern sind die Wappenschilder verschiedener Adelsgeschlechter ausgemeisselt (B. u. R., S. 8). Von den Langwänden ist nur die nördliche mit einer Folge von dreitheiligen Fenstern versehen. Reste gothischer *Chorstühle* (B. u. R., S. 6). Von den während der Restauration von 1876 auf 1877 entdeckten spätgothischen *Wandmalereien* im Schiffe, Wunder des hl. Dominicus und eine Predigt des Petrus Martyr darstellend, befinden sich Copien im Besitze der Historisch-antiquarischen Gesellschaft.

Südlich längs der ganzen Ausdehnung von Chor und Kirche erstreckte sich der einfache spätgothische *Kreuzgang* mit den anstossenden Conventgebäuden (vgl. über diese B. u. R., S. 10—14, S. 1 Prospect der Klosteranlage). Aus den S.-Chorcapellen erhebt sich in origineller Entwicklung vom Viereck in's Sechseck das 1423 errichtete Glockenthürmchen mit seinem zierlich durchbrochenen Steinhelme (Abbildungen bei B. u. R. Taf. VIII. Rahn, S. 482).

An der Nordseite der Kirche lag der geräumige Laienkirchhof, von einem bedeckten Gange begleitet, der sich längs des Schiffes erstreckte. An der »langen, gegen die Strasse gelegenen Mauer, an dem gepflasterten Fuss-pfad zur rechten Hand im Eingehen« (Massmann, S. 40) war der berühmte *Grossbaseler Todtentanz* gemalt. Vgl. über denselben *P. Vischer-Passavant* im »Deutschen Kunstblatt«, 1838, No. 50—54. *H. F. Massmann*,

»Die Baseler Todtentänze« nebst Atlas, Stuttgart und Leipzig, 1847. *F. Fischer*, »Ueber die Entstehungszeit und den Meister des Grossbasler Todtentanzes«, Basel, 1849. *Wackernagel*, »Der Todtentanz« (Haupt's »Zeitschrift für deutsches Alterthum«, IX, S. 302 ff. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 405 und dessen Kleinere Schriften, Bd. I, Leipzig 1872, S. 345.) *Rahn*, S. 658 u. f. — Ueber die Zerstörung des Todtentanzes theilt uns Herr *K. Vischer-Merian* in Basel das folgende Ergebniss einer Actenstudien aus den Cantons- und Stadtraths-, Deputaten und Stadtbauamts-Protokollen mit: »Im Jahre 1804 wurde von den Nachbarn des Todtentanzes um Abbruch desselben petitionirt. Die Behörden waren nicht abgeneigt, zu entsprechen, aber die Kostenfrage zog die Verhandlungen in die Länge, denn die Auslagen sollten durch die Nachbarn bestritten werden. Diese, unmuthig geworden, begannen im August 1805 an einem Nachmittage die Zerstörung und Plünderung, welche bis tief in die Nacht dauerte. Erst nachher regten sich die Behörden. In ihrem Berichte ist von Frevlern, Räubern und Plünderung die Rede und die Protokolle verzeichnen ausser den Haupträdelsführern Flick und Roth noch eine Reihe von Schuldigen. Trotzdem ist über das Ergebniss der Verhöre nichts zu finden. Berichterstatter vermuthet, dass man die Sache fallen liess. Im Dezember 1805 wurde endlich das Stadtbauamt zum völligen Abbruch der Mauern und zur Verwandlung des Areals in eine Promenade ermächtigt. Nicht Eine Stimme hatte sich in der Behörde für die Erhaltung der als werthlos geschilderten Malereien erhoben. Selbst Och's sagte in seinem Berichte, die Gemälde verdienten keine Berücksichtigung.« Nur wenige Fragmente sind damals gerettet worden; sie befinden sich fast alle in der mittelalterlichen Sammlung. Die einzigen zuverlässigen Copien sind die von *Büchel* in der öffentlichen Kunstsammlung und die Kupferstichwerke der *Meriane*, Johann Jacobs seit 1621 und Matthäus des Älteren seit 1649.

R.

Franziskaner- (Barfüsser-) Kirche. *Adolf Sarasin*, »Die Barfüsser Klosterkirche in Basel.« Mit 11 lithogr. Tafeln. Basel 1845 (»Mittheilungen der Gesellschaft für vaterl. Alterthümer in Basel.« III.) »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 33 u. f. — 1234 wurde den Franziskanern innerhalb der Mauern neben dem »Eselthürlein« ein Platz zur Errichtung von Kloster und Kirche angewiesen. (Sarasin, S. 11.) Ueber die Entstehung der noch vorhandenen Baulichkeiten sind keine Nachrichten bekannt. Ohne Zweifel war die erste Anlage, zu welcher der Chor gehört, vor Anfang des XIV. Jahrh. nicht vollendet. Arge Zerstörungen richtete das Erdbeben von 1356 an. Innocenz VI. (1356–62) erliess eine Indulgenz ad fabricam loci fratrum minorum ex terre motu dissipati (Verzeichniss päpstlicher Briefe im »Archiv für Schweizergeschichte«, XIII, 250) und bis in die Achtziger Jahre dauerte das Bauen (reformatio structuræ) fort. Noch 1385 steuerte der Rath 6 fl ad edificium fratrum minorum. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 34, n. 4. Sarasin, S. 13, ist geneigt, seit dem Erdbeben den Bau des Schiffes zu datiren: »Man sieht, dass die Pfeiler eilig gebaut sind; ihre Füsse haben rohere Profile, als man im Chore findet; auch die an denselben stehen gebliebenen Gerüststeine, die man auch in andern unserer Kirchen antrifft, deuten auf Eile.« Noch zwei Jahrhunderte nach der Aufhebung wurde das Schiff für den Gottesdienst benutzt, dann aber zu Ende des vorigen Jahrhunderts, nachdem der Chor schon längst zu profanen Zwecken verwendet gewesen, die ganze Kirche zum Kaufhause umgewandelt. (Sarasin, S. 15.) Ihre letzte Benutzung hat sie als Postgebäude gefunden. Die Kirche (*Hauptmaasse* nach Sarasin bei Rahn, S. 480, n. 2) ist eine der grössten des Landes. Ihre Länge und Höhe übertrifft sogar die des Münsters. Der älteste Theil ist der *Chor*, fünf Joche lang und dreiseitig geschlossen. Seine Höhe, mehr als 80 Fuss, übertrifft die des Schiffes um ein Bedeutendes. Ursprünglich war der Chor auf Gewölbe angelegt, wie diess die Schildbögen und Dienste beweisen. Man begnügte sich aber, denselben mit einer flachen Holzdecke zu bedecken, die mit schrägen Wandungen auf den Umfassungsmauern anhebt. Die Langleisten, welche die Decke gliedern, sind zickzackartig und mit unbedeutenden Ornamenten, die Querlatte mit wellenförmigen Ranken schwarz und gelb bemalt. Zwischen den Schildbögen sind die Zwickel in dreieckiger Anordnung mit je drei thönernen *Schalltöpfen* ausgesetzt, bauchigen Krügen mit einer ca. M. 0,75 weiten Oeffnung. Die Dienste, welche ohne Kapitäle die unmittelbare Fortsetzung der Schildbögen bilden, setzen an den Langwänden in der Höhe der Fensterbank auf prismatischen, mit Gesimsen gegliederten Consolen ab. Im Chorscheitelpunkte ruhen sie auf polygonen Postamenten. Die hohen und ziemlich schmalen Fenster sind dreitheilig gegliedert und mit reichen, einfach gekehlten Maasswerken gefüllt, die theils aus Rundpässen, theils aus sphärischen Formen bestehen und deren Nasen in Blumen auslaufen. (Sarasin, Taf. VII.) An der Südseite einfache kielbogige *Priestersitze* (Sarasin, Taf. IX, S. 6, fälschlich als Grabnischen bezeichnet), an denen 1845 noch Spuren bunter Bemalung zu sehen waren. Ausserdem erwähnt Sarasin, S. 5, eines *Grabmales* mit dem Hochberg'schen und Thierstein'schen Wappen. Hart vor dem Polygone stand die mit den Chorstreben originell verbundene *Sakristei*, in welcher noch 1845 die Wappen der Ramstein zu sehen waren (Sarasin, S. 12), ein von O. nach W. langgestreckter Bau mit zwei Kreuzgewölben und zweitheiligen Maasswerkfenstern zwischen den nach Aussen vortretenden Streben. Die nach dem Chore führende Spitzbogenthüre hatte bis 1845 Reste der ursprünglichen Bemalung bewahrt. Das Aeussere des Chores ist mit Strebepfeilern versehen, die sich in drei

Absätzen schwach verjüngen und oben giebelförmig mit knolligen Absätzen bekrönt sind. Ein Kaffgesimse, das die Basis der Fenster bezeichnet, setzt sich um die Streben fort (Sarasin, Taf. V). Unter dem Dachgesimse über den Fenstern sind jedesmal zwei kreisrunde Oeffnungen mit Vierpässen angebracht. In der SW.-Ecke vermittelt ein polygones Treppenthürchen den Aufstieg zum Dachraume. Gegenüber an der N.-Seite befand sich eine kleine viereckige Kapelle (Grundriss bei Sarasin, Taf. I).

Das *Langhaus* ist ein unregelmässiger Bau von dreischiffiger Anlage. Haupt- und Nebenschiffe haben von der zweiten östlichen Pfeilerstellung an beinahe dieselbe Breite. Wahrscheinlich fand diese an der N.-Seite höchst unregelmässig durchgeführte Erweiterung im Zusammenhange mit der seit dem Erdbeben benötigten Wiederherstellung statt, wofür auch die 1845 gemachte Entdeckung einer Fundamentmauer spricht, die sich in der Flucht der östlichen, dem Hauptschiff näher stehenden Umfassungsmauern fortsetzt. Zwei tiefe Vorlagen im W. und sieben Pfeilerpaare, aus denen die spitzbogigen mit Wulsten und Hohlkehlen gegliederten Archivolten unvermittelt herauswachsen, trennen die Schiffe. Die beiden östlichen Stützenpaare sind in unregelmässigen Abständen errichtet, das vorderste ganz nahe vor dem Chore und mit den Stirnpfeilern desselben durch einen steilen Spitzbogen, mit den westlichen Nachbarn dagegen durch eine fast halbkreisförmige Archivolte verbunden. Die Stützen sind Rundpfeiler mit attischen Basen auf achteckigen in zwei Absätzen gegliederten Postamenten, die Obermauern kahl und hart unter der Decke mit kurzen zweitheiligen Spitzbogenfenstern versehen, deren Maasswerke die immer wiederkehrende Form eines sphärischen Dreipasses zeigen. Die flache Holzdecke war kreuzförmig durch zwei Latten gegliedert, deren Enden die Embleme der Evangelisten schmückten, und mit zwei Gemälden geschmückt, die Madonna darstellend mit dem Christuskinde auf dem Arm und einen Bischof, zu dessen Füßen das Wippingische und Burgundische Wappen stand (Sarasin, S. 6). Die dreitheiligen Spitzbogenfenster der S.-Wand sind mit reichen gleichförmigen Maasswerken versehen. Vor dem letzten Pfeilerpaare im Osten erhob sich der *Lettner*, der durch Quermauern in eine Reihe von gewölbten Capellen zerfiel, und mit einer Fronte von sieben unmittelbar aus den Pfeilern herauswachsenden Spitzbögen geöffnet war. Zwischen Chor und Lettner befand sich ein flachgedeckter Quergang, über welchem die Stirnpfeiler des Chores mit polygonen Postamenten aufsetzten und der den südlichen Zugang zu den Conventgebäuden vermittelte. Von den zehn Nischen, die sich an den Wänden des Schiffes befanden, nennt Sarasin ein spitzbogiges *Grabmal*, über dem drei Eptingische Wappenschilder zu sehen waren; die Fronte des Sarkophages war mit Vierpässen und leeren Schildern geschmückt (Taf. X). Die ohne Zweifel hierher gehörige Relieffigur einer ritterlichen Dame mit einem Hunde zu Füßen und dem gleichen Wappen wurde beim Abbruche des »alten Almosens« gefunden (Sarasin, S. 7). Noch zierlicher war ein gegenüber befindliches Grabmal, eine spitzbogige Nische mit durchbrochenem Maasswerk und von einem Kielbogen begleitet, dessen Kehlungen ein schön stilisiertes Blattwerk enthielten. Die Tiefe der Nische schmückte ein »herrliches Frescogemälde« des Gekreuzigten zwischen Maria und Johannes, umgeben von kleineren Szenen, die wahrscheinlich die sieben Sakramente darstellten. Die Fronte der Tumba war mit sitzenden Statuetten und Spitzbogenblenden geschmückt. Ueber dem Bogen der Nische ein unbekanntes Wappen (Sarasin, Taf. VIII). Ueber andere Grabmäler: Die zerstörte Figur eines Ritters Rich von Richenstein, den bloß mit gravirter Zeichnung geschmückten Grabstein eines Franziskaners, die im Schutte gefunden wurden, und die in der Kirche befindlichen Wandmalereien (cf. Sarasin, S. 6 u. 7). Die unregelmässig disponirte Westfronte (Taf. II) ist zu beiden Seiten des Hauptschiffes durch mächtig vorspringende Streben verstärkt, deren mittlere Absätze mit Baldachinen und Consolen zur Aufnahme von Statuetten besetzt sind. Dazwischen öffnet sich ein schmuckloses spitzbogiges Doppelportal und über demselben ein prächtiges sechsheiliges Maasswerkfenster, dessen Füllwerk und Sprossen von Rundstäben ohne Basen und Capitale begleitet sind. Kleine dreitheilige Fenster nehmen die kahlen Fronten der Abseiten ein. Unter dem Kreuze am Giebel das Wappen der Fröwler. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 34. An die S.-Seite des Schiffes schloss sich ehemals das Viereck der Conventgebäude mit einem ausgedehnten *Kreuzgange*, die Corridore waren flachgedeckt und die zweitheiligen Spitzbogenfenster mit gleichmässig wiederkehrenden Dreipässen gefüllt (Abbildung bei Sarasin, Taf. VI). 1824 wurde an Stelle des Kreuzganges das Stadt-Casino, 1846 das Kaufhaus erbaut und das Letztere seit 1876 durch den Neubau des Musiksaales verdrängt. »Basler Neujaarsbl.« 1880. (Erklärung zum Stadtplane Merians). R.

Karthause S. Margarethenthal in Klein-Basel. »Basler Neujaarsblatt« No. 16, 1838. »Basel im XIV. Jahrh.«, S. 139. *Nüscher*, »Gotteshäuser« II, S. 10. *W. Vischer-Heusler*, »Das Karthäuser Kloster und die Bürgerschaft von Basel«, 51^{tes} »Neujaarsblatt«, herausgegeben von der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen, Basel 1873. »Basler Chroniken«, herausgegeben von der Historischen Gesellschaft in Basel, Bd. I, Leipzig 1872.

Das Kloster wurde 1401 von dem Oberstzunftmeister Jacob Zibol gestiftet. Auf dem bischöflichen Hofe in Klein-Basel, den er von dem Rathe gekauft hatte, liessen sich 1402 die ersten Karthäuser aus Strassburg nieder. 1403 bestätigte der Bischof von Constanx die Stiftung und gestattete die Schleifung einer S. Margarethen-

capelle, die im Stadtgraben neben dem Bischofshofe stand, um deren Steine zum Bau des Klosters zu verwenden, »Basler Chroniken«, S. 260. Von dieser Capelle erhielt das neue Stift den Namen S. Margarethenthal (*Vischer*, S. 17). 1408, 26. Juni, pro ecclesie mee hoc erectione fodere inceperunt operarii fundamentum, priore inchoante aliisque fratribus consequenter, ac deinde laboratoribus, opus dirigente in omnibus fratre *Johanne de Ungaria*, tunc clerico reddito domus Argentine, postea per plures annos monacho et priore domus Porte Montis (Thorberg) ordinis Cartusiensis. Qui, ut publica de eo fuit vox et fama, in arte lapidice et muratorum non habuit in Alemania similem sibi et successivis temporibus plures in ordine Cartusiensi erexit domos, »Chron.«, S. 271. Ueber den Fortgang und die 1415 stattgehabte Vollendung des Kirchenbaues a. a. O., S. 278 u. 495. 1416, 26. April, Weihe der Kirche durch den Constanzischen Weibischof *Conrad*, S. 281. — 1418, Item *campanile* fuit erectum cum nova campanula. (Ein steinerner Glockenthurm, dessen Errichtung anfänglich beabsichtigt war, S. 278, wurde nie gebaut, man begnügte sich mit einem sogen. Dachreiter). Similiter lectionarium superius fuit . . . constructum. Etiam sub eo fuit chorus ecclesie cum tabulatura asserum factus, S. 283. — Die Mönche selber hatten sich provisorisch in dem ehemaligen Wohnhause des Bischofs eingerichtet: der Saal musste als Kirche dienen, der Schornstein als Glockenthurm, eine kleine Stube als Refectorium, auf dem Dachboden waren einzelne Zellen eingerichtet (a. a. O. S. 261, 263, 540). Bedeutende Zuschüsse brachten die auf dem Concil (1431—43) versammelten Prälaten und Fürsten, »Chron.«, S. 495, deren mehrere in dem Kloster ihr Begräbniss fanden (S. 267). Unter den Schenkern befand sich die Herzogin Isabella von Burgund, Gemahlin Philipps des Guten, welche den Bau und die Ausstattung mehrerer Zellen bestritt, Kirchengewänder und andere Geschenke verabfolgte. Von ihr stammt die schöne 1433 datirte *Votivtafel* von Bronze mit der gravirten und niellirten Darstellung der Pietà, die sich jetzt im mittelalterlichen Museum befindet (vgl. *Heyne*, »Führer durch die mittelalterliche Sammlung zu Basel«, 1880, S. 46 u. ff.). Stiftung von Zellen durch andere Theilnehmer an dem Concile (S. 496, ff.). 1441, 30. September und 1. October erfolgte durch den Bischof von Marseille die Weihe eines bedeutenden Theiles des grossen Kreuzganges sammt den anstossenden Zellen und des kleinen Kreuzganges mit der nebenan befindlichen Sakristei und Capitelhaus: utpote pars maioris gallilee cum suo adherente cimiterio. Item tota minor gallilea cum suo cimiterio, item sacristia et capitulum una cum suis altaribus (»Chronik.«, S. 295). Immerhin waren beim Amtsantritte des Priors Heinrich (1449) die nöthigen Bauten noch lange nicht vollendet (*Vischer*, S. 23). Eine rege Bauthätigkeit begann sich erst unter dem Priorate Jacob Louber's seit 1499 zu entfalten, die bis 1527 durch seinen prachtliebenden Nachfolger Hieronymus Zscheckenbürlin fortgesetzt wurde. Ueber die Einzelheiten des Verlaufes »Chron.«, S. 538. Zunächst erfolgte der Ausbau der Kirche. Der Chor, der bisher nur eine getäfelte Decke hatte, wurde durch *Remigius Väsch* (vgl. über diesen J. R. Burckhardt, »Beiträge«, herausgegeben von der geschichtsforschenden Gesellschaft in Basel, III, S. 207 und Rahn, S. 489 No. 3 u. 805). Testudinatus est chorus ecclesie nostrae sumptibus praefati domini Hieronymi (Zscheckenbürlin) pro quo trecenti aurei Renenses sunt expositi. Et pro tribus fenestris novis in eodem choro expositi sunt circa septuaginta aurei (»Chron.«, S. 333 u. Note 5). 1494 folgte der Bau einer Scheune und des Kelters, des Langhauses mit den Wohnungen der Laienbrüder und verschiedener Zellen (S. 334) und wurde endlich der Bau des grossen Hauses — jetzt Hauptgebäude der Waisenanstalt — in Angriff genommen (S. 336). Nachdem Hieronymus 1501 zum Prior erwählt worden war, setzte er diese Unternehmungen fort durch den Bau der Pfortnerwohnung mit den Warteräumen für die Zinsbauern, des Scheer- oder Rasirhauses neben der Kirche (S. 354) und die Vollendung des grossen Hauses, wofür das Kloster 1507 von dem Rathe die Erlaubniss erhielt, einen unbequemen Thurm abzubrechen und die Steine für den Bau zu verwenden (»Chron.«, S. 540). Zu ehener Erde befand sich die gewölbte Küche und das Refectorium für die Mönche, darüber lagen ausser dem Speisesaale der Laienbrüder die Behausungen der Gäste (»Chron.«, S. 336 u. 540) mit der schönen 1516 vollendeten Gaststube für die Visitatoren (das sogen. Zscheckenbürlin-Zimmer): item hospitum stuba cum camera testudinata pro visitoribus (»Chron.«, S. 355 u. Note 2). 1513 war der Ausbau des Klosters vollendet und bestand dasselbe so, wie es zum Theil noch jetzt erhalten ist: Ein gewaltiger Complex, umringt von Gärten und bewehrt von dem Zuge der Stadtmauern, die im S. und W. den Stiftsbann bezeichneten. Nach der 1529 erfolgten Aufhebung blieben die Baulichkeiten 140 Jahre lang unter Aufsicht eines obrigkeitlichen Pflegers unbenutzt (*Nüscheler*, II, S. 10), bis 1669 das neugegründete Waisenhaus in die Karthause verlegt wurde.

Durch die Installation der Letzteren hat die klösterliche Anlage manche Veränderungen erlitten. Ein Prospect nach Merians Stadtplan von 1615 (vgl. die Berichtigung dazu, Rahn, S. 487, n. 1) und einen Grundriss der Gesamtanlage enthält Bd. I der »Basler Chroniken«. Eine genaue Beschreibung der einzelnen Gebäude S. 540, ff. Den Hauptbestandtheil bildete der grosse im vorigen Jahrhundert abgetragene Kreuzgang (maior gallilea, »Chron.«, S. 295, 272 und Note), dem sich auf drei Seiten die Zellen der Brüder, jede mit einem Gärtchen, anschlossen. Längs der S.-Seite erstreckte sich eine Folge einzelner Gebäude: Im Westen die Zelle

des Priors, die des Schaffners und Vicars, endlich im Anschluss an die Westfronte der Kirche das Scheerhaus. Diesen Bauten gegenüber erstreckte sich von dem »grossen Hause« im S.-Westen das »Langhaus« mit den Wohnungen der Brüder bis zu der mitten vor der Kirche gelegenen Bäckerei. An der Nordseite der Kirche liegt der kleine Kreuzgang, dessen S.-Flügel durch eine westliche Verlängerung in directer Verbindung mit dem entsprechenden Theile des grossen Kreuzganges stand. Gegenüber an dem N.-Flügel lagen Kelter und Speicher, an der Ostfronte die Capitelstube und zwischen dieser und dem Chore die Sakristei. Beide *Kreuzgänge* waren flach gedeckt (S. 546). Die Gänge des grossen öffneten sich gegen den Kreuzgarten mit einer Folge von Flachbogenfenstern, die jedesmal mit einer dreifachen Gruppe von spitzbogigen Oeffnungen ausgesetzt waren. Ein solches Fenster ist jetzt noch neben der Zelle des Priors erhalten. Sie waren gleich den Fenstern des kleinen Kreuzganges mit *Glasgemälden* geschmückt. Die meisten stellten Heiligenfiguren dar und galten für eine der Hauptsehenswürdigkeiten der Stadt (»Chron.«, S. 538, Note). Eine ausführliche Beschreibung dieser Glasgemälde von 1487 befindet sich in der gewöhnlich als »Analecta Urstisii« citirten Handschrift *l.* II, 14, S. 215, 217, 228 der Universitätsbibliothek Basel (vgl. auch »Chron.«, S. 538, Note 1). Sie scheinen durch Nachlässigkeit zu Grunde gegangen zu sein. (In dem Inventarium von 1690 heisst es: »allerhand gemalte, meistentheils zerbrochene alte Fenster liegen auf einer Zelle im Kreuzgang und ist das Blei davon genommen.« Fechter und Schäublin, »Das Waisenhaus in Basel.« Eine Denkschrift, Basel 1871, S. 12.) In dem Corridore, der die beiden Kreuzgänge mit einander verband (»Chron.«, S. 544), befanden sich an der Kirchenmauer die seit mehr als 30 Jahren verschwundenen *Wandmalereien*, Scenen aus der Legende des Ordenspatrones, S. Bruno's, und der Gründung des Mutterklosters bei Grenoble. Stillose Copien von Constantin Guise im Waisenhouse, freie Nachbildungen auf einem Holzschnitte in den 1510 bei Amerbach in Basel gedruckten »Statuta ordinis Cartusienis a domno Hugone priore Cartusie edita« (vgl. Füssli, »Zürich und die wichtigsten Städte am Rhein, Leipzig 1846, S. 307 und Rahn, S. 660 u. f.). Auch hier war jedes der vier schmalen Fenster mit einem Glasgemälde geschmückt (»Chron.«, S. 544). Der kleine Kreuzgang, wo sich die Grabmäler der Amerbache befinden, war mit meistens viereckigen Fenstern versehen (»Chronik«, S. 545).

Die *Kirche* (Hauptmasse bei Rahn, S. 480, Note 2) zerfiel in zwei Theile: Das gegenwärtig verbaute Langhaus von einschiffiger Anlage und flach gedeckt und den Chor, der über dem Lettner durch einen Spitzbogen gegen das Schiff geöffnet war. Unter den Kreuzgewölben des Lettners führte ein Gang vom Klosterhofe nach dem kleinen Kreuzgange. An der Rückwand des Lettners, zu beiden Seiten der Chorthüre wurden im Frühling 1878 zwei *Bilder* entdeckt, beide den Gekreuzigten zwischen Maria und Johannes darstellend. Der nachträglich bei Anlass der 1488 stattgehabten Ueberwölbung mit Streben versehene Chor ist ein vier Joche langer, dreiseitig geschlossener Bau mit kahlen Wänden und einem Netzgewölbe, ähnlich demjenigen von S. Peter. Die Rippen und Schildbögen werden im Polygon und an den Langseiten hoch oben von schmucklosen prismatischen Consolen getragen. In den drei grösseren Schlusssteinen die Madonna in einer Strahlenglorie, S. Margaretha und das Haupt des Salvators; die kleineren mit Wappen besetzt. In einem derselben das Datum 1488 (»Chron.«, S. 543). Einfache Maasswerkfenster mit Drei- und Vierpässen. Im Mittlern des Polygons unbedeutende, meist verflochte Reste gothischer *Glasmalereien*. An den Wänden gothische *Todtenschilder* und Spuren von Malereien. *Chorstühle* einfach gothisch, an den Schmalfronten die Verkündigung und S. Peter. Vollständig erhalten ist endlich die in dem »grossen Hause« befindliche *stuba hospitum*, das sogen. »*Zscheckenbürlin-Zimmer*«, ein Muster gothischer Innendecoration (eine Skizze im »Basler Neujahtsblatt«, 1873). Dem Eingange gegenüber trägt eine kunstreich geformte Freistütze die breiten Stichbögen, welche die dreitheiligen Fenstergruppen umschliessen. Die übrigen Wände sind mit Holz verschalt und durch Stäbe und andere Vorsprünge gegliedert, die als Dienste für die hölzerne Decke fungiren. Diese hat die Form eines flachen Sterngewölbes mit reichem Rippenwerk, dessen Kreuzungen mit 17 Schlusssteinen besetzt sind. Sie enthalten im ersten Kreise die vier Evangelisten und Kirchenväter, im zweiten acht Engel mit den Marterwerkzeugen Christi, endlich zu äusserst, wo die Rippen aus den Wanddiensten wachsen, die Wappen der Wohlthäter, die zum Bau dieses Gemaches beitrugen (»Chron.«, S. 355 und 541, »Neujahtsblatt«, S. 33). Eine gothische *Bettstatt*, die sich ehemals in diesem Zimmer befunden haben soll, ist jetzt in der mittelalterlichen Sammlung aufgestellt.

R.

(Fortsetzung in Nro. 1 des folgenden Jahrgangs, 1881.)

Berichtigung.

Im »Anzeiger« Nro. 1, 1880, auf Seite 9, Zeile 24 von oben, sollte es heissen: »*Fürstabt*« anstatt »Burkhardt«.

Im »Anzeiger« Nro. 4, Seite 71, Zeile 7 von oben, ist »*Fig. 2*« wegzulassen.

